This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 981,555

SE TAIRE E FAIRE

848
C28

NIDINTABEL

LA PERSE ANCIENNE.

CHAUMONT, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE CH. CAVANIOL.

H. CAVANIOL.

NIDINTABEL

LA PERSE ANCIENNE

Celui-ci est « ... Nidintabel qui a fait un mensonge ; il disait ceci : Je suis Nabukhadanachara, fils de Nabonis, et je suis le roi de Babylone... »
(*Inscription de Bi-Sutoun.*)

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
A. DURAND ET PEDONE-LAURIEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CUJAS (ANCIENNE RUE DES GRÈS).

1868

Vignaud Lit.

Dans ce livre, nous avons tenté de faire revivre la Perse ancienne.

D'après l'*Inscription de Bi-Sutoun* et les *Histoires* d'HÉRODOTE, nous avons retracé un des événements les plus importants du règne de Darius fils d'Hystaspe : LA RÉVOLTE DE BABYLONE.

A notre récit, pour le compléter, nous avons ajouté des notes nombreuses, puisées aux sources premières, dans les auteurs que l'on considère comme les plus dignes de foi.

A côté de ces derniers, nous avons donné, autant que nous l'avons pu, le résultat des recherches curieuses qui ont restitué à la Perse ses institutions civiles, religieuses,

427215

ses coutumes, sa langue, son histoire ; ou nous avons renvoyé aux travaux récents et éclairés d'hommes érudits, consciencieux; aux savants ouvrages, comptes rendus des découvertes précieuses qui sont l'honneur de la science contemporaine.

H. C.

LIVRE PREMIER.

I.

LES DIEUX[1].

Avec les premiers jours de Bagayadisch[2], le printemps était revenu.

Durant la saison froide, le céleste Rapitan était descendu sous la terre.

Il avait mis la chaleur et le principe de la verdure dans les sources d'eau ; de la sorte, le dew Eghetech qui préside à l'hiver et à la destruction n'avait pu dessécher les racines des arbres ; et maintenant,

[1] Avec le second livre seulement commence notre récit ; les deux chapitres du premier livre ne sont qu'une introduction aux événements que nous allons rapporter, comme l'indiquent au reste les titres de ces chapitres.

[2] Mars Avril.

reparaissant au dessus du monde, le dieu bienfaisant allait tout revivifier dans la nature[1].

Aussi, les hommes saints et purs, si précieux à Ormuzd, saluaient-ils son retour par des offrandes et des prières.

Et le peuple de Suse[2], avec des fêtes et des réjouis-

[1] Suivant le *Boun-déhescht*, livre de Cosmogonie. Voyez ANQUETIL-DUPERRON, *Zend-Avesta*.

[2] « Suse, la capitale de la Susiane, dit M. CHAMPOLLION-FIGEAC, *la Perse* fut une des villes les plus célèbres de l'antiquité. — Le géographe grec STRABON assure qu'elle dut sa fondation à Tithon, mari de l'Aurore et frère de Memnon tué au siége de Troie. — Il ne faut voir dans cette fable qu'une tradition qui donne à la ville de Suse une très-haute antiquité. — Ses murs comme ceux de Babylone et d'autres cités assyriennes étaient construits de bitume et de briques, et avaient près de quarante kilomètres de parcours; la ville avait la forme d'un carré long, et sa citadelle portait le nom de Memnonium, » — quelquefois, chez les Grecs, HÉRODOTE, V, LIII, LIV. VII, CLI. — La ville était située sur le Choaspès, aujourd'hui Chouster.

Au rapport de XÉNOPHON, *Anab.*, III, v, 15, et *Cyrop.*, VIII, VI, 22, le roi des Perses résidait sept mois de l'année à Babylone, trois mois à Suse, au printemps; et deux, en été, à Ecbatane, aujourd'hui Hamadan. — « La chaleur de l'été était si grande à Suse que les serpents et les lézards qui s'échappaient dans les rues y étaient brûlés par l'ardeur du climat. — Le palais royal avait une grande magnificence; le trésor du monarque y était déposé, et quand Alexandre s'empara de cette ville, il y trouva neuf mille talents d'or monnayés, et cent dix talents d'or et d'argent en lingots, en tout près d'un milliard de francs. » M. CHAMPOLLION, *op. cit.* — A Suse,

sances, célébrait le Nourouz, la fête du nouvel an[1].

La joie était d'autant plus grande que l'on n'avait plus à souffrir de la tyrannie des Mages[2], et que, Darius, fils d'Hystaspe, depuis peu sur le trône, se montrait équitable et modéré dans son gouvernement, magnifique à récompenser les services.

Daniel eut ses visions prophétiques. Néhémie y obtint de reconstruire le temple. C'est là que se passa l'histoire d'Esther et de Mardochée. Dans la tragédie des *Perses* d'Eschyle, la scène est à Suse. C'est dans cette ville enfin qu'un jour arriva un de ces chariots couverts dans lesquels les Perses enfermaient leurs femmes, dans les voyages, pour les dérober aux regards ; partout, sur la route, ceux qui le conduisaient, avaient dit qu'ils menaient une jeune dame grecque à un grand seigneur de la cour. Le chariot cachait Thémistocle banni d'Athènes, voyant sa tête mise à prix, et venant demander asile à son ennemi, le roi Artaxerxès.

La Bible nomme cette ville *Schouschân*, « lis blanc. » Il croissait, dit-on, beaucoup de ces plantes dans les environs. La Bible encore nomme *schouschân* un instrument de musique ayant la forme d'un lis.

[1] Voir les autres fêtes de l'année, dans Thomas Hyde, *Hist. Religionis veterum Persarum*, in-4° ; — dans Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*.

[2] Les Mages formaient une tribu de la nation des Mèdes. — « Les Mèdes, dit Platon, ayant privé Cambyse de l'autorité par le moyen des eunuques, la gardèrent jusqu'à Darius qui la fit retourner aux Perses. » — « Perses, nous laisserons-nous gouverner par un Mède, » dit Gobryas aux autres conjurés, Hér. III, lxxiii. — Voyez encore le dernier discours de Cambyse, Hér. III, lxv.

Le Grand-Roi attendait l'heure, où tous les ans, selon la coutume, l'historien public apportait aux princes les annales de leur règne.

Il était assis sur un trône d'or[1], revêtu simplement de l'habit royal de couleur blanche et hyacinthe, et d'une robe de fin lin écarlate[2].

Sa longue barbe noire, arrangée et bouclée avec soin, retombait sur sa poitrine.

Ses cheveux épais[3], retenus en arrière par un

[1] Le siége des rois était une simple chaise, *diphros*, cependant si élevée qu'il fallait mettre dessous un escabeau pour y monter. Les pieds reposaient sur cet escabeau, *upopodion*. Le trône était en or et couvert d'un tapis magnifique. — MM. Flandin et Coste ont reproduit un bas-relief de Persépolis représentant le trône ou *takht*, siége royal. Cette sculpture a été retrouvée dans l'un des palais qui forment le groupe de ruines connu sous le nom de *Takht-i-Djem-Schid*. Dans ce bas-relief, le monarque, dont la taille dépasse de beaucoup celle des autres personnages, est assis sur son trône, il tient une longue canne ou sceptre d'une main, une fleur de l'autre. Au-dessus de la tête royale, un serviteur agite un chasse-mouches et tient une sorte de bandeau ou de mouchoir. Plus haut, est le *mihr* ou *ferouher* répété trois fois, une fois sous sa figure complète, deux fois en abrégé, au milieu de lions. Au-dessous du prince, trois rangées de peuples soumis sont dans l'attitude de télamones ou cariatides, soutenant le siége royal.

[2] D'après la Bible.

[3] Dans l'épitaphe d'Eschyle que rapporte Athénée, liv. xiv, les Perses sont appelés : *hommes à épaisse crinière*. Xéno-

large cercle d'or, couvraient son cou. Ses grands yeux, qu'allongeaient encore des lignes d'antimoine, avaient cette lumière pénétrante que les rois tiennent de la divinité.

Et ses lèvres, se détachant sur le visage d'une pâleur morte, comme ces statues de granit que nulle veine ne colore, paraissaient deux raies de pourpre.

Il avait une haute stature[1], des traits purs et réguliers comme s'ils eussent été l'ouvrage du ciseau; un air noble, imposant, et cette grâce des choses terribles auxquelles rien ne résiste.

On eût dit une incarnation d'Ormuzd, quand il

PHON dit qu'ils ont les *cheveux étagés*, et que cette mode leur vient des Mèdes. — HÉRODOTE, livre IV, chapitre XIX, remarque que les Perses portaient les cheveux fort longs. Le même auteur, livre III, chapitre CLIV, dit que Zopyre se rasa le tour de la tête d'une manière honteuse. — « Il est évident, conclut M. DUBEUX, d'après les deux passages d'Hérodote, que les cheveux courts étaient chez les Perses une marque d'infamie. » *La Perse*, Univ. Pit., page 100.

[1] « Taille haute, bien faite, dit M. HŒFER; chevelure épaisse; barbe fournie; tête plus souvent ronde qu'ovale, tels sont les principaux caractères du type perso-germanique de la race caucasienne. C'est ce type qu'offrent la plupart des personnages représentés sur les monuments. On est surtout frappé de cette expression de bonhomie et de mâle vigueur, traits saillants du type germanique, que porte la physionomie. Tous ces personnages ont la chevelure épaisse, et une longue barbe artistement bouclée. » *Babylonie*, Univ. Pit.

siége au grand pont Tchinevad, qui forme la barrière entre les deux mondes, terre et ciel, et y juge les âmes.

De la main droite, il tenait le sceptre d'or à tête de vache[1]; de la gauche, la fleur de jasmin presque rouge consacrée à Ormuzd.

Derrière lui, un flabellifère agitait des houpes de plumes.

A côté, deux doryphores portaient l'arc royal et la hache d'armes.

Au gah Ociren[2], un officier vêtu du costume des introducteurs; une large robe relevée légèrement par devant dans la ceinture, et retombant de chaque côté en plis réguliers et gracieux, coiffé de la toque évasée au sommet, la poitrine ornée du collier de perles[3]; se présenta, conduisant de la main gauche, le mage-écrivain, porteur des annales [4].

[1] Ferdoucy, *Schah-Naméh.*, trad. J. Mohl.

[2] Trois heures de l'après-midi.

[3] Voyez page 36 et seq. de *la Perse* de M. Dubeux, les descriptions des personnages de Persépolis.

[4] Des écrivains suivaient le roi dans les fêtes, *Esther*, *Esdras*, VI, 1 ; aux revues des armées, Hér. VII, c ; dans les batailles, Hér. VIII, xc, pour rapporter ses paroles. C'est ainsi qu'étaient composées les Annales.

Quand Ctésias écrivit son histoire, il consulta les Annales de Médie et de Perse; la bibliothèque de Phothius n'en a

L'écrivain s'approcha du roi en rampant sur les mains et les genoux, et dit :

« Grand Roi, vis éternellement[1].

— L'heure est venue, reprit celui-ci, accomplis ce qui t'amène, montre-moi la succession des temps, depuis l'époque où Zérouano était seul, jusqu'au jour où nous sommes.

conservé qu'un court sommaire. — Dans le livre d'*Esther*, il est question de ces Annales de la Perse : « Cette nuit-là, le roi ne pouvait dormir, et il commanda qu'on lui apportât le livre des Annales, c'est-à-dire les chroniques... » *Esther*, VI, 1. — Au sujet d'Esther nous ajouterons que M. J. Oppert a identifié le roi Assuérus du livre d'*Esther*, ou suivant la Bible, le roi Artaskhastha à Xerxès, plaçant l'histoire d'Esther entre les années 482 et 478 avant Jésus-Christ. M. Oppert dans son mémoire publié par les *Annales de philosophie chrétienne* (janvier 1864), semble avoir levé tout doute à cet égard. — Le nom d'*Esther* est persan et veut dire *étoile*, en zend *stara*, en sanscrit *tara*, en persan moderne *sitareh* ou *istareh*; dans notre *Vulgate latine*, on lit *Edissa*; suivant la prononciation hébraïque actuelle, *Hadassa, myrthe*; *Vasti* signifiait *Désirée*; en persan moderne, *Vaschti* veut dire *beauté, bonté*.

On sait que les Juifs faisaient partie de l'armée que Xerxès entraîna à sa suite contre la Grèce. Le poète Chérilus que cite Josèphe, *contre Appion*, I, viii, les a décrits de la sorte :

« A l'arrière-garde, s'avançait un peuple étrange; les sons de la langue phénicienne s'échappaient des lèvres de ses guerriers, ils avaient pour patrie les montagnes de Solyme, non loin du grand lac Asphaltite. »

[1] En abordant le roi, on devait prononcer ces paroles. *Da-*

Et que Bahman, le premier qui vient après Ormuzd, le régulateur suprême de son royaume de lumière, le chef sous la protection duquel reposent les autres Amschaspands; celui qui est la plus sainte et la plus pure expression du Dieu du bien dans ses deux formes primordiales, bonté, lumière, me fasse admirer ce qui sera bon, juste et pur; me conserve sa sagesse; soit favorable à mon règne et donne l'abondance au royaume. »

niel, VI, 7 et 21. — L'adoration, dit M. Hœfer, op. cit., était exigée de tous ceux qui étaient admis à l'audience du roi et introduits par des espèces d'huissiers ou maîtres des requêtes. On le saluait dans l'attitude de la prosternation, quelquefois seulement à genoux, et les mains jointes par devant. Les suppliants avaient les mains jointes par derrière, ce qui les distinguait de ceux qui faisaient le simple salut prescrit par l'étiquette. Ammien Marcellin, XVIII, viii.

Voici du reste ce que le capitaine des gardes, chargé d'introduire à l'audience du roi les personnes qui avaient quelques affaires à lui communiquer, dit à Thémistocle à ce sujet:

.... « Vous autres Grecs, vous estimez, dit-on, au-dessus « de tout, la liberté et l'égalité; pour nous, entre un grand « nombre de belles lois que nous avons, la plus belle à nos « yeux est celle qui nous ordonne d'honorer le roi et d'adorer « en lui, l'image du dieu qui conserve toutes choses. Si donc « tu veux t'accommoder à nos usages et l'adorer, tu pourras « comme nous, le voir et l'entretenir. Si tu es dans d'autres « sentiments, tu ne lui parleras que par des intermédiaires, « car la coutume de Perse est que personne ne puisse rece- « voir audience du monarque sans l'avoir adoré. » Plutarque, *Vie de Thémistocle*, chap. XXVII.

Le scribe s'assit aux pieds du trône, déroula le papyrus[1], se couvrit la bouche de la main droite pour empêcher l'haleine d'arriver jusqu'au monarque et commença :

« Lorsque le pur Djem-Schid[2] arriva dans l'Aderbayadjan[3], le temps en est déjà bien reculé, il était tout couvert de pierreries; comme un soleil son beau visage brillait. A sa vue, les peuples remplis d'étonnement s'écrièrent :

« Celui-là est certainement un jour nouveau. »

[1] *Cyperus papyrus* L. — Partie inférieure ; nutritive. Tige, feuille ; fabrication de papier à écrire, construction de barques légères. Liber ; toiles, voiles, couvertures de lit, cordages, sandales.

[2] Les peuples qui vécurent sous l'autorité de ce roi *Djem*, lui décernèrent le surnom de *Schid* « soleil. » L'histoire écrite lui a gardé le nom de Djem-Schid.

[3] L'Aderbidjan, au nord-ouest de l'Iran, touchait aux limites de l'Assyrie et de l'Arménie. On trouvait dans cette province des mines de cuivre et de lapis-lazulli. — Dans le *Zend-Avesta*, l'Aderbidjan porte le nom d'Athro-Patan, nom que l'on retrouve aussi dans les relations grecques. En pehlvi, langue plus moderne, on écrivait : Atoun-Padegaan. Ces appellations signifient « pays de feu. » Strabon pour expliquer cette dénomination, dit que cette province était sujette aux éruptions volcaniques et aux tremblements de terre. Strabon se trompe. Et il est plus rationnel d'en voir l'origine dans le grand nombre de temples du feu, *ateech-gâh*, que possédait l'Aderbidjan.

Et pour conserver la mémoire de sa venue, ils instituèrent la fête du Nourouz.

Le premier jour du printemps, dès que le soleil s'est montré, dans le lieu où tu reposais est entré un jeune homme d'agréable figure.

Tu lui as demandé :

« Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu? Quel est ton nom? »

Et il t'a répondu :

« Je suis l'heureux, le béni. Ormuzd m'a envoyé, et j'apporte avec moi le nouvel an. »

Puis un autre iranien lui succédant t'a offert un plateau d'argent contenant du blé, de l'orge, de la sézame, du riz et d'autres graines encore, il y avait sept épis et neuf graines de chaque espèce ; du sucre et deux monnaies d'or récemment frappées.

Alors se sont présentés, le chef de tes armées, le gardien des trésors, le préposé aux armes de guerre, et ton peuple selon les classes [1] et les rangs.

[1] Djem-Schid avait divisé la population en quatre classes : 1° les prêtres ; 2° les guerriers ; 3° les laboureurs ; 4° les artisans. La classe des laboureurs, en considération de l'utilité de cette profession, était plus honorée toutefois que son rang ne semble l'indiquer.

Plus tard les classes devinrent castes. Il y en eut dix dans la Perse. Les trois premières étaient nobles, privilégiées ;

Pendant ces réceptions, les graines avaient été transformées en pain, tu en as goûté, en as distribué aux assistants en disant :

« C'est aujourd'hui que commence une époque nouvelle; il est à propos de renouveler tout ce que le temps a détruit. »

Et tu les as bénis, et tu leur as donné des robes d'honneur.

Ormuzd a voulu rappeler aux rois leur obligation première : Pourvoir aux besoins, et chercher tous les moyens d'accroître la félicité de leurs sujets.

Durant cinq jours entiers, tu as reçu les hommages des astronomes et des sages, d'abord; des prêtres et des conseillers ensuite, enfin des princes de ton sang, et de tous ceux de ta famille.

Ce matin, par les offrandes de ton peuple, tu as pu voir quel était son amour pour toi.

Ce soir, je dois te mettre sous les yeux une fidèle image du passé[1], pour que tu y considères l'influence des bonnes et des mauvaises actions; te rappeler les

mais entre ces trois, la tribu des Pasargades ou Achæménides l'emportait de beaucoup, c'était d'elle, à l'exclusion de toutes autres, que l'on tirait les princes et les rois. Trois autres s'occupaient d'agriculture; les quatre dernières étaient composées des peuplades nomades.

[1] Voyez tous ces détails dans Thomas Hyde, *op. cit.*

principes, afin que frappé de leur vérité, tu ne t'écartes jamais des enseignements de la pure loi de Zoroastre, le saint prophète[1]....

Zérouano[2] était d'abord. Zérouano, l'être absorbé dans l'excellence, le temps sans borne, l'éternel sans extrémité, sans racine.

Quiconque a de l'intelligence, ne demandera pas : « D'où le temps est-il venu ? »

Dans la grandeur où Zérouano régnait, il n'y avait pas d'être qui pût l'appeler créateur, il n'avait rien créé encore.

Mais avec lui, en lui existait Honover, le verbe, la parole qui procédait de lui, et qui, tout en étant la source et le modèle des perfections des êtres, tout en ayant la puissance de les produire, lui était inférieur.

Le grand Ormuzd, lui-même, dans son infinie bonté, a pris soin d'enseigner aux hommes ce qu'il pensait du saint Honover[3].

Il a un corps et une âme.

Son âme, c'est la réunion de toutes les idées qui forment sa substance intelligible; son corps, c'est la

[1] Voyez Appendice, au mot *Zoroastre*.
[2] Voyez Appendice, au mot *Zérouano*.
[3] Voyez Appendice, au mot *Honover*.

réalisation de ces idées dans la nature des êtres.

Ce fut par lui que Zérouano créa le feu et l'eau.

De leur mélange sortit Ormuzd[1] éclatant de lumière, de bonne odeur, pur, faisant le bien.

Roi par excellence, père de l'assemblée céleste, il souhaite le bien aux hommes, leur donne la santé. Il est le destructeur des maux, le juste juge, celui qui pèse les actions.

Un jour, regardant au-dessous de lui, il aperçut à la distance de quatre-vingt-seize mille farsangs[2], un être noir, couvert de fange et de pourriture, faisant le mal, ayant la langue et les genoux longs, c'est-à-dire, enseignant et propageant le mal avec rapidité.

C'était là le péetiaré[3] Ahriman[4], le mal qui, comme le bien, du temps avait pris naissance.

Ormuzd fut étonné de voir l'air effrayant de cet ennemi, et il pensa :

« Il faut que je le fasse disparaître. »

Il y pensa longtemps, et n'agit qu'après avoir bien tout examiné.

[1] Voyez Appendice, au mot *Ormuzd*.

[2] Le *farsang* est égal à la distance d'où un homme à longue vue voit un chameau blanc ou noir. *Zend-Avesta*.

[3] Méchant.

[4] Voyez Appendice, au mot *Ahriman*.

Il savait tout ce que machinait le méchant dans ses désirs opposés. Il savait comment jusqu'à la fin, il devait mêler ses œuvres de mal aux œuvres du bien, et quels devaient être ses derniers efforts.

Aussi, il se dit :

« Par ma puissance, créons-nous des auxiliaires, formons le peuple céleste. »

Et le ciel fut, et avec lui, les Ferouers[1], ces types de tous les êtres bons et purs qui devaient exister dans l'avenir.

Ahriman ne s'inquiéta point, ignorant ce que l'intelligence d'Ormuzd avait saisi.

Il se leva, s'approcha de la lumière, et quand il la vit, lui qui ne désire que frapper en daroudj[2] qui court pour déchirer, il s'élança pour en ternir l'éclat.

Mais ébloui, il s'enfuit dans les ténèbres épaisses. Et là créa un grand nombre de dews, les types des méchants qui, dans la suite, devaient tourmenter le monde.

Ormuzd, toujours bon, sachant que ce peuple de

[1] Voyez Appendice, au mot *Ferouer*.

[2] Daroudjs, Dews, mauvais génies, productions d'Ahriman. Leur nombre est incalculable, mais dans cette foule se dessinent surtout ceux qui sont opposés aux Amschaspands et aux Izeds.

daroudjs disparaîtrait au temps où se fera le rétablissement des corps, offrit la paix à son chef :

« O Ahriman, secours le monde que j'ai créé, respecte-le, lui dit-il, et ce que tu as produit ne vieillira pas, ne se corrompra pas, ne manquera pas, sera immortel. »

Ahriman refusa et lui déclara la guerre.

« Maintenant tu ne peux rien, ajouta Ormuzd, car je suis avec mon peuple, mais tu pourras agir quand les hommes s'étant unis se multiplieront. »

Ormuzd n'ignorait pas que durant trois mille ans il aurait à mêler ses opérations à celles du péetiaré; que trois mille ans seraient au méchant, et qu'à la fin, quand lui, Ormuzd, prononcerait l'Honover, les dews disparaîtraient, et le monde resterait sans mal pendant toute la durée des siècles.

Ahriman comprit tout; il en fut accablé.

Le dieu du bien prononça l'Honover une fois, et le dieu du mal eut le corps brisé de frayeur; il le prononça deux fois, et le chef des démons tomba sur ses genoux; il le prononça vingt et une fois, et le daroudj impur fut abattu et lié pendant trois mille ans.

Ormuzd alors créa six génies qui devaient le seconder dans la lutte. Ces six intelligences que nous nom-

mons Amschaspands[1], excellentes et immortelles, les sources toujours jaillissantes du vrai, du beau, du pur, de l'honnête, sont :

Bahman, Ardibéhescht, Schahriver, Sefendarmad, Khordad, Amerdad; la bienveillance, la vérité, la bonne foi, la sagesse, l'abondance des bonnes choses, la joie et la paix.

Aussitôt Ahriman leur opposa six démons, les intelligences mauvaises.

Il tira du monde ténébreux :

Akouman[2], la méchanceté; Ander, le mensonge; Savel, la mauvaise foi; Nekaëd, le vice; Tarik, la pauvreté; Zaretch, la douleur.

Suivant l'intention de l'Eternel, Ormuzd qui déjà, par la puissance d'Honover, avait fait le ciel, continua son œuvre en formant les eaux, la terre, les arbres, les animaux et l'homme.

En six époques tout fut achevé[3]

A l'homme a été donné l'intelligence, le principe des sensations, le jugement pratique comprenant la volonté et l'imagination, le principe vital, la conscience.

[1] Voyez Appendice, au mot *Amschaspands*.

[2] Voyez Appendice, au mot *Akouman*.

[3] Voyez Appendice, au mot *Création*.

De tous ces éléments fut composée l'âme immortelle.

Des Izeds[1], représentant les qualités physiques et morales ont été chargés de conserver l'homme, objet des prédilections d'Ormuzd, et de combattre les pères des influences mauvaises, les ténébreux daroudjs.

L'œuvre d'Ormuzd était à peine achevée, qu'Ahriman tenta de s'en emparer.

Il accourut suivi de ses dews. Le peuple d'Ormuzd se précipita à sa rencontre.

Et la lutte commença, selon ce qu'il avait été dit, quand deux êtres humains s'étaient unis.

Elle fut terrible; les Izeds combattirent pendant quatre vingt-dix jours et quatre vingt-dix nuits, et finirent par précipiter les dews dans le douzakh[2].

Ahriman furieux, et se livrant à sa colère comme un daroudj qu'il est, ne put demeurer en ce séjour affreux. Lui et ses serviteurs se précipitèrent sur la terre pour y corrompre les créations.

Tous les arbres portaient des fruits bienfaisants et délicieux; il en frappa plusieurs de stérilité, en couvrit un grand nombre d'épines, et l'écume impure

[1] Voyez Appendice, au mot *Izeds*.

[2] Le Douzakh est l'enfer.

qui coula de sa bouche rendit vénéneuses les plantes sur lesquelles elle tomba.

De sa main, il pressa la source des fleuves et les fit déborder, les chargea d'impuretés.

Le nord, la patrie des neiges, des glaces et de la stérilité est le lieu qu'il habite. Il se plaît dans le désert, et de ces plages arides il dirige sur les campagnes fécondes le vent qui les dessèche.

De lui proviennent encore les redoutables Kharfesters[1], qui déchirent et sont venimeux ; il est lui-même la grande couleuvre infernale.

Ormuzd a peine à le contenir, et pour mettre les hommes en garde contre les tentations, il a envoyé sur la terre Héômô, porteur de la loi.

Héômô fut de couleur d'or, la source de la pureté, de l'intelligence et de la vie.

Il a tracé le chemin aux nuages, a aidé à une bonne distribution de la pluie.

Il anéantit les méchants et procrée les grands hommes bienfaiteurs des peuples[2]. Il leur enseigne à

[1] Serpents.

[2] La mémoire des premiers évènements ne s'était pas perdue, malgré l'idolâtrie, chez Poroschasp. Il savait que *Héômô* avait présidé à la distribution des eaux ; que du haut de l'Albordj il veillait sur le monde et en éloignait la mort ; qu'il

célébrer la grandeur du soleil, à brûler des parfums en son honneur.

Il est avec la pureté de cœur, de parole, d'action, avec celui qui sait obéir et dont la fin est le ciel.

Mais que l'homme dont la vie est corrompue, impure; que le ministre des démons ne compte jamais sur sa protection. Ce n'est point pour lui qu'Héômô fut créé. »

Le scribe se tut et vint de nouveau se prosterner devant le roi.

Alors, il reprit :

— « O toi, donné d'Ormuzd, sois en garde contre l'ennemi; ne fais rien dont il ait à se réjouir; sois prudent comme le bon principe; pur comme ton ancêtre Gustasp; compatissant ainsi que l'ized Mithrâ; vois le bien comme Siavakhsch ; de même que le saint Zoroastre, sois abondant en bonnes œuvres. »

Et, comme la terre que Sefendarmad protége, tu porteras des fruits; comme les parfums, tu seras de bonne odeur; ainsi que les fleuves, sources d'abon-

avait accordé Djem-Schid, un de ses aïeux aux prières de Vivengham; Féridoun à celles d'Athvian, Orouâksch et Guerschâsp à celles de Sâm ; il s'humilia devant Héômô, l'invoqua, et eut Zoroastre. — *Zend-Avesta.*

dance, tu auras de nombreux descendants, et à la fin, tu iras au Behescht rejoindre Kai-Khosrou. »

Le roi ajouta :

— « Que ce soit là, le désir d'Ormuzd. »

II.

LES ROIS.

Le scribe s'était relevé. Il continua :

« Les choses du ciel étant dites, les premières, comme il convenait, je vais te lire les choses de la terre.

Immédiatement après Ormuzd et les six Amschaspands, fut créé le taureau modèle, Aboudad, qui contenait en lui les germes de la population animale, et les innombrables familles des plantes qui couvrent la surface de la terre.

L'homme, comme germe, était dans Aboudad.

Il était dit que partout où serait le bien, le mal chercherait à le détruire.

Ahriman se jeta sur le taureau, le frappa et le tua sur le champ.

Mais, de l'épaule gauche sortit Goschoroun, son âme, qui devint le génie tutélaire de la création ; et, de la droite, Kaïomorts, qui fut ainsi le premier homme, la tige des rois de l'Iran[1].

Il fut formé brillant et blanc, ses yeux regardaient en haut.

A sa vue, les créations étaient pénétrées de respect et de crainte.

Ahriman n'avait rien à opposer à ce chef-d'œuvre d'intelligence qu'avait produit Ormuzd ; il le tua.

[1] Kaïomorts serait ainsi le premier roi de l'Iran. Il fut le fondateur de la dynastie des Peischdadiens, « distributeurs de la justice. » — On lui donna, dit M. Dubeux, le surnom de *Guer-Schah*, « roi de la montagne, » parce qu'il fréquentait peu les hommes et vivait sur les lieux élevés propres à la prière, « ses yeux regardaient en haut » dit l'Avesta. — Thomas Hyde, *op. cit.*, et Malcolme, *hist de la Perse*, t. 1 de la trad. franc., l'appellent *Guil-Schah*, roi de la terre, roi de boue, roi de terre détrempée avec l'eau. — M. Dubeux n'admet pas cette version. — « Pourquoi, dit M. de Riancey, *hist. du Monde*, t. 1, p. 184, note 1, le titre de *Guil-Schah*, ne s'appliquerait-il pas à Kaïomorts, le premier homme ? Ne serait-ce pas un souvenir des origines primitives, de cet *Adimo, homme de boue*, comme les livres sacrés de l'Inde appellent le premier homme, de cet *Hoang-Ti, patriarche de terre jaune*, comme disent les livres sacrés de la Chine, et enfin de l'*Adam* de notre Sainte Ecriture ? » — Cependant, le voyageur mahométan Mohsen-

La semence de Kaïomorts tomba sur la terre.

La lumière du soleil la purifia.

Sefendarmad en prit un tiers en dépôt; l'ized Nériocengh promit de veiller sur les deux autres; de telle sorte qu'au bout de quarante ans, grâce à eux et à Ormuzd, le lieu imprégné du liquide fécondateur laissa sortir un arbre pareil à une tige de reivas.

L'arbre mit dix ans à prendre sa croissance.

Il représentait deux corps, dont l'un avait la main dans l'oreille de l'autre. Ils faisaient un tout, et l'on ne pouvait savoir quel était le mâle et quelle était la femelle.

D'un arbre, Ormuzd en fit des hommes, et Meschia, Meschiané vécurent.

Tous deux, à cette époque fortunée, étaient pleins d'innocence et créés pour le ciel.

Mais l'astucieux ennemi du bien eut l'art de séduire leurs âmes trop crédules.

Sous la forme d'une couleuvre, il sauta sur la terre,

EL-FANY, natif de Cachemire, dans son *Dabistân*, prétend que Kaïomorts, loin d'être le premier homme, n'a été que le quatorzième successeur de princes, dont il cite même quelques noms, d'une dynastie indienne du nom de Mahabads. — L'ouvrage de MOHSEN ne date que de deux siècles, mais il s'appuie sur d'anciens livres pehlvis, entre autres, sur le *Dussateer*, que l'on a découvert depuis.

troubla leurs pensées, bouleversa leur existence.

« C'est Ahriman, leur dit-il, qui a donné l'eau, la terre, les arbres, les animaux. »

Puis, peu à peu, devenant plus hardi, le dew qui ne dit que le mensonge se présenta de nouveau. Cette fois il leur apporta des fruits qu'ils mangèrent, et de cent béatitudes dont ils jouissaient, il ne leur en resta qu'une.

Séduits une troisième fois, ils en vinrent à boire du lait.

Une quatrième fois, et ils allèrent à la chasse, mangèrent la chair des animaux qu'ils avaient tués, et se firent des vêtements avec les peaux.

Enfin, découvrant le fer, ils coupèrent les arbres, se construisirent une tente, s'unirent.

La femme avait été la première à sacrifier au dew maudit.

Et Meschia, Meschiané, dans l'enfer, porteront la peine de leur péché jusqu'à la résurrection[1].

[1] Voilà, en résumé comment le Zend-Avesta, rapporte la lutte des deux principes, le bien et le mal, dominés par Zérouano, le grand dieu, sans extrémités, sans bornes. — Cette doctrine, disait déjà Plutarque, est très-ancienne ; elle fut professée par les premiers philosophes... Pythagore répandit le dualisme dans la Grèce ; l'*esprit* et la *nécessité* de Timée de Locres ; l'*homogène* et l'*hétérogène* des Platoniciens

Je n'ai rien à te dire au sujet des princes qui t'ont précédé[1].

Leur souvenir n'est pas seulement conservé dans nos listes et nos annales, il doit vivre dans la mémoire.

N'as-tu pas, du reste, sur les monuments et dans les salles de tes palais des panneaux entiers remplis

ne sont que le dualisme. Le chrétien Saturnin le professait publiquement du temps même des apôtres; et les Manichéens n'étaient-ils pas aussi quelque peu disciples de Zoroastre? — Voyez ANQUETIL-DUPERRON, *Zend-Avesta*, *Boun-déhescht*.

[1] On ne retrouve que par lambeaux les annales primitives de la Perse, dans les chroniqueurs arabes. — Nous avons déjà parlé dans l'appendice, du *Boun-déhescht*, des *Ravaëts* de BEHRÂM-SCHAPOUR, et de la confiance qu'on peut leur accorder. Mais nous devons citer comme donnant de précieux détails. ABOU-DJAFAR-MOHAMMED-TABARI, dans sa *Chronique*, traduite par M. DUBEUX. TABARI est mort à Bagdad en 923; — le poète FERDOUCY-IBN-FERROUCK, qui a réuni les traditions éparses du Farsistan, dans son histoire des Schahs, *Schah-Namèh*, « livre des rois, » en 999 après J.-C. FERDOUCY fit hommage de ce livre à son maître Mahmoud-Gaznevy, le conquérant de la Perse. — M. J. MOHL a traduit le *Schah-Namèh*. » — M. Scott-Waring a porté ce jugement sur l'œuvre de FERDOUCY : « C'est à tort que l'on donne au *Schah-Namèh* le nom de poème épique, et que sir William Jones, l'appelle une suite de poèmes épiques. Cet ouvrage renferme l'histoire d'une période de 3,700 ans... et c'est bien plutôt un poème historique comme le sont la *Pharsale* de LUCAIN, l'*Enéide* et l'*Iliade*; en un mot, c'est un poème historique animé par des fables. » — Le *Schah-Namèh*, comme on l'a dit plus judicieusement encore, est une « histoire en vers. »

des hauts faits des rois, avec leurs représentations grandioses et des inscriptions qui t'en expliquent le sens[1].

Ce serait donc vainement que je te montrerais et

[1] « L'étude des monuments en écriture cunéiforme observés dans l'ancien Iran a fait savoir avec certitude que ces inscriptions sont toujours triples; c'est-à-dire que le texte de chaque inscription est simultanément écrit sur trois tablettes différentes, en trois langues différentes aussi qu'on croit être d'abord l'ancienne langue persane, la langue mède et la langue assyrienne... » M. Champollion, *la Perse*.

Nous ne pouvons ici donner, même un aperçu de tout ce qu'il a fallu de patience et de sagacité aux philologues pour arriver à éclaircir par la lecture des textes ce que l'inspection des représentations ne suffisait pas à faire comprendre; nous nous contenterons de citer rapidement les noms et les travaux des savants à qui nous devons cette découverte sans prix. Voir le savant article de M. Maury, *Ninive et Babylone*, Revue des Deux-Mondes du 15 mars 1868.

M. Grotefend, le premier, à Gœttingue, en 1820, détermina quelques caractères cunéiformes sur des inscriptions que Niebuhr avait rapportées de Persépolis. Il lut ainsi les noms de Darius et de Xerxès. — En 1826, en Norwège, M. Rask continua ces études avec quelque succès. — M. E. Burnouf fit faire un pas considérable à cette science nouvelle, et publia en 1836 un mémoire dans lequel il montrait que la langue des monuments persiques était un dialecte de l'ancien idiôme de la Bactriane, dans lequel avaient été écrits les livres de Zoroastre. — Ce mémoire fut suivi de travaux de M. Lassen, de Bonn. MM. Botta, Layard, Rawlinson édifièrent sur les données de leurs devanciers, et M. Rawlinson parvint même à traduire complètement la première colonne de l'inscription trilingue de Bi-Sutoun, c'est-à-dire la partie persépolitaine. —

Houscheng Peishdad, le juste, fondant Suse ou Balkh[1]; et Tehmouretz[2], le roi armé de toutes pièces[3], vain-

M. Jules Oppert, savant allemand que la France s'est acquise par la naturalisation, acheva d'éclaircir les dernières difficultés. Et, dit M. Maury, « l'ancien idiome des Perses qui se rapproche encore plus du sanscrit que le zend, leur langue sacrée fut ainsi définitivement retrouvée, et un éminent philologue allemand, M. Spiegel, est en mesure de nous en donner la grammaire. »

La deuxième colonne des inscriptions trilingues est reconnue généralement pour être d'écriture mède; à son tour elle fut déchiffrée, grâce aux études de Westergaard, qui sur ce sujet publia en 1844 un important travail; de M. de Saulcy, en France, de MM. Hincks, en Irlande, Norris, Holzmann, Haug et Spiegel.

La troisième colonne, l'écriture assyrienne avait été, dès le début, étudiée par Grotefend; ses études furent continuées par MM. Botta, de Longpérier, de Saulcy, Hincks. Mais c'est à sir Henry Rawlinson, en Angleterre; à M. Oppert, en France, que l'on doit véritablement la connaissance du système graphique assyrien tout entier. — Sir H. Rawlinson a ébauché les principes; M. Oppert les a définis, coordonnés, éclaircis. — Nous possédons maintenant une grammaire assyrienne; elle est de M. J. Ménant, élève de M. Oppert. *Grammaire Assyrienne*, in-4°, Imp. Imp^le, 1868.

[1] Certains auteurs enseignent que Balkh aurait été la capitale de l'empire de Kaïomorts. — Les peuples du Caucase conservent encore la mémoire du nom de Houscheng. César Famin, *Région caucasienne*, Univers Pittoresque.

[2] Il fonda Ispahan. — *Isfahan nesfi djihan*, Ispahan est la moitié du monde, disent les Persans modernes dans leur admiration pour cette cité.

[3] *Resavend.*

queur des mauvais génies[1]; et le glorieux Djem-Schid siégeant à Istakhar[2], ou à Balkh, recevant la parole d'Ormuzd, construisant le varé, l'enceinte sacrée aux quatre côtés; puis malheureusement se laissant aller à sacrifier aux mauvais génies[3]. Ce serait en vain que je

[1] *Devbend.*

[2] On voit encore à Persépolis ou Istakhar, les restes des palais de Djem-Schid. Et le voyageur qui passe en ces lieux doit s'incliner devant le trône gigantesque, *Takht-i-Djem-Schid*, où s'est assis le favori des génies. — *Takht-i-Djem-Schid*, c'est ainsi que les modernes Persans appellent les restes du magnifique palais de Persépolis, célèbre par les quarante précieuses colonnes qui l'avaient fait nommer *Tschehil-Minar*.

« Rien ne peut donner une idée de l'ensemble solennel que découvre le voyageur placé en face de ces monuments, dit M. E. Flandin; en face de lui, le palais des rois, ruiné, désert, s'élève et s'étend de la montagne sur la plaine verdoyante, au dessus d'une longue muraille coupée par un gigantesque escalier à rampe double; en haut, un large groupe de colonnes élégantes qui soutiennent encore quelques débris de leurs chapiteaux aériens; à gauche, les piliers sur lesquels se détachent les colosses imposants qui gardaient autrefois l'entrée de la demeure royale; à droite, d'autres palais en ruines, dont les murs sculptés se détachent d'abord en noir dans un milieu lumineux, puis se colorent peu à peu sous les rayons d'un soleil ardent. Au fond, entre les colonnes, l'œil découvre encore des ruines, des masses de pierres couvertes de figures symboliques, et dans la brume bleuâtre de cette atmosphère tranquille, on aperçoit des tombes creusées dans le flanc de la montagne qui sert de fond à ce théâtre imposant. » (Eugène Flandin et Pascal Coste, *Voyage en Perse*, 1840 et 1841).

[3] « Et Eblis, que Dieu le maudisse, dit Tabari, s'adressa à

dirais la sagesse de Féridoun[1]; la folie de Kaï-Kaous[2]; les prescriptions de Zoroastre; les victoires de Kaï-Khosrou; les malheurs de Cambyse.

Tout cela tu le connais.

Mais ce que la loi m'ordonne de te rappeler, ce sont tes propres actions, tes paroles. Elle veut que je te dise toute la vérité; t'éclaire sur tes obligations. Et c'est en son nom que je te parle.

Tu as la royauté, c'est-à-dire la toute-puissance, le gouvernement des peuples sans contrôle, la propriété du sol et des hommes, corps et biens.

Djem-Schid : Tu n'es pas un homme. Considère que depuis que tu exerces la royauté tu n'as jamais été malade. D'ailleurs les rois sont dépossédés; ils meurent; ils ont des ennemis qui se lèvent contre eux, et toi tu n'as éprouvé aucun de ces maux parce que tu es Dieu; mais tu ne te connais pas toi-même. Tu étais d'abord dans le ciel; et le soleil et la lune et les étoiles étaient sous tes ordres, et tu les dirigeais bien. Tu es descendu sur la terre pour rendre la justice aux hommes et remonter après cela au ciel; mais tu as oublié ce que tu es; maintenant, toute la terre t'appartient, et tu as rendu justice aux hommes, fais-toi donc connaître à eux, et ordonne leur de t'adorer, et quiconque ne t'adorera pas, jette-le dans le feu. » Tabari, trad. de M. Dubeux.

[1] Voyez Appendice, au mot : *Féridoun.*

[2] Ce prince avait voulu, disent les traditions, s'élever au ciel; mais les aigles qu'il avait attelés à son char n'avaient pas tardé à le renverser. Le prince se releva de cette chute, mais, corrigé par une aussi ridicule aventure, il devint un des rois dont la Perse a gardé le meilleur souvenir.

Mais tout ce pouvoir tu ne l'as que pour en user comme le fait Ormuzd ton modèle.

Et s'il en était autrement ce serait à nous de suivre sa parole. Il a dit à ses prêtres :

« Renversez le roi qui n'est pas selon mon désir. »

Distributeur de la justice, tu peux sous l'égide de son saint nom commettre les plus grands crimes.

Mais Bahman veille, et pour toi, comme pour tous, viendra le jour du jugement.

Actif et éclairé, tu dois punir les malversations d'une manière terrible. Les châtiments prompts et sévères seront des avertissements solennels.

Faible, n'attend rien d'heureux. Ton règne sera regardé comme une calamité; les plaintes des victimes viendront mourir aux portes de ton palais; sous la fureur, les licences, la cupidité de tes satrapes, les populations fuiront, périront; les provinces les plus fertiles se changeront en déserts.

Ne te confie jamais à tes femmes; ne t'arrête point à leur volonté.

Houscheng les a éloignées du trône, parce que, disait-il :

« A force de fréquenter les hommes, on peut découvrir leurs passions, jamais on ne parviendra à découvrir celles des femmes.

Le marbre et l'albâtre servent à la construction des palais; mais nous renfermons les diamants dans nos trésors; le marbre et l'albâtre sont les hommes, dont les qualités solides doivent être employées à l'utilité publique; les femmes sont les diamants qui ne servent qu'à l'agrément[1]. »

Houscheng a pensé vrai.

Et si tu as des conseils à écouter, des avis à prendre, tu ne dois t'adresser qu'aux prêtres, ou aux conseillers qui remplissent près de toi les fonctions des Amschaspands près d'Ormuzd.

Souviens-toi de Djem-Schid avant sa chute, et vois de quels trésors Dieu l'avait comblé[2]!

[1] Danville. *Géog. ancienne.*

[2] Un jour, Ormuzd parla à Djem : « Soumets-toi à ma loi, pur Djem, lui dit-il, médite-la, porte-la à ton peuple. » — Djem répondit : « Je ne suis pas assez juste, ô Ormuzd, pour pratiquer, etc., etc. » — Alors le Dieu reprit : « Si Djem ne peut pratiquer ma loi, ni la méditer, ni la porter aux hommes, du moins qu'il rende heureux le monde qui m'appartient, qu'il le rende fertile, abondant, en ait soin, le nourrisse, l'entretienne, en soit le chef, le gouverne. » — Et Djem s'écria : « C'est là mon désir, ô Ormuzd, mais faites que durant mon règne il n'y ait ni vent chaud, ni vent froid, ni pourriture, ni mort, que les dews disparaissent lorsque je prononcerai votre parole. » — Le dieu, satisfait, mit dans les mains de son fidèle un glaive à poignée d'or. Le roi divisa la terre en trois parties, s'avança successivement sur chacune d'elles, l'ouvrit de son glaive, et ces lieux jusque-là déserts, se peuplèrent aussi-

Rappelle-toi encore les paroles que le pieux Féridoun adressait à son fils :

« Considérez chaque jour de votre règne comme le feuillet d'un livre, appliquez-vous à n'y rien écrire qui ne soit digne de la postérité.

Si l'homme réfléchissait bien sur sa propre nature, sur la vanité des biens de cette vie et la grandeur de Dieu, il ne s'attacherait qu'à cet être souverain.

Que vos richesses n'excitent point votre orgueil; que la chute de ceux que vous avez élevés vous serve de leçon.

Une même fin nous attend tous. Souvenez-vous, qui que vous soyez, que le monde manque à tous; donnez votre cœur au Créateur, lui seul ne vous manquera jamais. »

tôt d'animaux domestiques, de chiens, d'oiseaux, d'hommes, de feux rouges et brûlants. Les hommes s'assemblèrent, les villages naquirent, les villes, les bourgs furent fondés. L'hiver frappa ces contrées, mais les hommes s'aperçurent bientôt que la terre était couverte d'herbes quand la neige se fondait. Et le temps vint, durant ce règne brillant, où le monde fut si heureux que l'on ne vit plus ni grands froids, ni chaleur extrême, ni vieillesse, ni mort, ni passions déréglées, productions des dews. Il n'y avait plus de chef insoumis ou brutal, de mendiant, d'imposteur, de délateur, de traître, de furieux. Les femmes n'étaient sujettes à aucune infirmité, et les hommes frais et éclatants de santé paraissaient n'avoir que quinze ans.... *Zend-Avesta, Vendidad-Sadé,* Fargard II.

Enfin, pense comme Kaï-Khosrou :

« A quoi servent les nombreuses armées et une longue vie, puisque ceux qui viendront après nous fouleront nos cendres. De la même manière que l'empire est venu de main en main jusqu'à nous, ainsi passera-t-il dans d'autres mains. »

Au reste, de ta venue, date une ère nouvelle de grandeur et de sagesse. L'Iran voit de beaux jours.

Dans nos annales, tu vas retrouver non-seulement tes actions, mais encore tes paroles.

Ecoute, c'est toi-même qui parles[1] :

[1] Nous avons donné ici le commencement de l'inscription persane de Bi-Sutoun. Cette inscription se trouve à une lieue de Kirmanschah, à gauche de la route de Bagdad à Hamadan, dans le Kurdistan, sur un rocher d'une hauteur perpendiculaire de 456 mètres. Des figures colossales l'accompagnent. Darius y a relaté tous les événements du commencement de son règne, y a établi sa généalogie :

« Je suis Darius, roi, grand roi des rois, roi des contrées aux nations nombreuses, roi de ce monde immense et son soutien, fils d'Hystaspe, Achæménide. — Hystaspe fut mon père. Il était fils d'Arsamès, fils d'Ariaramnès, celui-ci de Téispès, dont le père fut Achæménès; c'est pourquoi nous sommes appelés Achæménides. Notre origine est très-ancienne, très-anciennement notre race donna des rois; huit de mes ancêtres furent rois, je suis le neuvième, et je le suis par la grâce d'Ormuzd; c'est lui qui m'a donné la couronne. » M. Oppert, *Expéd. en Mésop.*, in-4°, t. II, a traduit en entier cette précieuse inscription. — Plus loin nous en donnerons la suite, ou tout au moins un résumé. — Les Peischadiens étaient des rois

— « Voici ce que j'ai fait avant d'être roi.

Un fils de Cyrus, nommé Cambyse, de notre race, était roi; il avait un frère nommé Bart'iya, fils de père et de mère avec Cambyse. Cambyse le tua et partit pour l'Egypte. Et son royaume devint impie, le mensonge fréquent dans la Perse, la Médie et les autres provinces.

Ensuite, il y avait un mage du nom de Gumata[1],

mèdes; les Achæménides ou Kéaniens furent des rois perses; — Nous avons déjà sommairement parlé des tribus ou castes chez les Perses; nous ajouterons ici ce qu'en dit Hérodote, I, cxxv : « Il y a chez cette nation de nombreuses tribus; Cyrus en convoqua une partie et les détermina à la révolte. Ces tribus, de qui les autres dépendaient, étaient les Pasargades, les Maraphiens, les Maspiens. Les Pasargades sont les plus illustres de tous : la famille des Achæménides, d'où sont issus les rois de Perse se rattache à eux. Les autres sont : les Panthialéens, les Dérusiens, les Germaniens, tribus de laboureurs : puis les Daens, les Mardiens, les Dropiques et les Sagarties, tribus nomades. » — « Je vous recommande mes dernières volontés à tous, dit Cambyse dans son dernier discours Hér., III, lxv, et surtout aux Achæménides ici présents; je vous adjure, en invoquant les dieux de ce royaume, ne souffrez pas que la royauté retombe entre les mains des Mèdes... »

On sait quelle grande confiance on peut avoir dans les récits d'Hérodote; tous les jours, grâce aux découvertes que fait la science, on reconnaît de plus en plus la véracité de l'historien grec; aussi, dans le cours de ce récit, citerons-nous, le plus souvent qu'il nous sera possible, l'historien que l'on a nommé à juste titre, le père de l'histoire.

[1] Ce mage que les inscriptions nomment Gumata, est ap-

qui se leva de Pissiachada, de la montagne appelée Arakadrisch, et le quatorzième jour du mois de

pelé Smerdis dans Hérodote; Sphendadate dans Ctésias; Mardus dans Eschyle; Oropaste dans Justin.

Nous empruntons à l'*Histoire du Monde* de MM. de RIANCEY, histoire si heureusement et si savamment conçue, les lignes relatives à l'état de la Perse, à l'avènement de Darius Ier.

« L'antique caste sacerdotale de l'Iran, la caste des mages, renforcée des Araméens de Babylone, possédait encore une redoutable influence; la puissance de ses colléges s'étendait sur la politique. Son chef, le *Moubed-Moubedân*, à qui était confiée la garde du trône et du diadême, qui sacrait lui-même le nouveau monarque, avait été chargé par Cambyse d'administrer le royaume en son absence. L'ambitieux Pasitithès conspira contre son prince, et couronna son propre frère, le mage Gomatès, qui avait une ressemblance frappante avec le second fils de Cyrus, » le frère de Cambyse, Smerdis, « celui que la haine de Cambyse, » ou plutôt, les craintes, voyez à ce sujet HÉR. III, xxx, « avait fait périr. L'empire se soumit d'abord à un homme qui s'appuyait sur la caste dominante, et qui exemptait pour trois ans les provinces de toute contribution... Mais la fraude fut découverte, sept chefs iraniens mirent à mort l'usurpateur et firent main basse sur les mages qui le soutenaient. Darius fils d'Hystaspe, *Kaï-Gustasp*, l'un des principaux auteurs de la révolution, fut proclamé « *schehin-schah* » 522. »

Darius lui-même nous retrace le tableau de cette révolution. Voyez notre récit, p. 36... Quel soin prend ensuite ce prince « de donner à la réaction dont il est l'auteur, la couleur d'une restauration politique et religieuse. » Voyez notre récit, p. 38..., et la note 1, p. 35, dans laquelle nous avons rapporté les paroles du roi établissant sa généalogie.

Darius récompense ses complices; il réduit le nombre des cent satrapies à vingt gouvernements qu'il leur donne,

viyak'hnaya[1], il mentit au royaume en disant :

« Je suis Bartius, fils de Cyrus et frère de Cambyse. »

Et tout le royaume conspira et passa au mage. Ce fut le neuvième jour du mois de garmapada[2] qu'il

Hérodote, III, lxxxix et *seq* ; il fait payer les impôts remis par Smerdis, en établit de réguliers; subit un conseil des premiers d'entre les Pasargades.

« L'autorité de Darius, continuent MM. de Riancey, ne fut pas reconnue sans difficulté. Le parti des mages avait profité de son passage sur le trône avec Gomatès pour intéresser profondément à sa cause les populations opprimées; d'ailleurs, il est probable que Gomatès représentait les croyances dégénérées qui avaient fait alliance avec l'idolâtrie babylonienne, tandis que Darius était probablement le plus ardent soutien de la réforme dont Zoroastre venait de lever le drapeau et qui prétendait ramener l'empire aux simples et pures doctrines des Aryâs; toujours est-il que le règne de Darius fut une lutte » presque « continuelle contre des révoltes sans cesse renaissantes.» — Le Tourân était sans cesse prêt à courir aux armes. Darius sut le contenir, mais à force d'énergie. — En même temps, Babylone, soulevée par les intrigues des mages, se révolta prenant pour chef un « roi, » Natitabira, qui se disait Nabuchodonosor fils de Nabonid. » MM. de Riancey, *Histoire du Monde*, tome III, pages 42 et 46

C'est l'histoire de cette révolte et celle de son chef Nidintabel, Naditabira, Natitabir ou Natitatabirès, que nous allons commencer avec notre second livre, prenant pour guides et les récits d'Hérodote, et les bulletins militaires que Darius a consignés dans l'inscription de Bi-Sutoun.

[1] Février-Mars.

[2] Juillet-Août.

s'empara de l'autorité, et Cambyse ne pouvant supporter cette usurpation mourut.

Il n'y avait pas un homme, un Persan, un Mède ou quelqu'un de notre race, qui chassât le mage de ce royaume. La crainte empêchait la résistance. Gumata dit souvent publiquement, parce qu'il avait connu Bartius :

« Qu'il ne se trouve personne qui dise que je ne suis pas Bartius, fils de Cyrus. »

Personne ne l'osa.

Autour de lui, tous se turent jusqu'à ce que je me sois présenté. J'adorais Ormuzd, et le dieu m'accorda sa protection. Ce fut le dixième jour du mois de bagăyadish[1], qu'avec mes fidèles auxiliaires[2], je mis à

[1] Mars-Avril.

[2] Darius en élevant à sa gloire le monument de Bi-Sutoun n'a pas oublié, comme il le dit lui-même : « Ceux qui seuls furent mes compagnons lorsque je mis à mort le mage Gumata,... » Intaphernès, fils d'Œosparès ; Otanès, fils de Sochrès ; Gobryas, fils de Mardonius ; Hydarnès, fils de Mégabignès ; Mégabyse, fils de Dadyès ; Ardimanis, fils d'Ochus. D'après M. Oppert. — Les indications d'Hérodote sont presque identiques. — « Des mutilations ont détruit les noms de quatre conjurés. Si ces mutilations ne sont pas l'effet du hasard, ne peut-on pas supposer dans ceux qui s'en rendirent coupables un esprit de vengeance que le patriotisme mède put inspirer contre les sept conjurés persans ? » M. Champollion, *op. cit.*, p. 329.

mort le mage et ses principaux partisans, dans la forteresse de Siktha'uwatisch, dans la province de Nisaya, en Médie. Puis je suis devenu roi par la grâce d'Ormuzd, et ce fut lui qui m'investit du royaume[1].

Ce royaume, qui avait été enlevé à ma famille, je l'ai récupéré, rétabli sur des bases solides, tel qu'il était dans l'ancien temps. J'ai prohibé les coutumes que Gumata y avait introduites; j'ai prescrit aux habitants le chant et le culte dont le mage les avait privés; j'ai fortement réorganisé la Perse, la Médie et les autres provinces, rétabli les choses selon l'ancien temps, et tout cela par la grâce d'Ormuzd. »

— Ces paroles, nous les avons transcrites, parce qu'elles étaient l'expression de la vérité. J'ai dit. »

Alors, le roi se leva, bénit le scribe agenouillé devant lui, et prononça :

« Qu'Ormuzd m'accorde d'être éclatant de lumière comme l'âme du sage Kaï-Khosrou; bon et heureux

[1] Vers cette époque, la troisième année de Darius, an du monde 3485, avant J.-C. 519; ou la deuxième suivant le calcul des Juifs, ce roi leur permit de continuer à rebâtir le temple. *Esdras*, I, V, VI. Le mage Smerdis leur avait retiré l'édit donné par Cyrus. On retrouve l'édit de Cyrus, en entier, dans *Esdras*, I, 1 à 5.

comme le pur Djem-Schid; qu'il me permette de faire du bien aux hommes justes; de ne pas soutenir l'avare; d'être bienfaisant pour mes amis; de répondre avec douceur à mes ennemis; et me rende plus célèbre encore par mes actions que le grand Khosrou n'a été jamais. »

LIVRE DEUXIÈME.

I.

UN FESTIN.

Le soir du sixième jour de Bagayadish, le dernier de la fête du Nourouz, le roi donnait un festin[1] à tous

[1] L'habitude des Perses était de ne faire par jour qu'un seul repas, celui du soir. — Dans Hérodote, VII, cxx, on voit Mégacréon, conseiller aux Abdéritains de se rendre aux temples, afin de rendre grâce aux dieux de ce que le roi Xerxès n'avait point coutume de se mettre à table deux fois par jour, car s'ils avaient dû lui préparer, pour le matin, un repas encore comme celui du soir, ils auraient été réduits à l'état le plus misérable que puissent endurer des hommes.

Héraclide de Cumes, qui avait écrit sur l'histoire des Perses un ouvrage en cinq livres, nous apprend que pour le repas, « le roi était placé dans une salle et ses hôtes les plus honorés dans une salle qui lui faisait face. Il apercevait de sa table ses protégés à travers un rideau sans qu'ils pussent repaître leurs yeux de la vue du suprême monarque; et ce n'était

les grands de sa cour et aux principaux seigneurs de ses pays, venus à Suse, pour lui apporter les présents des peuples.

De telle sorte que, presque toute la puissance de la Perse, de la Médie et des autres provinces, se trouvant devant lui, il voulut montrer les richesses et la gloire de son royaume, l'éclat et l'excellence de sa grandeur[1].

Les tables étaient dressées dans le parvis des jardins royaux[2].

Des tapisseries de couleur blanche et hyacinthe[3], tenues dans le haut par des cordons de byssus écar-

qu'aux jours de fêtes que le roi les réunissait à sa table dans une grande salle. Le roi mangeait à part, les convives étaient près de lui, buvaient avec lui, mais non pas du même vin; ils étaient assis sur un simple carreau, et le roi sur un tabouret d'or. Quand le roi dinait en famille, les jeunes filles du harem chantaient pendant le repas. Le nombre des animaux abattus chaque jour pour le service du palais était estimé à mille, soit bœufs, brebis, ânes, chevaux, chameaux. La volaille y abondait; chacun était servi devant soi et emportait ce qu'il ne mangeait pas. Enfin les gardes du palais étaient nourris avec les restes. » Champollion-Figeac, *la Perse*, page 89 et note. — Héraclide est cité par Diogène de Laerte, Athénée et Vossius. Voir Heeren, *Politique et Commerce des anciens*, trad. franç., t. Ier, page 520 note 2. — Dans la Bible, *Esther*.

[1] *Esther*, I, 3, 4.

[2] *Esther*, I, 5.

[3] *Esther*, I, 6.

late[1] à des anneaux d'argent; à la base, à des anneaux de bronze que portaient au dos de petits lions couchés[2] scellés dans la pierre; et sur les côtés, attachées aux colonnes soutenant la toiture, arrêtaient, en se gonflant, la brise légère et parfumée qui soufflait du bois de cèdres[3] plantés de la main des rois, et des allées de platanes[4], où les saints, ayant prié de leur vivant[5]

[1] Qu'était-ce que le byssus? — Un tissu de coton très-fin. — « Wilkinson combat cependant l'opinion que le byssus était du coton. Il s'appuie à cet égard sur les observations microscopiques que Ure, Bauer et Thompson ont faites sur les tissus trouvés dans les momies d'Egypte. » M. Hœfer, *Phénicie*, page 37, col. 2 et note 3. Univ. Pit. — Toutefois, Pline affirme dans son *Hist. Nat.*, XIX, I, que le cotonnier était de tout temps cultivé en Arabie et en Egypte. L'usage du coton a été répandu en Grèce, en Italie, en Espagne, par les Phéniciens et les Carthaginois. — En tout cas, il résulte de plusieurs passages de la Bible, que le byssus était une étoffe fine, précieuse, employée aux vêtements des prêtres et des rois. Voyez, sur la culture et l'emploi du coton, Heeren, traduc. franç. Didot, in-8°.

[2] On les prend encore pour des symboles du zodiaque.

[3] Le cèdre est l'éréz de la Bible. — Voyez Ezéchiel, xxxi, 3.

[4] Cet arbre était fort en honneur. — Nous voyons le lydien Pythius offrir à Darius un platane et une vigne d'or, Hérod., VII, 27. — Xerxès, en suivant la route qui mène à Sardes, trouva sur son chemin un platane de toute beauté qu'il dota d'ornements d'or et dont il confia la garde à une troupe d'Immortels, Hérod., VII, xxxi.

[5] Les anciens pensaient que certains arbres servaient de refuge aux âmes des morts. Cp. Virgile, *Énéide*, II, v. 714.

sous l'ombre de ces arbres, aimaient à séjourner après la mort.

Des eunuques marchant avec précaution sur la pointe de leurs orteils, pour éviter le claquement monotone des sandales de papyrus, apportaient des immenses cuisines du palais, les mets que d'autres découpaient et présentaient aux convives.

Il y avait d'énormes quartiers de chameau, de bœuf, de cheval et d'âne[1] sur des plats de bronze et d'argile rouge rehaussée de dessins noirs.

Sur des porcelaines émaillées de couleurs vives, des poissons désossés; des silures du Nil que l'on avait rapportées vivantes; des œufs d'autruche; des chauve-souris de Borsippa conservées dans le sel[2]; des per-

[1] « Les Perses honorent plus que tout autre le jour de leur naissance, ils le célèbrent par un festin plus abondant. Les riches, ce jour-là, étalent un bœuf, un cheval, un chameau, un âne, rôtis tout entiers à la fournaise; les pauvres se contentent de servir sur leur table une tête de menu bétail. Ils n'ont pas beaucoup de plats, mais de nombreux hors-d'œuvres qu'on leur apporte l'un après l'autre. — Ils délibèrent ivres sur les affaires dignes d'attention. Le lendemain, à jeûn, le maître de la maison où ils étaient réunis leur soumet de nouveau ce qu'ils ont résolu. S'ils l'approuvent, ils l'exécutent... » Hérod., I, cxxxiii.

[2] « La ville de Borsippa était consacrée à Diane et à Apollon. Il y a une grande fabrique de toile. On y voit une masse de chauve-souris beaucoup plus grandes que partout ailleurs,

drix; des faisans avec leurs plumes; des oiseaux de marais que l'on nourrissait sur les étangs; des olives, des oignons d'Egypte mucilagineux et d'une douce saveur[1].

Avec ces mets, les convives mangeaient des pains babyloniens de dourâh[2], de pur froment d'Eolie d'ordinaire réservés au roi, et d'autres à croûte blonde,

on les prend pour les manger et on les conserve salées. » STRABON, XV, I.

[1] Les Hébreux, dans le désert, s'écriaient : « Il nous souvient des poissons que nous mangions en Egypte, sans qu'il nous en coûtât rien; des pastèques, des melons, des poireaux, des oignons et des aulx. » *Nomb.* XI, 5. — « Les oignons cultivés dans les pays méridionaux, et surtout en Egypte, dit M. HŒFER, *Phénicie*, p. 21, col. 2, sont doux, mucilagineux, et d'une saveur agréable. Ils sont aussi beaucoup plus gros que ceux du Nord. » — Au rapport d'Hérodote, on a marqué sur la pyramide de Chéops, en caractères égyptiens, « pour combien les ouvriers durant la construction, ont consommé d'aulx, d'oignons et de persil. Autant que je puis m'en souvenir, l'inscription que l'interprète m'a expliquée signifie que la somme s'élève à 1,600 talents d'argent, » plus de huit millions huit cent mille francs.

[2] Le dourâh, *holcus Sorghum*, L., donnait chez les Orientaux le pain par excellence. HÉRODOTE entend probablement parler de cette céréale, quand dans son livre I, CXCIII, il dit : « La terre — d'Assyrie — y est si favorable au fruit de Cérès qu'on y récolte généralement deux cents, et dans les bonnes années, trois cents pour un. Les feuilles du froment et de l'orge acquièrent facilement quatre doigts de largeur. » — Voyez M. HŒFER, *Phénicie*, page 20, col. 1.

estampés de dessins et marqués d'hiéroglyphes, comme on les avait en Egypte.

Pour porter les aliments à la bouche, ils se servaient de spatules d'ivoire à manches d'argent et d'or, et pour couper les viandes, de couteaux de silex ou d'airain.

Des boîtes en cèdre, bizarrement sculptées, renfermaient les condiments, les épices, des graines d'amome, de l'aneth, de l'hedyosmum, du cumin dont on battait les tiges pour en séparer le grain[1], du sel que le roi faisait chercher à l'oasis d'Ammon, du silphium que l'on ne donnait que dans les repas fastueux.

Cette plante, recherchée entre toutes, avait, disait-on, de singulières propriétés. Elle endormait les brebis, faisait éternuer les chèvres, et le suc laiteux de sa racine guérissait tous les maux, désinfectait l'air et les eaux[2].

[1] « Malheur à vous, dit saint Matthieu, XXIII, 23, scribes et pharisiens, car vous payez la dîme des épices, menthe, aneth et cumin, et vous négligez, etc... »

[2] Le silphium était très-célèbre chez les anciens. — A Cyrène, on le regardait comme sacré, et on lui attribuait une origine miraculeuse. Il avait paru tout à coup, disait-on, après une pluie de poix, sept ans après la fondation de Cyrène, l'an de Rome 420. — Les compagnons d'Alexandre trouvèrent cette plante en grande quantité sur les montagnes de Candahar, ARRIEN, III, XXVIII. — ARISTOPHANE fait dire à un Sycophante

On versait à boire dans des coupes sidoniennes[1] en argent ciselé[2], avec les bords garnis d'ormentations d'or[3] ou de pierres précieuses[4].

Et il y avait en abondance, comme le roi le pouvait faire, des vins de vigne[5] d'Echalyban en Syrie, de Tyr

qu'il ne changerait pas sa manière de vivre même pour du silphium consacré à Battus, le fondateur de Cyrène. — César vendit 1500 marcs d'argent la réserve de silphium que l'on conservait dans le trésor public à Rome. — Néron un jour en reçut une tige en présent, et les courtisans en parlèrent comme d'un don extraordinaire. — Le revers d'une médaille de Cyrène représente le silphium; sur la face de cette médaille est gravé le Jupiter-Ammon. — On trouvera des détails sur cette plante dans Théophraste et Pline ; ces auteurs nous montrent le silphium comme ayant une racine épaisse, charnue, vivace; une tige semblable à celle du fenouil; une feuille analogue à celle du *selinum*; graine large et ailée comme celle de la phyllis. — On prend d'ordinaire le silphium des anciens pour l'*assa-fœtida*; voyez Budœus, *ad Theophrastum*, VI, iii; l'abbé Bellay, *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXXVI; Pacho, *Voyage dans la Marmorique et la Cyrénaïque*; Bruce, *Voyages à la recherche des sources du Nil*.

[1] Athénée, XI, liv, les nomme *Kibória*. — Homère, *Iliade*, XXIII, v. 741 ; — Virgile, *Énéide*, I, v. 724, les admirent.

[2] Virgile, *Énéide*, I, v. 640. — Athénée, XI, xxxiv.

[3] Homère, *Odyssée*, IV, v. 616.

[4] Diodore, III, xlvii. — Cicéron, *in Verr.*, II, iv, 27. — Virgile, *Énéide*, I, v. 729.

[5] Avant l'expédition d'Alexandre, la vigne n'avait pas encore été importée en Babylonie. Les Macédoniens l'y apportèrent les premiers. Ils ne faisaient pas de fosses pour la planter, mais enfonçaient dans le sol des pieux ferrés, et en

et de Byblos[1]; des vins de palmier, de grenade, de lotus, d'orge d'Egypte.

On les puisait avec de grands godets de métal dans des vases de verre ciselés et diversement colorés, produits des fabriques de Sidon[2].

les retirant, les remplaçaient par des plants de vigne. Strabon, XV. — Hérodote rapporte que de son temps la vigne n'existait pas en Assyrie.

[1] On exportait au loin les vins de Tyr, de Byblos, de Béryte, de Gaza, d'Ascalon. — On prétend même que les Tyriens furent les inventeurs de la viticulture. — On connaît le récit de la Bible au sujet de la grappe de raisin rapportée par deux hommes de la terre de Chanaan ; on l'a suffisamment plaisanté, et comme cela arrive souvent, faute de réflexion. M. Léon de Laborde, dans son *Commentaire géographique sur l'Exode*, page 121, explique ainsi ce récit :

« Ce fait n'a cependant rien que de très-naturel, et encore aujourd'hui, si j'envoyais du désert deux Arabes chercher à Bethléem une grappe de raisin, qu'ils eussent intérêt à rapporter intacte et dans sa plus grande conservation, ils ne feraient pas autrement ; car il est impossible de supposer qu'on puisse porter à la main, dans un trajet de soixante-cinq lieues, une charge de dix à quinze livres et de deux à trois pieds de longueur. C'est en effet à ce poids et à cette ampleur que le raisin parvient dans la Syrie et l'Asie-Mineure. » Et M. de Laborde ajoute que le tronc de la vigne atteint, dans ces contrées, une grosseur, et les branches, une étendue, dont on n'a pas d'exemple en Europe. — Ce n'était donc pas tant à cause du poids, que par précaution, que ces hommes se mettaient à deux « pour apporter aux Israélites un témoignage aussi évident de leurs assertions. »

[2] Au rapport de Strabon, XVI, ii, et de Pline, XXXVI,

Des pots d'argile, frottés en dedans d'amandes amères, rafraîchissaient l'eau du Choaspès, la seule que buvait le roi[1], par le suintement continuel qui se produisait sur leurs parois extérieures.

XXV, on admirait beaucoup ces verres de Sidon. — Dans le commerce des vases et autres objets de verre, l'Egypte ne pouvait avec Tyr soutenir la concurrence. — On prétend que la première fabrique de verre a été créée à l'embouchure du fleuve Bélus.

« Dans la partie de la Syrie, qu'on nomme Phénicie, dit Pline, XXXVI, XXVI, entre la racine du mont Carmel, est un marais qu'on appelle *Cendevia*. Ce marais passe pour être la source de la rivière Bélus, qui, parcourant un espace de cinq mille pas, se jette dans la mer près de la colonie Ptolémaïs. Son cours est lent ; son eau est malsaine à boire ; mais il est sacré par les cérémonies religieuses ; il est limoneux et profond. On n'en découvre le sable qu'à marée basse ; roulé par les flots et dépouillé des matières qui le salissent, ce sable brille de tout son éclat. On pense qu'il doit sa force et son utilité à l'action de la mer. L'espace où ce sable se découvre n'est pas plus de cinq cents pas, et il a servi pendant des siècles à la production du verre. On raconte qu'un navire de marchands de nitre ayant relâché sur cette côte, les marins qui manquaient de tables pour dresser leurs repas sur le rivage, s'en firent avec des morceaux de nitre tirés de leur navire ; que par l'action du feu, la fusion de ce sel, mêlé au sable du rivage, avait donné des coulées liquides, transparentes, et que ce fut là l'origine du verre. » — La fabrication des pierres précieuses artificielles était aussi parfaitement connue des anciens, témoin, cette « colonne en pierre d'émeraude jetant la nuit un grand éclat, » qu'Hérodote vit à Tyr dans le fameux temple d'Hercule. HÉRODOTE, II, XLIV.

[1] Cyrus, marchant contre Babylone, fait porter sur des

Toute entière, la salle était tendue de guirlandes de feuilles vertes du papyrus, entremêlées de fleurs rouges des grenades; blanches des lis; jaunes en dedans, blanches en dehors des crocus.

De longs vases retombaient, élargies en ombelles, des gerbes monstrueuses de nénuphars affectés à l'ized Aban[1]; de lauriers-roses; de marum blancs; de menthe; de népenthès; de jasmins, tirant sur le rouge; de fleurs de saule et de doudaïm si parfumées[2].

Les plats, la table en étaient couverts.

On avait été jusqu'à découper des blocs de marbre en corbeilles de fleurs monstrueuses, et on les avait revêtues de leurs couleurs naturelles.

Les calices contenaient des parfums, du nard[3],

chars un approvisionnement de cette eau dans des vases d'argent. — « L'eau du Choaspès seule, et non une autre, dit Hérodote, est servie à la table royale. On la fait bouillir, et partout où va le roi, on la transporte dans des vases d'argent, sur un convoi de chars à quatre roues, attelés de mulets. »

[1] Des fleurs étaient affectées aux génies. Ainsi le lis blanc à Bahman ; la menthe à Asman ; le safran à Zemiad ; le jasmin tirant sur le rouge à Ormuzd...

[2] On a traduit le mot *doudaïm* de la Bible par mandragores. C'est une erreur, la mandragore n'a aucun parfum, et ce ne peut être de cette plante que le *Cant. des Cant.* VII, 13, a voulu parler quand il dit : « Les *doudaïm* jettent leur odeur. » Telle est l'opinion de M. Hœfer. Univ. Pit., *Phén. Ass.*, etc.

[3] « Linné est d'opinion, dit M. Hœfer *op. cit.* page 36, col. 2,

du musc[1] et du lad qui transsude des jeunes tiges de cistus, et que l'on récolte en les frottant avec des lanières de cuir[2].

Des socles élégants de bois d'ébène sur lesquels on avait étendu des lames d'argent, entaillé des moulures de palme, des boutons, des fleurs épanouies, supportaient de larges spatules de métal, renfermant de l'huile parfumée, où des mèches de coton puisaient

que le fameux nard des anciens appartient à *l'Andropogon nardus*, graminée de l'Inde... » M. Hœfer penche plutôt pour le jonc odorant, *Andropogon schænanthus* L., « espèce beaucoup mieux connue que la précédente, continue M. Hœfer. Cette plante croît aux lieux sablonneux, dans l'Inde et dans l'Arabie. Toutes ses parties exhalent une odeur suave aromatique, qui approche de celle de la rose. » — Depuis un temps immémorial, on a préparé avec le nard, des huiles odoriférantes.

[1] Le *Boun-déhescht* parle de l'animal merveilleux qui a du musc sous la queue (civette); du *meschknafé* qui a son parfum de musc dans le nombril.

[2] Le *Lad* le *lédanon* des Grecs, le *ladanum* des Latins est une matière résineuse odorante. — « Quant au lédanon que les Arabes appellent *ladanum*, dit Hérodote, III, cxii, c'est le plus merveilleux de tous les parfums d'Arabie, car né dans la mauvaise odeur il en exhale une parfaite. On le trouve en effet mêlé à la barbe des chèvres et des boucs, à laquelle il s'attache comme une glu, quand elles ont brouté dans la forêt. On en compose beaucoup de parfums, et les Arabes l'emploient à leurs fumigations. » Cette matière résineuse transsude des tiges, rameaux, feuilles de quelques espèces de *cistus*; *c. creticus*; *c. ladaniferus*... On la récolte en été.

une clarté odorante; des brasiers dans lesquels, de temps à autre, on jetait du kinnamôm[1], de l'encens,

[1] On sait que le *Kinnamôm* était un des aromates qui entraient dans la composition de l'huile sainte, *Exode*, XXX, 23. Suivant M. Hœfer, *op. cit.* p. 31 col. 2, le *kinnamôm*, *cinnamonum. cinnamome*, n'était autre chose que la cannelle.

Hérodote, les distingue cependant et, qui plus est, raconte, *d'après les Phéniciens*, il est vrai, la provenance de l'un et de l'autre. Il est curieux de voir avec quelles fables grossières le grave historien s'est laissé duper par les rusés marchands de Tyr. Mais avant tout nous devons dire, à la justification d'Hérodote, que, de son temps, ces fables avaient cours; que les Phéniciens propageaient des contes, plus effrayants les uns que les autres, sur les contrées lointaines qu'ils visitaient, pour détourner les autres peuples de toute idée de concurrence, et d'ailleurs, que la vérification de ces faits était pour ainsi dire impossible, car, on allait jusqu'à dire que les Phéniciens tuaient tous ceux qui se hasardaient à naviguer vers ces pays de productions rares. Chez les peuples de l'antiquité, cette façon d'agir était commune : Strabon nous montre les Phéniciens détruisant les colonies grecques d'Afrique et d'Espagne; et les Carthaginois, ces enfants de la Phénicie, coulant bas tous les équipages étrangers qu'ils rencontraient se dirigeant vers la Sardaigne ou les colonnes d'Hercule. Voyez M. Hœfer, *op. cit.* page 54. — Voici, au sujet de la cannelle et du cinnamome, les fables que rapporte Hérodote : « Les Arabes vont chercher la cannelle après s'être enveloppé de peaux le corps tout entier, la figure, sauf les yeux. La cannelle croît dans un lac peu profond, dont le bassin et les rives sont couverts de bêtes ailées, analogues aux chauve-souris. Ces bêtes ont un cri sinistre et sont très-fortes ; les hommes, en prenant bien soin de défendre leurs yeux, récoltent la cannelle. » — La fable du cinnamome est plus étrange en-

du styrax[1], du galbanum[2], et des grains de myrrhe.

Les colonnes sur lesquelles reposaient les frises de la toiture étaient de marbre, cannelées, laminées d'or.

Leurs bases étaient sculptées de fleurs et de feuillages, les chapiteaux, formés de deux licornes[3], le chef

core : d'abord les Phéniciens ne savent pas où les Arabes vont le prendre, mais ils se le procurent et voici comment : « De grands oiseaux, disent-ils, apportent les pelures que, d'après les Phéniciens, nous appelons cinnamome; ces oiseaux les emploient à faire leurs nids d'argile sur les monts escarpés, inaccessibles aux hommes. Les Arabes se servent d'un expédient. Ils coupent en gros morceaux des bœufs, ânes ou autres bêtes de somme, et les portent en ces solitudes où ils les déposent non loin des nids, se retirant eux-mêmes à l'écart. Les oiseaux descendent et enlèvent ces quartiers de chair. En mettant un tel poids sur les nids trop faibles pour le soutenir, ils les brisent et les font tomber à terre. Les hommes accourent et ramassent le cinnamome qui, de leurs mains, passe en d'autres contrées. » Hérodote, III, cx, cxi.

[1] L'arbre qui porte l'encens, dit Hérodote, III, cvii, est gardé par des serpents volants, et ce n'est qu'avec la vapeur du styrax que les Arabes parviennent à les éloigner.

[2] Le Galbanum, *Khèlbênah*, entrait dans la composition du parfum sacré. Exode, XXX, 34. On admet aujourd'hui généralement qu'il provenait du *Ferula ferulago* L.

[3] M. de Heeren pense que la licorne que l'on retrouve fréquemment dans l'ancienne architecture de la Perse n'est autre que le quadrupède que Ctésias, dans son *Indica*, appelle *âne sauvage* et décrit de la sorte : « Dans l'Inde se trouvent des ânes sauvages aussi grands et quelques-uns même plus grands que des chevaux; ils ont la tête rouge, les yeux bleus et le reste du corps blanc; sur leur front est une corne longue d'une coudée,

des animaux purs donnés d'Ormuzd, accroupis dans la position des sphinx.

Leurs corps se réunissaient avant le train de derrière; leurs têtes se relevaient avec effort comme pour beugler; leurs gueules aux dents rouges s'ouvraient comme en de longs bâillements, et comme pour aspirer l'air, leurs naseaux énormes étaient dilatés démesurément.

Au plafond, il y avait une grande peinture polychrône, représentant le monde, tel qu'il était indiqué dans l'Avesta.

Tout autour, l'Albordj[1], renfermant les sept Kes-

très-blanche, dans sa partie inférieure, vers le front de l'animal, jusqu'à une hauteur de deux palmes; la partie supérieure terminée en pointe est rouge et le milieu noir. Il est très-courageux, court plus vite qu'aucun autre animal; il commence lentement, mais ensuite son galop devient de plus en plus rapide. Il se défend avec sa corne, ses pieds, ses dents, et tue des hommes et des chevaux. »

[1] Sur ce mont, dit l'*Avesta*, il n'y avait, ni nuit obscure, ni vent froid, ni pourriture, fruit de la mort, ni mal donné des dews. Là, l'ennemi ne se levait jamais en chef impérieux. — C'était devant lui, en dedans, que paraissaient les astres, la nouvelle lune qui est comme en elle-même, la pleine lune qui fait tout naître. — De son sommet effrayant, de même qu'un vigoureux coursier, le soleil s'élançait avec majesté pour donner la lumière, et dominait sur ce monde, la voie aux deux destins, le bien et le mal, sur les eaux et les grains donnés en abondance.

chvars, les sept contrées de la terre[1]; au centre le Houguer, Tirèh-Albordj, la montagne sainte[2].

L'artiste avait indiqué et les trois grandes mers, et les vingt-trois petites, et les fleuves.

Le Keschvar Kounnerets, il l'avait divisé en sept climats[3], avait désigné la mer, ou zaré ferakh-hand qu'il renferme, celle où Ormuzd avait mis en plus grande abondance tous les germes purs.

Il avait noté la place qu'occupaient les lieux de délices donnés de Dieu, au commencement, et souillés par Ahriman, dans la suite[4].

[1] A l'est, Schavé; au midi, Frédédafsché et Vidédafsché; Arzé à l'ouest; Voroberesté, Vorodjeresté au nord; Khounnerets-bami au milieu. — *Boun-déhescht.*

[2] Au milieu de sa course, le soleil apportait ses rayons sur l'élevé Houguer, la montagne sainte destinée à recevoir l'eau de la source sacrée Ardouisour, à sa sortie du trône d'Ormuzd, à la transmettre par d'innombrables canaux d'or dans toutes les contrées, pour qu'elle y donne la semence aux femelles, les rende grosses et procure du lait à celles qui ont un chef.

[3] Iran, Tazian, Mazendran, Touran, Roum, Sind et Tchin.

[4] Il faut lire dans le *Vendidad* cette longue énumération. Les paroles d'Ormuzd y sont empreintes d'une mélancolie charmante. Il a vu son œuvre de bien détruite par l'inépuisable méchanceté d'Ahriman, et il semble se mettre à la place de l'homme, la victime, pour déplorer ce mal inévitable. « J'avais donné, ô Sapetman Zoroastre, un lieu de délices et d'abondance, tel que personne n'en pouvait donner un semblable. Si je ne l'avais donné, quel autre l'aurait pu. Ce lieu était Eeriène-Vedjô

.. Le Houguer formait le calice d'une fleur épanouie, les sept Keschvars en étaient les pétales.

Les murs de la salle étaient tapissés de dalles d'albâtre, formant des panneaux[1] plus hauts que longs, et maintenus entre eux par des crampons de cuivre, à double queue d'aronde, qui s'encastraient en dedans.

On y avait représenté en bas-reliefs méplats, des chasses, des combats, des siéges de ville.

Là, le monarque coiffé de la tiare droite entourée de diadêmes, vêtu d'une robe blanche, bordée d'une large frange et couverte de broderies à sujets religieux, comme des combats de génies contre des monstres; accompagnés de trois eunuques, dont l'un tient un chasse-mouche, les autres, ses armes, porte son sceptre d'une main, un fouet de l'autre, et considère de longues chaînes de vaincus qui passent un à un

plus beau que le monde entier. Et voilà que le péetiaré, dont l'âme n'est pas mortelle, le péetiaré plein de mort, y a fait la grande couleuvre mère de l'hiver... » — Eerième-Vedjô était à l'orient de l'Iran. — Le second lieu fut Soghdô (Sogdiane); ensuite Moôré (Mérou dans le Khorassan); Bâkhdî (Balkh); Nesâé (Nisa du Khorassan); Haroïou (Hérat). Et ainsi, seize créations auxquelles Ahriman a su opposer autant de créations mauvaises.

[1] Avant d'appliquer ces panneaux sur les murs, on avait soin de graver sur la face qui devait être cachée, le nom, le titre, la généalogie du prince qui avait fait construire le monument.

devant lui, la tête baissée, nue, ou ceinte seulement d'un bandeau, les mains attachées derrière le dos.

Là, c'est le siége d'une ville.

La cité est figurée par une forteresse environnée d'eau; les assiégeants se servent de tours roulantes, les assiégés lancent des feux sur l'ennemi.

Puis c'est la prise de cette ville.

Des femmes fuient sur des chariots traînés par de jeunes bœufs; des hommes passent l'eau, portés sur des outres gonflées[1]; les vainqueurs emportent les dépouilles, et des eunuques grammates, debout près des portes, comptent à mesure qu'ils défilent, les moutons, les bœufs et autres bestiaux, en inscrivent le nombre avec des roseaux sur des rouleaux de papyrus.

Sur d'autres panneaux, on voit le roi présider à un passage de troupes dans les montagnes; recevoir des ambassadeurs et leur offrir la paix en tenant deux flèches dans sa main; célébrer des cérémonies religieuses, ayant au-dessus de lui son férouher, figure ailée, portant dans ses mains l'anneau de la domination universelle.

Ce sont des charges de cavalerie; des archers qui

[1] Plus d'une fois, Jules César fit usage de cette méthode.

lancent des flèches; des morts que dévorent des chiens, des vautours; des chasses au lion, au taureau sauvage; le roi, assis sur son char, au milieu de ses musiciens, reçoit l'offrande des victimes qui lui est faite, par des chasseurs armés de flèches; enfin des eaux sans perspective, et à travers lesquelles nagent des poissons; des barques superposées dont les proues sont en forme de têtes de chevaux, conduites par des rameurs.

Toutes ces figures sont de profil.

Des cartouches couverts de caractères cunéiformes sont disséminés dans le pourtour de la salle. On y lit les hauts faits et les titres des rois, des inscriptions en leur honneur.

Ces longues et précieuses pages d'histoire, la postérité devait les relire, et conserver avec culte ce qu'elle en pourrait recueillir.

Les viandes avaient été enlevées.

Dans des plats d'or et d'argent, on servit des cervelles de palmier[1]; des pastèques vertes à pulpe rose;

[1] Suivant Strabon, on tirait du palmier : « Du pain, du vin, du vinaigre, du miel, de la farine et toutes sortes d'ouvrages nattés. Les forgerons emploient les noyaux de dattes au lieu de charbon. Macérés dans l'eau, ces noyaux servent à la nour-

des pommes de grenade aux grains de rubis[1]; des noix de la Perse; des oranges[2]; des dattes fraîches admirables de beauté et de grosseur, et d'autres desséchées pour rendre le vin plus agréable[3]; des pistaches aux noix fortes comme des amandes, mais d'une saveur bien supérieure; des raisins à couleur d'ambre; des gâteaux de sésame, de miel, de riz[4], et des fruits

riture des bœufs et des moutons. Il existe, dit-on, une chanson persane où les avantages des palmiers sont portés au nombre de trois cent soixante. » — « Beaucoup, dit Xénophon, *Anab.*, II, III, admirent la forme et le goût agréable du chou palmiste; mais il porte violemment à la tête. Le palmier se sèche entièrement dès qu'on lui enlève le sommet de sa tige. »

[1] Grenade, *rimmôn*. — Le fruit était consacré au dieu Soleil syrien Hadad-Rimon. Le Boun-dehescht mentionne le grenadier sous le nom de *miveh*, arbre à fruit. Les grenades figurent souvent comme ornements sur les murs de Persépolis, Elles surmontaient les lances des mélophores. La fleur était consacrée au soleil.

[2] Le *Cant. des Cant.* en parle : « L'odeur de votre bouche sera comme celle des oranges, » et non pas comme on a traduit. comme celle des *pommes*.

[3] « Quant aux dattes mêmes, dit Xénophon, *Anab.*, II, III, celles qui ressemblent aux dattes que l'on voit en Grèce, on les laisse aux esclaves ; sur la table des maîtres on n'en sert que de choisies, remarquables par leur beauté et leur grosseur; leur couleur est celle de l'ambre jaune. On en fait sécher aussi; celles-là on les réserve pour le dessert; c'est un mets délicieux quand on boit, mais il donne des maux de tête. »

[4] Aristobule, cité par Strabon, nous apprend que l'on cul-

de lotus pilés et séchés au soleil. Enfin, des pâtes étirées et roulées en longs tuyaux; des figues fraîches, d'autres réduites en masse compacte, que l'on avait fait revenir de Judée[1].

A chaque service, des eunuques renouvelaient les parfums des vases et des cassolettes; les fleurs, qui se fanaient, et en répandaient de nouvelles sur le pavé de porphyre, de marbre, d'albâtre et de marbre tacheté[2].

La fumée des encens, l'arôme des fleurs, enveloppaient les convives dans un nuage de senteurs.

tivait le riz dans des plaines dont on avait soin de retenir l'eau par des digues, et qu'on le semait sur des bandes de terrain en relief. La tige atteignait jusqu'à quatre coudées de haut, environ un mètre, portait beaucoup d'épis riches en grains. La récolte se faisait vers le coucher des Pléiades, et on le battait comme l'épeautre. L'auteur ajoute que l'on cultivait ainsi le riz, non-seulement dans l'Inde, mais dans la Bactriane, la Babylonie, la Susiane et la Basse-Syrie. Selon Mégille, on semait le riz avant les pluies, mais il avait, pour son développement, besoin d'être submergé. » M. Hœfer, *op. cit.*; tiré de la note 1, col. 2, p. 160.

[1] Figuier, *tihn*. En Judée, on avait en juin les figues vertes du printemps; en août, les figues d'été; à la chute des feuilles, les figues d'automne. Chacune de ces espèces avait un nom particulier; et le mot *debelim* s'appliquait aux gâteaux de figues qui faisaient la nourriture ordinaire du peuple.

« En Babylonie, dit Hérodote, on n'essaie pas de cultiver le figuier, la vigne, ni l'olivier, car le sol y est si propre aux céréales...»

[2] *Esther*, I, 6.

A la flamme des lampes et des brasiers, les vases d'or et d'argent lançaient de longs rayons; les verres convexes, qui ornaient les coupes, multipliaient les flammes en les élargissant; les pierres d'un blanc mat reluisaient comme des éclaboussures de lait ou de la poussière d'argent.

Les incrustations de sardoines à couleur d'ongle, de topazes jaunes comme le safran; de béryls bleus comme l'émail des statues des divinités et des rois; d'escarboucles, de diamants, comme autant d'étoiles, scintillaient.

Et les feux qui sortaient des douze sortes d'émeraudes[1], des quatre espèces de saphirs, des trois espèces de rubis, rouge, rouge-rose et couleur de vinaigre, inondaient la salle.

C'était une colossale orgie de fleurs, de parfums; une incroyable débauche de rayons, de scintillements, de lumières; un gigantesque étalage de tout ce que l'Asie produisait de plus précieux, de plus rare, de plus inouï[2].

[1] Théophraste dit que les émeraudes et les jaspes dont on se sert comme objets de parure, viennent du désert de la Bactriane. Ces pierres sont ramassées par des cavaliers qui s'y rendent vers la saison des vents du nord, lorsque ces vents soulèvent et emportent le sable.

[2] Quels changements depuis Cyrus. Que l'on se souvienne

Et quel autre parmi les mortels aurait pu tout cela?

Quel autre? sinon le Grand-Roi dont les esclaves, continuellement parcourent l'Asie pour y chercher ce qu'il y a de plus beau; dont les caravanes vont jusqu'en Ethiopie, dans le pays des noirs.

Quel autre? sinon, « ce maître des contrées aux nations nombreuses, ce dominateur du monde immense et son soutien; » ce juge suprême de la vie et de la mort de ses sujets; ce fils donné d'Ormuzd, et placé bien au-dessus des autres hommes par le feu particulier qui l'anime, le même qui est en présence du Dieu; ce roi qui est sur la terre ce que Bahman est au ciel.

Le malca divin était assis sur un siége plus élevé que ceux des autres convives. Sa tête dominait. Il semblait avoir dix coudées.

Il portait la tunique de soie[1] chamarrée d'or et de

des paroles du lydien Sandamis à son roi Crésus : « Seigneur, vous vous disposez à faire la guerre à des peuples qui ne sont vêtus que de peaux; qui se nourrissent non de ce qu'ils voudraient avoir, mais de ce qu'ils ont, parce que leur pays est stérile; faute de vin, ils ne boivent que de l'eau; ils ne connaissent ni les figues, ni aucun fruit agréable.... »

[1] *Ezéchiel*, XVI, 10 : « Et je t'ai couvert de soie...., » dit l'Eternel. — Des entrepôts de l'Euphrate venaient « ces fils précieux et solides; » tissu sérique, *nêma sêricon*. — Voyez

dessins, toute garnie de pierres fines[1], et serrée à la taille par la royale ceinture.

Il avait au cou un large gorgerin à sept rangs d'émaux, de lapis-lazullis, d'onyx, de chrysolithes, de ligures, de perles d'or et d'ambre; aux bras, aux poignets, des bracelets de deux à trois tours d'anneaux, appliqués sur la peau, et ornés de têtes de bœuf.

Sept eunuques étaient chargés du soin de servir devant lui.

A côté, les invités étaient placés suivant leur rang, leurs distinctions.

C'était d'abord le Moubed-Moubedân[2], le plus ins-

sur la soie chez les anciens, Heeren, *op. cit.*, t. I, p. 115 de la trad. franç. Didot, in-8°.

[1] C'est ainsi que le prophète Ezéchiel, XXVIII, 13, nous montre le roi de Tyr : « Tu étais dans les délices de l'Héden; tes vêtements étaient riches de pierres précieuses de toutes sortes, de sardoine, de topaze, de jaspe, de chrysolithe, d'onyx, de béril, de saphir, d'escarboucle, d'émeraude et d'or....»

[2] Le titre de *Moubed-Moubedân* répond à notre titre de pontife des pontifes. Son autorité était toute spirituelle ; mais comme les chefs temporels avaient pour lui beaucoup de déférence, la religion influait sur la loi civile. — Les *Destours* ou prêtres étaient en tel honneur que Darius, avant toutes choses, fit graver sur sa tombe qu'il était docteur des prêtres. « Les sages et les mages formaient la partie la plus considérée de la cour des rois de Perse ; ils lui étaient nécessaires comme devins et augures ; ils réglaient l'observation des rites et l'accomplissement des cérémonies. Cyrus les appela pour la

truit, le plus sage, le plus saint, le plus pur d'entre les prêtres, celui qui avait en l'absence du roi la garde du trône et du diadême, celui qui sacrait les monarques.

Puis, les principaux d'entre les Moughs-beds.

Après eux les parents du roi, les conseillers sans lesquels rien ne pouvait être décidé, ceux qui l'avaient aidé à renverser l'impie Gumata.

Enfin, la plupart des satrapes de ses vingt gouvernements.

Bagée, fils d'Artone; Mégabaze; Phraortès; Nidintabel, fils d'Ainahy, de Babylone, en étaient les plus distingués.

première fois auprès de lui pour réciter, à l'aube du jour, les hymnes sacrés et offrir chaque jour les sacrifices aux dieux. Ces prêtres devins étaient aussi conseillers du roi et classés parmi les serviteurs les plus distingués du palais; les mages avaient seuls, avec les femmes du sérail et les eunuques, le privilége d'approcher souvent de la personne du roi : on présume qu'ils composaient aussi le tribunal des juges royaux, ou tribunal supérieur de l'empire. » M. Champollion, *op. cit.*, page 82.

Des rétributions fixées par la loi religieuse elle-même assuraient l'existence des Destours. Ils étaient divisés en trois classes selon leurs degrés dans la science, les bonnes œuvres l'élévation des sentiments, la vérité des paroles. — « *Persarum magos*, dit Thomas Hyde, *op. cit.*, *nemo intelligit maleficos, sed philosophos qui magiam naturalem callebant et religiosos qui veteres ritus probe norant.* »

Tous, pour les services rendus, avaient déjà reçu des colliers, des ceintures, des robes d'honneur, les témoignages de la gratitude royale et la récompense de la valeur.

Après le repas, les conviés se purifièrent, et seules, les coupes de vin et de boissons fermentées continuèrent à circuler.

Jusque là, on avait évité de parler, dans la crainte, comme le disait la loi, que les mauvais génies n'eussent trop facilement raison de ceux qui voulaient accomplir ainsi plusieurs choses à la fois.

Mais, maintenant, le roi ayant donné l'exemple, chacun en toute liberté s'adressait à lui, et parlait, selon sa pensée, des affaires du royaume.

Ils se racontaient leurs chasses, leurs batailles; disaient leurs blessures; énuméraient les peuples qu'ils avaient connus, décrivaient leurs coutumes.

Les prêtres les renseignaient sur les commencements des choses; leur montraient les progrès des sciences; comment on interprétait les révélations des dieux, comment on se rendait les génies favorables, comment on écartait les mauvais destins.

Ceux qui avaient pris une part active à la révolution qui avait détrôné les mages, se rappelaient les événe-

ments survenus; faisaient voir comment ils avaient agi ; quels abus les y avaient poussés; leurs craintes, leurs doutes, puis leur triomphe, la joie des peuples, la gloire qui avait été leur partage[1].

Tous se souvenaient du règne de Cambyse, le célébraient pour ses conquêtes, le plaignaient pour ses excès, maudissaient les mauvais génies qui l'avaient détourné de la bonne voie où l'avait placé Ormuzd[2].

A ce règne malheureux, ils comparaient les commencements brillants de celui du fils d'Hystaspe; et

[1] Voyez ces événements dans Hérodote, III, LXVII à LXXXIX. Les longs détails que nous donne l'historien grec ont été confirmés par l'inscription de Bi-Sutoun.

[2] Voyez le règne de Cambyse dans Hérodote, livre III.

Nous avons déjà cité et nous citerons encore plus d'une fois, dans le cours de ce récit, les historiens grecs Hérodote, Ctésias et Xénophon. Il est utile de savoir ce qu'il en faut penser :

Hérodote, nous l'avons dit déjà, est le premier parmi les anciens qui ait compris les devoirs de l'historien et l'utilité de l'histoire. Il vécut du temps des rois Achæménides, Darius, Xerxès et Artaxerxès-Longue-Main ; il ne visita pas la Perse, mais alla jusqu'à Babylone ; et là recueillit les précieuses notions qu'il nous donne. Il nous le dit lui-même, il a étudié à fond les traditions persanes ; « tout ce que j'ai dit jusqu'ici des mœurs persanes, je l'ai vu et je l'ai pu dire avec certitude. » De plus, il est certain qu'Hérodote connut les ouvrages de Denys de Milet, d'Hellanicus de Mitylène, de Charon de Lampsaque qui, avant lui, avaient traité de la Perse. Hérodote n'a parlé que des quatre premiers Achæménides de Cyrus à Xerxès, malheureusement, car dans tous ses récits on retrouve

chacun donnait au roi des louanges, comptant de la sorte acquérir sa faveur; les uns, ambitieux de gouvernements et de dignités plus élevés; les autres, les

l'exacte observation des faits et la réserve que doit inspirer l'amour de la vérité.

Ctésias de Cnide était engagé comme médecin avec les Grecs qui secondèrent la révolte de Cyrus-le-Jeune contre son frère Artaxerxès-Mnémon. Fait prisonnier, Ctésias grâce à sa profession fut employé durant dix-sept ans à la cour du roi. Là il composa une histoire dans laquelle il traita de l'Inde, de l'Assyrie, depuis Ninus jusqu'à Sémiramis, et de la Perse, racontant outre les règnes des quatre premiers Achæménides, les événements des cinq règnes suivants. — De tout cela il ne nous est resté que les analyses du patriarche grec de Constantinople Photius, ixe siècle de notre ère. — Ctésias critique hautement Hérodote, le traite d'imposteur, d'inventeur de fables ; mais, hâtons-nous de le dire, le caustique Lucien nous éclaire sur la sincérité de son compatriote. Il paraît que Ctésias redoutait fort son client Artaxerxès, et qu'il désirait plus encore les robes de pourpre, les colliers d'or, etc..., récompenses ou décorations de l'époque. — Cependant Ctésias était plus que tout autre à même d'étudier et d'écrire ; il avait à sa disposition, et les annales, et les renseignements des hommes les plus instruits du royaume.

Diodore de Sicile a suivi Ctésias, il faut donc aussi se défier de sa narration. Les Grecs au reste n'avaient pas, dans l'antiquité, une grande réputation de véracité. On se souvient :

..... quiquid Græcia mendax
Audet in historia.....

Heureusement, en ceci comme partout, il y a des exceptions.

Xénophon, le contemporain de Ctésias, composa sur la Perse deux livres, la *Cyropédie* et *l'Anabase*. La *Cyropédie* est l'histoire de l'éducation et de la vie de Cyrus, *Kaï-Khos-*

mages, désireux de se rapprocher davantage encore du pouvoir, et de réunir ainsi la puissance temporelle aux influences morales[1].

rou. Cicéron regarde ce livre comme offrant le type supposé d'un état bien réglementé. La *Cyropédie* donne des notions exactes sur la Perse, mais il faut les dépouiller des théories politiques qui ne sauraient se concilier avec les usages de cette puissance. — Quant à *l'Anabase*, c'est le récit de l'expédition de Cyrus-le-Jeune dans la Haute-Asie, l'histoire de la retraite des Dix-Mille que Xénophon lui-même dirigea ; il s'y trouvait à peu près par hasard comme il le dit lui-même ; mais après la mort des chefs de l'armée grecque, il fut un des cinq nouveaux chefs élus et qui commandèrent cette retraite immortelle. « L'historien ne s'oublie pas à décrire en détail les pays qu'il a traversés, ni à faire de complets tableaux des mœurs et de la physionomie des peuples qui les habitent. Quelques traits lui suffisent et ceux-là seulement que le lecteur a besoin de connaître pour comprendre la nature des obstacles dont les Dix-Mille eurent à triompher. » A. Pierron. *Extrait de l'Histoire de la littérature grecque.*

Voyez dans notre récit, page 27, note 1, ce que nous avons dit déjà de la grande chronique de Tabari ; et du *Schah-Namèh* de Ferdoucy, œuvre qui, nous le répétons, est à la Perse ce que le *Ramayana* et le *Mahabaratha* sont à une période de l'histoire de l'Inde ; ce que l'*Iliade* est au siége de Troie ; la *Henriade* au règne de Henri IV... Le merveilleux à part, le *Schah-Namèh* est de l'histoire. — Et si, remarque M. Dubeux, l'œuvre de Ferdoucy a conservé, malgré ses défauts, une aussi grande réputation, le poète la doit à l'importance du fond qui fait passer sur l'insuffisance de la forme.

[1] « Les mages ne contredisaient pas les rois, dit M. Champollion, *op. cit.* ; ils honoraient leur toute-puissance afin d'assurer et d'agrandir la leur. »

Ils lui disaient :

« Donne-nous l'occasion de nous signaler par des actions d'éclat, de te prouver notre dévouement, de mériter de nobles récompenses.

Agis comme il convient à un roi, jeune, possesseur de richesses immenses.

C'est maintenant qu'il te faut accomplir de grandes choses, sans attendre que les ans s'écoulent. En même temps que le corps, les pensées acquièrent de la force. Il vieillit, elles vieillissent et s'émoussent pour les entreprises. »

Ils ajoutaient encore qu'il ne devait pas se contenter de courtes expéditions comme celle que la reconnaissance lui dictait en faveur du grec Syloson[1]; mais qu'il avait devant lui, comme dignes théâtres d'exploits, la Scythie, la Grèce; que cette dernière contrée avait été soumise autrefois par un esclave de ses ancêtres[2].

Pourrait-on le blâmer d'introduire une coutume nouvelle, quand ses pères s'étaient sans cesse montrés

[1] Hérodote, III, cxxxix et *seq.*

[2] Dans Hérodote, VII, viii, xi, on voit Xerxès se faisant de l'origine asiatique de Pélops un titre à la propriété de la Grèce : « Il est à propos, répond-il à Artaban qui le détourne de son expédition contre la Grèce, que je sache si j'aurai réellement à supporter de si terribles malheurs en at-

ambitieux de conquêtes; quand il semblait qu'une divinité les eût jusque là guidés dans cette voie[1].

Son devoir n'était-il pas de se conformer à l'usage[2].

Il aurait des régions aussi belles que celles de ses possessions actuelles.

Quelles bornes aurait son empire? Le soleil n'éclairerait plus de pays qui ne fût une frontière de la Perse. Sa domination serait si vaste que l'on mourrait de froid à l'une de ses extrémités, tandis que l'on étoufferait de chaleur à l'extrémité opposée.

« Devant les hommes ta renommée sera grande.

taquant ceux que Pélops le Phrygien, esclave de nos pères, a subjugués de telle sorte que jusqu'à ce jour ces hommes eux-mêmes et leur contrée ont pris et portent le nom de celui qui les a vaincus. »

[1] Voyez dans Hérodote, III, cxxxiv, ce que dit à ce sujet la reine Atossa à Darius.

[2] Et plus tard cependant Xerxès, après ses désastres dans la Grèce, dut regretter de s'être conformé à cet usage. — Dans sa tragédie des *Perses*, v. 759 à 762, Eschyle fait dire alors à la même reine Atossa, mère de Xerxès : « Voilà ce qu'a produit à l'impétueux Xerxès la société des méchants. Ils lui disaient souvent que, par la guerre, vous aviez acquis à vos enfants d'immenses richesses; et que lui, sans courage, végétant au fond d'un palais, n'ajoutait rien à l'héritage de son père. Excité par ces reproches fréquents de ses vils flatteurs, il s'est enfin résolu à marcher contre la Grèce. »

A nous, tu dispenseras les dons que l'on estime le plus[1].

— Que ne ferais-je pas, disait le roi dans l'admiration, avec de tels soutiens. »

[1] Entre autres, des candys, des colliers, des bracelets, des chevaux niséens. Xénophon, *Anab.* I, II ; — Bible, *Esther*, VIII, 15.

II.

LES CONJURÉS.

Le lendemain, à l'heure où le soleil disparaît, à l'heure où les saints Moughs-Beds célèbrent le gah Eversouthrem, protecteur de la vie, brûlent du hom pur[1] en son honneur, et l'invoquent avec le feu dont

[1] « Le *Hom*, dit M. Jean Reynaud dans l'*Encyclopédie nouvelle*, est un végétal des montagnes qui jouit du privilége de porter le plus ancien nom de Dieu dans la tradition de Zoroastre. Consacré, il est dieu lui-même... Il donne la vie, parce que c'est la personne de Dieu qui est supposée mangée par l'homme. Dans le *Yaçna*, Zoroastre dit : « Je t'adresse ma prière, ô Hom ! Hom pur, qui donnes ce qui est bon ; qui donnes la justice ; qui donnes la pureté, la santé ; qui as un corps excellent, éclatant de lumière, victorieux ; qui es appelé de couleur d'or !... » L'acte principal de la liturgie consiste dans le sacrifice du Hom, accompli par le prêtre, et en

l'éclat vient de la divinité, avec l'assemblée toujours vivante des incorruptibles ferouers; un homme se présentait à la porte d'une des maisons voisines du palais des rois.

Ce devait être un des principaux officiers de la cour, car il était revêtu du candys rouge; et de plus, un commandant militaire, on le voyait à son glaive à fourreau garni d'ornements; à son bonnet tiare qui lui couvrait en même temps et les joues et les lèvres[1].

Des eunuques, porteurs de messages, se jouaient

faveur des fidèles. « Pour cette seule coupe que je te présente, dit l'officiant, tenant en main le calice à l'instant de la consécration, donne-moi trois, quatre, six, sept, neuf, dix pour un; récompense-moi ainsi, donne la pureté à mon corps. Veille sur moi, Hom, production excellente. Viens toi-même, source de pureté. Donne-moi, Hom saint, qui éloignes la mort, les demeures célestes des saints, séjours de lumière et de bonheur. » *Yaçna.*

Le Hom est le premier des arbres, comme le taureau est le premier des animaux. « On a recherché, dit M. Parisot, *Biographie mythologique* au mot *Hom*, quel arbre pouvait avoir fourni matière à la légende de Hom. Comme le *Zend-Avesta* distingue un Hom blanc et un Hom jaune, que la tige de l'arbuste ressemble, dit-on, à celle de la vigne, et les feuilles à des feuilles de jasmin, qu'enfin le Ghilan, le Chirvan, le Mazendéran et les environs d'Iezd possèdent surtout de ces arbres, on a présumé que l'arbre de vie des Parsis n'était que l'*amomum* des Latins, le *hamahmah* des Orientaux. »

[1] Les commandants militaires et les prêtres portaient une coiffure semblable. Strabon, XV, III.

sur le seuil, l'un d'eux se détacha du groupe qu'ils formaient, et s'approchant, lui demanda :

« Qui es-tu et que veux-tu ? »

L'inconnu répondit :

« Je suis Nidintabel. Sur mon bâton[1] est sculptée la représentation de l'eorosch[2], dont le vol est plus rapide que la pluie, la nue ou le vent, et je tiens à la main la grappe de népenthès que doivent porter ceux qui sont attendus.

— C'est bien, reprit l'eunuque, suis-moi. »

Ils traversèrent des cours énormes, entourées de murailles, prodigieuses d'épaisseur et d'élévation; suivirent des couloirs sans fin qu'éclairaient des lampes pleines de l'huile que l'on extrait de l'olive, et pénétrèrent dans les appartements intérieurs réservés aux femmes.

[1] Hérodote, I, cxcv, parlant des Babyloniens : « Chacun a un scel et un bâton façonné à la main. Sur ce bâton est sculpté soit un bélier, soit une brebis, soit une rose, soit un aigle, soit quelque autre figure... »

« Ces cannes, dit Théophraste sont bigarrées et tachetées comme la peau d'un tigre; elles sont très-lourdes, mais se cassent facilement quand elles heurtent quelque matière dure. » Elles étaient faites d'un bois venant de l'île de Tylos (Baharein).

[2] L'eorosch ou aigle était un des quatre oiseaux sacrés de la religion de Zoroastre.

Devant la porte du gynécée, l'eunuque s'arrêta; il la fit rouler sur ses gonds d'airain :

« Entre, dit-il, c'est ici. »

Dans cette salle, étaient réunis la plupart des grands qui, la veille, assistaient au dîner royal.

Au milieu d'eux était une femme.

A la vue de Nidintabel, elle tressaillit ; et le voile épais qui la couvrait toute entière, autour d'elle quelque temps ondula.

Tous s'étaient levés.

Ceux qui étaient de condition égale saluaient le nouveau venu en le baisant à la bouche ; ceux de naissance inférieure, en le baisant à la joue[1].

Puis, d'une voix encore émue, la femme lui dit :

« C'est bien à toi d'être venu, Nidintabel ; que les dieux qui t'ont fait souvenir, dans la suite te protègent et réalisent ton espoir. »

Nidintabel reprit :

« Quand l'honneur et la paix de tout un peuple reposent sur la volonté d'un seul, les passions de cet homme doivent se taire. C'est à lui de sacrifier ses plus chères espérances ; à lui de se dévouer au bon-

[1] Si la condition de l'un, ajoute Hérodote, est fort inférieure à celle de l'autre, l'inférieur se prosterne... Hérodote I, cxxxiv.

heur de tous, et si les dieux réclament une victime, de s'offrir en expiation.

Le peuple d'Assyrie[1] a mis sa confiance en moi ; j'ai promis de ne la point tromper, je viens donc à vous et suis vôtre.

Babylone est prête[2]. Sur un signe, la lutte commencera. Ses vaisseaux couvriront l'Euphrate. Ses armées se répandront le long des rives du fleuve, tumultueuses, pressées comme la mer à l'heure où monte le flux, et comme un ouragan briseront tout sur leur passage.

En cas de revers, la ville nous donnera refuge. Dès le temps du mage, de la conspiration des sept et des troubles qui s'en suivirent, les dispositions ont été prises pour soutenir un siége. Nul ne s'en est douté et nous pourrons résister à une armée aussi nombreuse que les étoiles du ciel.

J'aurai votre appui, que chacun de vous se hâte et me rejoigne ; que les plaines de la Susiane voient

[1] Chez les auteurs les plus anciens, Assyrie et Babylonie sont synonymes et comprennent le pays situé entre le Tigre et l'Euphrate ; Hérodote I, cxcii et cxciii ; — Bible 2 *Rois* XXIII, 29 ; — *Jérémie* II, 18. — Voyez à ce sujet M. Hœfer, *op. cit.*, page 145.

[2] Voir dans Hérodote, livre III, cl, et *seq.*, les détails de la révolte de Babylone.

l'anéantissement de la race maudite des oppresseurs.

C'est à nous de venger sur Darius, l'imposteur, la mort d'Athrinès qui, lui aussi, combattait pour la cause que nous servons ; c'est à nous de vaincre, là où le roi d'Elam, faible, seul a succombé[1]. »

Il se tut. Xathritès le mède, se leva :

« Depuis trop longtemps, le peuple de Médie souffre. Cambyse, le roi fou, lui a ravi tous ses guerriers, et les a entraînés à sa suite en Egypte.

Que sont-ils devenus ?

Allez le demander aux ossements blanchis qui couvrent encore les déserts d'Ethiopie. Nos soldats sont morts de faim ; leurs cadavres ont été la proie des bêtes immondes.

Voilà pour les uns. Pour les autres, on pourrait les retrouver dans les sables d'Ammon. Et toute cette jeunesse, la terre qui l'a nourrie la regrette et la pleure.

A ce frénétique a succédé un roi marchand[2] qui

[1] Inscription de Bi-Sutoun.

[2] Cyrus et Cambyse n'avaient établi aucun impôt. Les peuples leur apportaient des dons volontaires. Sous Darius, les impôts établis, on fondait l'or qui en provenait dans des moules de terre, et selon les besoins, on le convertissait en monnaie. — « A cause de cette taxe et de diverses autres mesures analogues, les Perses disent que Darius était un marchand,

n'en veut plus à nos guerriers, mais à nos richesses.

La mesure est comble. Dans un vase rempli, il suffit d'une goutte d'eau pour le faire déborder.

On regrette encore en Médie la race de Cyaxarès. Je descends de lui. Mon nom est bien Xathritès, et non Phraortès[1] comme ils disent, nos maîtres. Je puis compter sur les troupes mèdes, Nidintabel, je te soutiendrai.

— Je soulèverai la Susiane. Malgré le bruit qui me fait Mart'iya, fils de Sisichris de la ville de Khuganaka, je n'en suis pas moins le roi Omanès. J'ai consulté les augures, le foie des victimes, et les dieux m'ont assuré que je serai vainqueur au lieu même de la défaite d'Athrinès, le fils d'Opadarmès.

— Tu pourras aussi compter sur Chitratak'hma le roi des Sagastiens. Ma parole est une. Avec moi, mon peuple se révoltera. »

Cambyse un despote et Cyrus un père : le premier parce qu'il trafiquait de tout ; le deuxième parce qu'il était dur et dédaigneux : le troisième parce qu'il était doux et recherchait en tout le bien-être de son peuple. » HÉRODOTE, livre III, LXXXIX, *in fine*.

[1] «... Leurs noms qui sont tous empruntés à des qualités corporelles ou des dignités, finissent par la lettre que les Doriens appellent *san* et les Ioniens, *sigma*. Si vous examinez, vous verrez que tous les noms des Perses, sans exception, se terminent par cette lettre. » HÉRODOTE I, CXXXIX.

Et les autres exclamaient.

« L'Arménie n'attend qu'une occasion.

— Les Parthes, la Margiane, la Sattagydie, les Saces sont las de la tyrannie. Ils nous seconderont.

— Nous devons vaincre, notre cause est juste et les dieux seront pour nous.

— Nous serons forts comme la vérité vers laquelle affluent les gens de bien, ainsi que l'on voit tous les fleuves courir à l'Océan. »

Puis ils se rappelaient les souffrances endurées, celles qui pesaient sur eux, les impôts dont on les accablait.

« Il nous prend nos enfants et nos vierges.

— Babylone seule, tous les ans, lui fournit cinq cents jeunes eunuques.

— Dans ses trésors s'engouffrent toutes les richesses de l'Asie.

— Il lui faut de l'encens, de l'ambre, de l'ivoire, de la poudre d'or, les chevaux blancs de Cilicie[1].

— Injustement, toutes ces richesses lui viennent.

[1] Le roi avait le produit de la pêche du lac Mœris, en Egypte, plus la quantité de blé nécessaire à la nourriture de 120,000 hommes campés près de Memphis. La Colchide, tous les cinq ans, envoyait 100 jeunes gens et 100 jeunes filles ; tous les trois ans, les Ethiopiens, 2 boisseaux d'or natif, 200 troncs d'ébène, 25 défenses d'éléphants, 5 jeunes Ethiopiens ; chaque

Il sera comme la perdrix qui couve les œufs qu'elle n'a pas pondus.

— Respectent-ils les croyances des autres? — Et les leurs, ils s'en rient.

— En Egypte, après avoir violé les sépultures, insulté aux cadavres des rois, ils ont brûlé des corps morts, et cependant leur loi le défend [1].

— Le roi Cambyse a frappé de son épée le Dieu Apis.

— A Ammon, ils ont voulu brûler l'oracle, comme ils veulent détruire tous les temples des dieux [2].

— Comme des éléphants dans un marais fangeux, ils se plongent dans l'iniquité.

— Un more changerait-il sa peau? un léopard ses

année, les Arabes, 1,000 talents d'encens; les Indiens, 300 talents de poudre d'or... Voyez Hérodote, III, lxxxix à cxviii.

[1] « Les Perses croyant que le feu est un dieu, il n'est pas permis par leurs lois de brûler les morts parce qu'un dieu ne doit pas se nourrir du cadavre d'un homme. » Hérodote. L'eau est célébrée comme le feu, et comme lui, il est défendu de la souiller. — L'idée d'un grand respect pour la terre était propagée par les préceptes religieux.

[2] Au VIe livre, Diodore raconte que lors de l'expédition de Xerxès en Grèce, les Perses incendièrent les temples des dieux, soit parce que les Mages qui poussaient Xerxès ne voulaient pas laisser enfermés entre les murailles les dieux « *quibus omnia deberent esse patentia et libera;* » en ce sens, Cicéron, *Lois*, II; soit, comme dit Hérodote, V, cii, pour tirer

taches ? — Peuvent-ils songer au bien, eux qui sont élevés dans le mal ? »

De plus en plus, ils s'irritaient, comme le feu sur lequel on jette l'offrande de beurre purifié.

Leurs paroles, comme des sifflements de reptiles en courroux, se prolongeaient.

Enfin, Nidintabel se prosterna. Et, levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria :

« J'en atteste les cendres de mes ancêtres Nabonid et Nabuchodonosor, le roi ennemi de l'impureté ;

vengeance des Athéniens qui avaient brûlé Sardes et le temple de Cybèle.

« Les Perses n'érigent ni statues, ni temples, ni autels; ils traitent d'insensés ceux qui en élèvent, parce que, selon moi, ils ne croient point comme les Grecs, que les dieux participent de la nature humaine. Ils ont coutume de faire des sacrifices à Jupiter sur les cimes des monts, et ils appellent Jupiter le cercle entier du ciel. Ils sacrifient encore au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents; dans l'origine, ils n'avaient point d'autres sacrifices; mais depuis, ils ont appris des Assyriens et des Arabes à sacrifier à Vénus-Céleste, que les Assyriens nomment Mylitta, les Arabes Alitta et les Perses Mithra. Voici comment ils sacrifient : ils n'ont pas d'autels, n'allument pas de feu, ne font ni libations, ne se servent point de flûtes, de bandelettes, d'orge sacrée. Celui qui veut offrir un sacrifice conduit la victime en un lieu pur où il invoque la divinité, presque toujours couronné d'une tiare de myrte. Mais il ne lui est point permis de demander des faveurs pour lui seul : il prie pour la prospérité des Perses et du roi, car il fait partie lui-même de l'universalité des Perses. Lorsqu'il

J'en atteste le soleil, le suprême arbitre qui règle les différends dans le palais des rois;

J'en atteste les dieux augustes; Mérodach, le grand seigneur sublime; Nébo, le Dieu du troisième mois, le dieu qui s'engendre lui-même; Ao qui fait éclater dans nos pays la foudre de la vaticination; Nana, la Babyluch[1], la puissante épouse du soleil hyperboréen :

Tant que je vivrai, que le feu échauffera mon je me consacrerai à chasser le tyran des pays qu'ont illustré mes pères, et que souille le joug impie qu'il

a fait bouillir, coupées par menus morceaux, les chairs de la victime, il les dépose sur une couche d'herbes très-fines, particulièrement de trèfle. Alors un mage (sans mage pas de sacrifice) approche et chante la prière à toutes les divinités, réputée chez eux le charme le plus efficace; celui qui a sacrifié demeure là quelque temps, puis il emporte les chairs et en use à son gré. » Hérodote, I, cxxxi, cxxxii.

Il faut ajouter à ce passage d'Hérodote celui de Bérose cité par S. Clément d'Alexandrie : « Les Perses n'adoraient pas comme les Grecs des statues de dieux en bois ou en pierres, ni comme les Egyptiens des ibis et des ichneumons; mais comme des philosophes, ils adoraient le feu et l'eau. » Ce ne fut que sous le règne d'Artaxerxès, fils de Darius Ochus, qu'ils commencèrent à adorer des statues à l'image de l'homme.

Thomas Hyde nous dit encore : « *Persæ putant deum qui totum mundum implet, inter angustas parietes templi contineri et comprehendi non posse.... sua sacra omnia sub dio peragebant.* »

[1] Protectrice de Babylone.

fait peser sur nous. Je me dévouerai à la reconstruction des temples dont il a commencé la ruine; au rétablissement du culte tel qu'il était autrefois. Je ne prendrai aucun repos jusqu'à ce que j'aie rendu à mon peuple sa prospérité première, et l'aie affranchi de la servitude dans laquelle il gémit.

Par les dieux que tous les hommes de bien vénèrent; par la salure de l'Océan; par tout ce qui existe; par tout ce qui brûle; par les sables du désert; par les quatre éléments; par les douze chefs qui président aux mois de l'année; par les serpents divins, je le jure.

Et si je deviens assez maudit pour faillir à ces serments :

Que le dieu Sin cesse de soutenir le flanc de mon autorité; que la cendre du vicaire des dieux sans reproche, Nabuchodonosor, se dresse devant moi et m'aveugle; que Nana n'accueille plus mes chants de prière, et que dans ma famille Mylitta-Zarpanit ne préside plus à la délivrance des femmes, ne renferme plus dans le sein de l'utérus l'embryon jusqu'au terme, et même ne féconde plus la semence. J'ai dit[1]. »

Il se releva. Ses yeux lançaient du feu; et ses deux

[1] Nous avons tiré des inscriptions la plupart de ces formules.

sourcils contractés ouvraient des rides sur tout son visage.

Après lui, chacun des conjurés, à son tour, s'engagea par des serments semblables, s'offrant à la colère des dieux s'il venait à y manquer.

Alors, la femme qui était demeurée enveloppée dans son voile, le rejeta en arrière.

Un long murmure d'admiration s'éleva.

Elle était éblouissante de jeunesse et de beauté. On eût dit qu'une déesse venait de s'incarner pour porter assistance à de pauvres mortels.

Babylone l'eût révérée comme Mylitta; l'Egypte, comme la déesse Isis; à Ascalon, on l'eût prise pour Dercèto, en Phénicie pour Astarté.

Ses traits étaient d'une finesse idéale. Son teint aussi blanc que les pétales du schoschân faisait ressortir, davantage encore, ses lèvres colorées comme une fleur de grenade, laissant voir deux rangs de perles; et ses sourcils semblables à deux arcs d'ébène, venant se rejoindre à la naissance du nez, aux narines roses comme le dedans des coquillages.

Ses yeux brillaient d'un éclat divin, et toutefois son regard avait cette profondeur langoureuse qu'aurait eu celui d'une déesse condamnée à séjourner sur la terre.

De longs cheveux aussi noirs que la plume du corbeau, encadraient ce visage d'une pâleur mate, et retombaient sur les épaules en boucles brillantes, lustrées.

Tous se taisaient, retenaient leur souffle.

Elle parla :

« Comme vous, j'étais liée par un serment. J'attendais une vengeance, et, jusque-là, ce voile devait me cacher à tous les yeux. Vous m'avez relevée de ma parole. Mais pour que tous mes désirs soient remplis, il me faut plus encore ; il faut que, dans l'entreprise que vous commencez, je devienne votre auxiliaire. Il faut que je sois pour quelque chose dans la ruine de cet homme que je hais plus que vous, et que par moi tout le sang qu'il a versé retombe sur lui et ses enfants.

Ne croyez point qu'à vos projets je serai de toute inutilité ; parce que je suis faible, ne me repoussez pas. Les Perses ont coutume de dire qu'il ne faut rien penser de la femme jusqu'à sa mort [1] ; je prouverai qu'ils ont raison.

[1] Les Perses disaient, en effet, qu'il ne fallait rien penser de quatre choses avant leur temps : du manger, jusqu'après la digestion ; de la force de l'homme, jusqu'à son retour de la guerre ; de la fécondité d'une terre, jusqu'à ce qu'elle ait porté des fruits ; enfin de la femme, jusqu'à sa mort. Et en effet, les Perses avaient de bonnes raisons pour en parler

La première, j'ai appris vos projets et ai songé à vous unir, vous qui étiez séparés.

Un bâton détaché du faisceau, facilement se brise ; le faisceau ne saurait être rompu. »

A ces paroles, ils applaudissaient.

Elle reprit :

« Vous n'avez point à suspecter ma foi ; vous devez savoir si la haine d'Artystone, la veuve malheureuse d'Intaphernès, doit être vivace encore.

Sur un futile prétexte, j'ai vu mon mari, tous les miens, conduits au supplice.

Darius le tyran a conçu le crime avec sa pensée ; il l'a exécuté avec son corps, il l'a nié avec sa langue ; triple forme du péché d'action.

Mais, il y a plus. A la porte de son palais, j'ai

ainsi. — Livré à ses femmes, aux eunuques, trop souvent le roi subissait leurs passions. L'*Esther* de Racine nous intéresse parce que nous ne voyons qu'une partie de son histoire ; la Bible nous en apprend plus long : Sur le désir d'Esther, 75,000 hommes furent massacrés dans les provinces, en deux jours, le 13 et le 14 d'adar ; on se reposa le 15, dit la Bible. Et ces deux jours, le 13 et le 14, furent déclarés jours de fête, et une lettre d'Esther ordonna qu'ils fussent célébrés par des réjouissances. L'on avait tout à craindre de ces favorites passionnées, de ces femmes et de leurs gardiens qui pouvaient si facilement sur des princes faibles exercer une fatale influence, et plus d'une fois la Perse eut à la déplorer.

pleuré, gémi, invoqué sa clémence; je me suis humiliée... »

Elle ne put achever. Les sanglots la suffoquaient. Accablée de honte, consumée de douleur, elle paraissait comme la richesse tombée; comme la mémoire quand elle s'affaisse dans l'incertitude; comme une espérance qui s'est envolée, comme un ordre que la puissance ne soutient plus.

Dans le cœur des conjurés, la colère bouillonnait. Tel le gonflement de l'Océan au jour de la pleine lune.

« Nous n'avons pas à cacher notre vengeance sous le pan de nos robes.

— Nos ennemis se sont ligués pour faire le mal. Le jour est venu, sans tarder il faut chercher le combat, laver nos faces des larmes de sang qui ont coulé de nos yeux.

— Il a tué Intaphernès, parce qu'il le soupçonnait, lui et ses proches, de vouloir la révolte[1]. Ce

[1] L'histoire d'Intaphernès est longuement racontée dans Hérodote, III, cxviii, cxix. Nous ne pouvons ici la reproduire en entier; mais comme elle doit naturellement y trouver sa place, nous en empruntons le résumé à M. Champollion :

Intaphernès était un des sept conjurés contre le mage; « Usant du privilége réservé à tous les six, lors de l'avènement de Darius, d'entrer à toute heure dans son palais, lors-

n'était qu'un soupçon; qu'Ahriman torture l'infâme; que le juste juge Bahman le répudie.

— Il a volé le trône. La terre a horreur du serviteur quand il règne.

— Il a osé faire élever un monument à son cheval, à son écuyer. Dérision; qu'Assour le confonde[1].

qu'il n'était pas seul avec une de ses femmes, Intaphernès s'y présenta; les gardes ne le laissèrent point passer : il leur coupa les oreilles et les attacha à leur cou. Les gardes se présentèrent au roi en cet état; Intaphernès, ses enfants et toute sa famille furent mis aux fers et condamnés au dernier supplice. » Hérodote nous donne une autre cause plus rationnelle : « Darius soupçonnait fort Intaphernès et ses proches d'avoir le dessein de se révolter. » — « La femme d'Intaphernès assiégea de ses cris les portes du palais; le roi lui accorda la vie de celui de ses parents qu'elle désignerait. Elle choisit son frère et dit pour motif de ce choix : « Ayant perdu mon père et ma mère, je n'aurai plus de frère si celui-ci perd la vie; en me remariant, j'aurai un autre mari, peut-être d'autres enfants. » Ceux qu'elle avait furent mis à mort, à l'exception de son fils aîné, qui fut épargné par l'ordre de Darius. »

[1] « Hérodote, dit M. Champollion, s'éloignait parfois des plus sérieuses observations pour recueillir quelques faits secondaires ou singuliers : les Grecs étaient doués de trop d'esprit et de vivacité pour ne pas en accueillir le récit avec curiosité, et ils purent, réunis aux jeux olympiques, se rire volontiers et unanimement du Grand-Roi, lorsqu'Hérodote leur dit qu'un des premiers soins de Darius, assis sur le trône, fut d'ériger une statue équestre accompagnée de cette inscription : « Darius, fils d'Hystaspe, grâce au talent de son cheval (ici était le nom) et de son écuyer Œbarès, est parvenu au trône de Perse. »

— Il craint Otanès, parce qu'Otanès a la multitude pour lui[1] : c'est pourquoi il a épousé sa fille. Que durant leur conception Sefendarmad anéantisse ses enfants.

— Que le peuple se soulève, brûle ses palais, le poursuive jusqu'au milieu de ses femmes.

— Qu'on le nourrisse de léânah [2].

— Qu'il meure ! — Qu'il meure ! »

Comme une nuée d'orage, leurs voix tonnaient.

[1] Seul entre les sept, Otanès avait voulu que l'on fît la multitude souveraine, disant que tout réside dans le grand nombre. — Il est curieux de lire dans Hérodote toutes ces données politiques de l'époque. L'historien grec sait qu'il va exciter l'étonnement, l'incrédulité même des Grecs, il la prévient en les assurant qu'il ne racontera rien que de sérieux : « Lorsque le tumulte fut apaisé, et que le sixième jour fut venu, ceux qui avaient soulevé le peuple contre les mages délibérèrent sur la chose publique, et l'on tint des discours incroyables pour quelques Grecs, quoiqu'ils aient été réellement prononcés. » — Ces discussions des conjurés peuvent donner lieu à de piquantes comparaisons ; Hérodote, III, lxxx et *seq.* nous les donne en entier.

[2] On a traduit *léânah* par *absinthe*. Le léânah devait être une plante vénéneuse bien différente de l'absinthe, car la locution, *nourrir quelqu'un de léânah*, équivalait à le châtier d'une manière terrible. — Salomon dans ses *Proverbes*, V, 4, parle du léânah :

3. « Les lèvres de l'étrangère distillent des rayons de miel, et son palais est plus doux que l'huile ;

4. Mais ce qui en provient est amer comme le *léânah*, et perçant comme une épée à deux tranchants. »

Ils avaient pris toutes leurs dispositions, indiqué la marche que suivraient les troupes de Babylone, pesé leurs ressources, compté leurs soldats, les armures, les éléphants, les bêtes de somme.

Babylone devait résister un an pour donner aux autres tout le temps nécessaire à se préparer.

Ils étaient convenus d'armer des vaisseaux pour surprendre la flotte que Darius venait d'envoyer à Samos.

Le soleil teintait déjà l'horizon d'une couleur moins sombre.

Artystone leur dit :

« Allez, et que vos promesses, comme des lianes en fleur, ne tardent pas à donner leurs fruits. »

III.

ARTYSTONE.

Artystone est à demi-couchée sur un fauteuil en bois de cèdre, orné de peintures et d'incrustations, recouvert d'épais coussins à fond pourpre, quadrillés de noir, gonflés avec des barbes de chardon, et dont les bouts débordent en volute par dessus le dossier.

Une profonde tristesse l'accable.

Par instants, ses yeux se remplissent de larmes, comme on voit, au matin, le roi des eaux se couvrir de brumes.

Elle est inquiète, troublée, pensive.

Ainsi, sur un panneau, le peintre aurait représenté une gloire qui se dément, la foi en butte au mépris.

A ses pieds, est assise son esclave favorite, Tamar, la phénicienne.

Cette esclave était de noble famille. Tous les siens, lors de l'expédition de Cambyse, avaient été conduits en captivité à Suse. Souvent, Artystone avait voulu lui rendre sa liberté. Mais l'esclave avait refusé, disant :

« J'ai perdu tous ceux que m'attachaient les liens du sang ; maîtresse, des êtres que j'ai aimés, toi seule me restes ; je t'ai vue naître, je t'ai élevée, je te considère comme mon enfant, où serais-je plus heureuse qu'avec toi. »

Dans l'appartement, plusieurs femmes jouent d'instruments à cordes, d'autres accroupies à terre, se sont arrêtées de leurs travaux, et l'œil fixe, la bouche entrouverte, écoutent la musique qui se traîne suave, faible, languissante.

Les cordes semblent pleurer.

Des cassolettes pleines de nard, de myrrhe, de cinnamome brûlent, et remplissent la chambre d'une fumée odorante, mordorée comme les plumes d'une colombe.

Les peaux de veau marin, préservatif de la foudre,

à demi repliées sur elles-mêmes, ne laissent pénétrer par l'ouverture des plafonds qu'une clarté douce, indécise, propre encore à augmenter la tristesse.

Vaguement, cette lumière se projette sur les boiseries qui recouvrent les parois, et les pierres précieuses enchâssées dans les nœuds forment à peine quelques petites taches lumineuses.

Dans la chambre, tout au fond, contre la muraille, on entrevoit sous l'étoffe légère et transparente, perpendiculairement tendue qui l'enveloppe, un lit suspendu par des cordons de soie, et dont les molles draperies rouges retombent sur un escabeau d'ivoire qui sert à y monter.

Au milieu de l'appartement, un monopode de cèdre finement travaillé, dont le disque repose sur un socle évidé, est encombré de vases émaillés, remplis de fleurs; de miroirs de métal poli; de buires de poudre d'antimoine; de spatules à parfum et de boîtes d'albâtre, d'ébène, d'où les parures débordent.

Depuis quelque temps, la dernière note avait cessé de résonner sur les cordes.

Artystone demeurait la tête baissée et perdue dans ses rêves.

Autour d'elle, pas une des suivantes ne bougeait,

craignant de la distraire. A peine entendait-on le murmure des quelques syllabes qu'elles échangeaient entre elles.

Tamar, cependant, se hasarda :

« Maîtresse.... maîtresse dit-elle d'une voix pleine de compassion. »

Brusquement, comme si l'on venait de la tirer d'un songe, Artystone se redressa.

« Pardonne-moi, maîtresse, reprit Tamar, mais comme te voilà triste encore... »

Artystone abaissa ses yeux sur l'esclave, Tamar les vit tout humides de larmes.

« Voyons, continua-t-elle, que te sert de vivre avec ces pensées chagrines.

Tu as des yeux aussi brillants, aussi grands qu'un pétale de lotus, et tu te plais à en ternir l'éclat. Je ne vois plus que des foyers aux charbons éteints, des soleils aux rayons éclipsés.

Veux-tu donc ressembler à un nélumbo fané, à un nymphéa desséché, à de l'or que la poussière recouvre.

Pour être heureuse, n'as-tu pas tout ce qu'il faut. Belle, toutes t'envient ; riche, tu peux, à l'instant du désir, satisfaire à tous tes caprices ; libre, comme tu l'entends, tu peux disposer de toi...

— Tamar, pauvre Tamar, tu ne parlerais pas ainsi, si tu savais quel chagrin mon cœur renferme.

— Mais, quel qu'il soit, maîtresse, ce n'est pas une raison pour rester, dénuée de tes joyaux comme une nuit que le flambeau de la lune n'éclaire plus.

— Je ne puis songer à tout cela, Tamar, ma douleur ne me le permet pas; de mon être, elle s'est emparée tout entier et je ne saurais mieux la comparer qu'à une mer découverte, immense, dont les bornes se confondraient avec les bornes du ciel. »

Tamar reprit :

« Je sais aussi que ceux qui suivent les pas de la tristesse, ne rencontrent jamais le bonheur. Que le chagrin tue la force; que plus tu te plonges dans ta douleur, plus ta douleur t'accable et plus tu t'y complais.

— Songer aux jours de bonheur, mais à peine s'il m'en souvient, tant ils sont loin déjà.

J'ai eu un maître, l'aimais-je? je ne sais, je le respectais comme mes parents me l'avaient appris[1]; j'étais si jeune, si insouciante.

[1] En mariant leur fille, les parents lui disaient : Obéis fidèlement à ton époux, respecte-le à l'égal d'un dieu, car si le juste juge Ormuzd exempte, dans la loi, les femmes de la récitation de quelques prières, c'est afin qu'elles adressent ces prières à leur mari.

Tout cela comme un rêve a passé. Les revers sont venus.

Mon mari, tous mes proches sont morts.

Mais, me diras-tu, la mort vient pour tous, un peu plus tôt, un peu plus tard.

C'est une caravane en marche; tout ce qui respire est placé sur sa route, et, à tout être, elle peut dire :

« Demain, à ton tour, tu suivras la trace de ceux que j'emmène aujourd'hui. »

C'est vrai. Aussi, quand vos parents, vos amis vous sont enlevés, par ce courant que rien ne saurait arrêter, on se plaint, on gémit, mais on parvient à surmonter sa douleur, et le temps finit par l'emporter.

Sur l'Océan, deux morceaux de bois flottent, ils se rencontrent, se joignent, demeurent quelque peu réunis et se séparent bientôt pour ne plus se retrouver. Ainsi de nous et des nôtres. C'est la loi fatale, on se résigne.

Mais.....

— Je t'interromps, maîtresse, c'est que..... ces femmes.....

— Tu as raison. »

Tamar fit signe aux esclaves de s'éloigner.

Artystone reprit :

« Mais pour moi, d'autres douleurs, après celles-là, sont venues ; elles me tuent.

Quand vous voyez quel bonheur, quelle félicité suprême pourrait être la vôtre, et que d'insurmontables obstacles se dressent devant vous; qu'il en est de ce bonheur comme des mirages décevants que le dieu du mal envoie au malheureux égaré dans le désert; quand plus on désire, plus l'image fuit devant vous, oh ! alors, c'est un supplice horrible, indescriptible, inouï.

Le reste que vous importe, quand on ne peut avoir la seule chose que l'on désire.

— Tu l'aimes donc bien, maîtresse. »

Artystone se rejeta en arrière comme si un serpent, tout à coup, se fût dressé devant elle ; une rougeur subite lui couvrit le visage.

« Qui? dit-elle, Tamar, que veux-tu dire?

— Qui? reprit l'esclave en souriant, je sais tout, va, maîtresse, j'ai tout deviné.

Nidintabel, tu l'aimes et tu as raison, car son beau visage est le reflet de son âme; car, jamais un mensonge, une parole impie ne sont venus à sa pensée ; semblable à un dieu, il marche sur la face de la terre; sa grandeur est l'asile des malheureux que la crainte ou la misère tourmente. Souvent, j'ai entendu son

nom répété avec respect, vénéré comme celui d'un dieu que l'on prie. »

Artystone, émue encore, mais de bonheur cette fois en entendant ainsi parler de celui qu'elle aimait, souriait à l'esclave.

« Je sais encore, maîtresse, que la cause de ton chagrin est dans l'amour qu'il éprouve pour une des femmes du roi; que tu es assez bonne et dévouée toi-même pour porter à cette femme ses paroles passionnées.

A elle, l'amour; à toi, l'amitié; mais, crois-moi, une amitié qui ne tardera pas à se changer en une affection plus tendre.

Oh! j'avais bien deviné tout cela, en te voyant rechercher ces airs tristes, propres seulement à réveiller les plus secrètes nostalgies de l'âme; sans songer à ce que tu faisais, brûler des grains d'encens dans les perles creuses, présenter de la nourriture à tes colombes, les frotter de parfums, puis t'arrêtant soudain au milieu de ces soins, te replonger en ta tristesse habituelle.

Tu me faisais peine, et j'ai prié pour toi mes grands dieux de Phénicie. Je me suis procurée des cailles, et, à l'époque de la fête du phénix, je les ai offertes en sacrifice à Melcarth. J'ai invoqué Astarté, la chaste

déesse. A mon aide, j'ai appelé les dieux patèques; les éléments, à la fête des fiançailles de l'eau douce avec l'eau de mer; les dioscures, dont on aperçoit les feux au sommet des mâts. Le jour de la fête d'Adonis j'ai coupé ma chevelure et la lui ai offerte. J'ai conjuré la lune de détourner de toi ses influences pernicieuses et de te combler de ses bienfaits[1]. Et pour te

[1] Au midi de la Phénicie, à Sidon, à Tyr, on adorait au premier rang la triade *Baal*, *Melcarth*, *Astarté*.

Baal est le « maître » par excellence; *Baal-Ram*, le « seigneur » suprême. Il est encore *Baal-Samin*, le « maître du ciel; » *Baal-etan* ou *Belitan*, « seigneur éternel ; » *Baal-zebuth* ou *Belzebuth*, « maître de l'habitation. » — Dans les circonstances solennelles, on lui sacrifie des enfants ; Cornelius Nepos, *Annibal*, II. — Il a ses statues, *habaalim* ; *Juges*, II, 11 ; III, 7 ; *Samuel*, VII, 4 ; XII, 10. — Il a ses prophètes, *nebieh-habaal* ; 1 *Rois* XVIII, 22, 25. — A Tyr, il a son temple, *beth-habaal*, « maison du seigneur. »

Baal-Melcarth est son fils, le *mèlekh-karth*, « roi de la ville; « le dieu actif, celui qui distribue les richesses, le prince de la jeunesse, le dieu du printemps. — Il est le garant de la prospérité de la patrie, et pour le retenir, on le représente lié par une chaîne d'or. — On le nomme *Harokél*, le grand marchand, et on lui sacrifie des cailles. — On l'a assimilé à l'Hercule des Grecs et des Romains : *Harokél*, *Heraklès*. — Enfin, près de son autel, sur lequel brûle le feu éternel, se rassemblent les théories ou ambassades des villes lointaines pour y prêter serment de fidélité et déposer la dîme. Un aigle s'envole du bûcher que ces ambassadeurs allument, et *Melcarth* devient *Baal-Berith*, le « dieu de l'alliance. »

Astarté, la reine du ciel, est nommée, dans la Bible, *As-*

faire oublier, je t'ai donné dans tes mains, j'ai placé dans tes vases des fleurs de népenthès.

cherah ou *Ascheroth* ; *Juges*, II, 13 ; 1 *Samuel*, VII, 4 ; XII, 10. — Dans certaines localités, elle est regardée comme une déesse virginale ; dans d'autres, comme la divinité des plaisirs infâmes, et ses prêtresses sont des courtisanes.

Au nord, à Byblos, à Béryte, la triade supérieure se compose de *El*, *Baaltis*, *Adonis*. — *Baaltis* est particulièrement honorée à Béryte ; *Adonis*, à Byblos.

A la suite de ces divinités, dans un rang inférieur, paraissent les *Cabires*. Ils sont sept ou huit, et on les donne comme fils puissants de *Zadyk*, la Justice ; ou de *Ptah*, les *Patèques*, *Patékoi*. *Chusor-Ptah*, le générateur de l'ordre en est le premier ; associée à lui, *Chusartis*, la loi, l'harmonie ; puis *Astarté*, la *cabirah* puissante ; *Thaaut*, le conseiller de l'être suprême, l'auteur des annales religieuses ; *Adad*, roi des dieux ; *Baal-Demaroun*, que figure la colonne ou obélisque ; *Esmoun* enfin, duquel on disait : « Le haut est le bas, le premier est le dernier. » A Béryte, il a son temple, on vient y dormir, et ce sommeil produit de miraculeuses guérisons. On trouve à cette croyance une allusion dans *Isaïe*, XV, 4.

On a retrouvé dans un sarcophage, qui maintenant est au Louvre, une inscription qui parle de ces dieux. M. Munk a traduit cette inscription, *Journal asiatique*, tome VII, p. 287 : « Moi, je suis Esmoun-Azar roi des Sidoniens, fils de Tabnit roi des Sidoniens, petit-fils d'Esmoun-Azar roi des Sidoniens, et ma mère est Am'Astoreth, prêtresse de notre dame Astoreth la reine, fille du roi Esmoun-Azar, roi des Sidoniens. C'est nous qui avons bâti le temple des dieux à Sidon, sur la terre maritime, et les Yeschouroun y célèbrent Astoreth. C'est nous encore qui avons bâti sur la montagne un temple à Esmoun.... qui a la main appuyée sur un serpent, et il y a des Semites qui le célèbrent. C'est nous enfin qui avons bâti des

J'avais tort, et je ne m'étonne plus que tous mes efforts aient été vains.

temples aux dieux des Sidoniens, à Sidon, un temple au Baal de Sidon et à l'Astoreth du ciel de Baal. Puissent les maîtres des rois nous accorder la perpétuité et la beauté des terres à blé magnifiques qui sont dans les campagnes de Saron, en récompense des grandes choses que j'ai faites. »

Enfin, dans toute la Phénicie, c'est le *feu* que l'on adore; le feu dont le symbole est le soleil avec son char attelé de quatre chevaux, et en raison de ce culte, les Phéniciens se qualifient d'*Abd-Susim*, adorateurs des chevaux; le feu que l'on décompose en lumière, *phôs*; feu, *pur*; et flamme, *phlox*; c'est la *lune*, dont le char est traîné par les bœufs *Onka et Men*; ce sont les planètes; les serpents, *Tannûn*; c'est *Dagon*, l'homme-poisson; ce sont les *Dioscures*, — notre feu Saint-Elme; — l'*air*, les *vents*, la *terre*.

Et *Sanchoniaton* (?) nous dit:

« Au commencement, il y avait d'abord un air rempli de ténèbres et d'esprit. Ce fut le principe de tout. Cet air durait déjà depuis des éternités quand l'esprit devint amoureux de ses propres éléments. Il s'y mêla, et de là résulta l'union qui se nomme désir. — Ce fut là le commencement de toutes choses. — Mais l'esprit ne reconnaissait pas son œuvre; de son union naquit *moôt*. Les uns entendent par là un limon, les autres une sorte de putrilage aqueux. De là provient la semence de la création et la génération des êtres. — Il y eut d'abord des animaux n'ayant pas de sentiment, de ceux-là naquirent les animaux pensants qui furent appelés contemplateurs du ciel et qui reçurent une forme ovoïde. — Aussitôt alors brillèrent au ciel *mot*, le soleil, la lune, les petits et les grands astres. — Quand l'air fut devenu resplendissant, la chaleur de la mer et celle de la terre donnèrent naissance aux vents et aux nuages, ainsi qu'aux précipitations et aux écoulements des eaux célestes. — Puis les éléments, d'abord

Si les dieux avaient voulu t'envoyer l'oubli, je les suppliais de telle sorte, que, dès le principe, tes pensées et la tristesse se seraient évaporées comme l'encens sur les charbons de l'amschir.

Le jour vient, maîtresse, où tu lui seras unie, comme les germes éclos se marient à la terre dans la saison des pluies; où, de nouveau, tu brilleras comme un sol consumé par la sécheresse quand la fraîcheur est rendue aux champs arides.

Tu seras à lui, il n'en peut être autrement.

Parmys ne répond pas à son amour, et aimer une

distincts et séparés par la chaleur du soleil, s'entrechoquèrent de nouveau dans l'air, de là, les tonnerres et les éclairs. — Au bruit du tonnerre les animaux pensants se réveillèrent, épouvantés de ce son, et le mâle et la femelle remuèrent au sein de la terre et de la mer.... »

Nous ne pouvons rappeler ici toute la théologie phénicienne telle que l'a écrite Sanchoniaton, — on ignore si *Sanchoniaton* fut réellement un écrivain, ou si l'on ne doit voir dans ce nom qu'un titre d'ouvrage, *San-Chon-Iâth*, « loi entière de Chon, » titre que, dans la suite, l'on aurait pris pour un nom d'homme, — nous renvoyons au fragment important qui nous a été conservé par Eusèbe, *Prépar. Evang.*, liv. I, chap. x; voyez encore quelques citations de Damascius, *Damascii philosophi Platonici de primis principibus*; la Bible; Lucien; Plutarque; Guigniaut, *Rev. de philologie*, tome I. Sur la Phénicie, consulter, avec les anciens, *Essai sur la topographie de Tyr*, par J. de Bertou, 1843; *Politique et Commerce des peuples anciens*, de Heeren; *Phénicie*, Univ. Pit., Hœfer.

femme qui ne vous aime pas, à quoi sert? C'est un mal, et bientôt on le reconnaît.

Mais en aimer une qui partage vos désirs, c'est là ce qui fait la volupté charmante. Le plus doux fruit de l'amour est le plaisir, ont dit les sages.

Et je verrai la joie épanouir ton visage, comme s'épanouit un lotus bleu à l'heure de son réveil.

— Que tu es bonne, Tamar, répondit Artystone; croirais-tu que tu es presque parvenue à me faire oublier ma peine; oui, j'espère, et je compte sur l'avenir. Et tiens, pour te complaire, utilise ces parures, rends-moi telle que tu voudrais me voir toujours.

— Maîtresse, maîtresse, l'attendrais-tu donc? »

Tamar avait fini de parer sa maîtresse.

« Vois, lui dit-elle, en lui présentant un miroir de métal, si ton esclave a su relever ta beauté. »

Artystone, quelques instants, se contempla; et un sourire de contentement vint prouver à Tamar qu'elle avait dit vrai.

Elle avait une longue robe de gaze blanche, à raies opaques et transparentes, alternativement.

Ses bras, minces, ronds, blancs comme l'ivoire, sortaient nus des manches courtes, avec des bracelets du poignet au coude.

La robe était nouée sous le sein au moyen d'une ceinture garnie de franges d'or.

Tamar avait agrandi les longs yeux noirs de sa maîtresse, par des lignes d'antimoine; allongé ses sourcils avec un mélange de gomme parfumée, de couleur noire et de pattes de mouche; teint légèrement les joues avec un peu de fard vert que le contact de la peau avait fait rosir immédiatement.

Sur le front, les cheveux ondulaient, et derrière le dos pendaient en longues nattes, brillants d'une infinité de pierres précieuses éparses au milieu, et de grains de poudre d'or dont ils étaient semés.

Aux pieds, elle avait chaussé de petites sandales roses.

Au cou, aux mains, aux oreilles, scintillaient des colliers, des anneaux, des pendeloques de pierres fines.

On entendit le son d'une patère d'airain se répercutant dans les couloirs.

« C'est lui, dit Artystone vivement; cours, Tamar, cours au devant du porteur de messages, dis-lui qu'il le conduise. »

Nidintabel entra.

Il s'approcha d'Artystone.

« Eh bien, lui dit-il, l'as-tu vue, lui as-tu parlé, qu'a-t-elle dit ?

— Je l'ai vue, reprit-elle, je lui ai rappelé l'affection qui vous unissait dans vos jeunes années. Je lui ai dit que maintenant, si elle l'avait voulu, tu l'aurais faite ton égale; que, dans ton gynécée, les filles de rois l'auraient servie.

A son gré, tu lui aurais donné, parfums, parures, joyaux, elle aurait puisé à même dans tes trésors, amoncelé les pierreries, fait couler l'or à flots. Elle aurait commandé sur tous, dans Babylone, car pour elle, Nidintabel eût accepté la royauté qu'on lui offre...

— Et? interrogea Nidintabel.

— Elle m'a répondu que jamais elle ne dirait à son maître qu'elle ne voulait plus être à lui; que tous les matins elle continuerait à lui demander : Que désirez-vous de moi?... Que son devoir était d'honorer son époux, de lui plaire, dans l'intimité, par un langage plein d'amour, et qu'elle n'y manquerait pas [1] »

[1] Tous les matins, la femme devait se présenter à son mari, et lui demander : « Que désirez-vous que je fasse ? » — Zoroastre avait ajouté : « Si une femme dit quatre fois à son mari : « Je ne veux pas de vous, je ne suis pas votre femme ; » et qu'elle persiste un jour et une nuit dans cette disposition, le mari peut se séparer d'elle sans lui rendre son douaire, et la

Nidintabel songeait.

Enfin, fixant sur Artystone ses grands yeux dans lesquels se peignait toute la tristesse de son âme, il lui dit :

« Fassent les dieux, qu'à toi, du moins, tout réussisse à souhait.

Pour moi, je n'éprouve ni colère, ni regrets. Le temps seul est coupable, c'est lui qui, à son gré, dérange la face des choses; et, durant l'existence, on doit apprendre à supporter patiemment ce qui plaît ou déplaît: douleurs, plaisirs.

Elle a raison, le devoir est le père de l'utile, il engendre le bonheur; c'est par lui que l'on gagne le ciel; le monde l'a pour essence.

femme est digne de l'enfer. » — D'un autre côté, de lourdes punitions pesaient sur le mari s'il se rendait coupable d'adultère, et dans l'autre monde, il ne pouvait passer le pont Tchinevad, qui conduit au ciel, sans l'assentiment du mari de sa complice.

L'*Avesta* renferme de curieuses prescriptions au sujet des femmes, prescriptions qui, comme la plupart de celles du prophète, sont encore observées chez les Parses de l'Indo, émigrés sous le gouvernement des califes de Bagdad, vicaires et successeurs de Mahomet, qui les persécutaient.

Nous nous abstiendrons de rappeler les détails dans lesquels entre l'*Avesta*, au sujet de la femme; nous tairons de même les dégoûtantes purifications que ce livre ordonne, il suffit d'indiquer où l'on peut trouver tout cela; voyez donc le *Zend-Avesta*, trad. Anquetil-Duperron.

Sur sa conduite, je règlerai la mienne. J'ai un but à atteindre, il faut que mon esprit conserve sa fermeté.

Si je me laissais agiter par le souffle du trouble, je ne serais qu'un insensé, et malgré moi, par le chagrin, je serais submergé comme un vaisseau que bat la tempête.

A Babylone, le trône et le sceptre de la toute-puissance m'attendent.

Je n'ai point été élevé comme les fils de rois; j'ignore les satiétés de la jouissance, l'ennui des adorations continuelles, et je redoute le fardeau de la royauté, cette vaste solitude; l'isolement qui se fait autour des rois, ces demi-dieux auxquels nul ne ressemble ici-bas.

Personne qui m'aime ou me conseille. Personne qui, près de moi, veille pour me secourir dans le danger. Personne en qui je puisse placer ma confiance.

Les dieux sont trop grands et trop élevés; le peuple trop petit et trop bas; je ne saurais trouver, dans les uns que des juges, dans l'autre que de vils courtisans et des adorations mensongères.

Toi seule m'as montré une amitié constante; toi seule m'as aidé jusqu'ici à supporter les maux de ce monde, Artystone, ne m'abandonne pas. La solitude est un si grand mal. »

Alors, Artystone reprit :

« J'ai été pour toi ce que pour moi tu as été. Et maintenant, ne crois-tu pas que quand on a reconnu dans un être une affection franche et inébranlable, on ne doive pas tout quitter pour le suivre, parents, plaisirs, richesses. Nidintabel, je te suivrai, comme la lumière à la fin du jour suit le soleil aux flamboyantes clartés. »

A quelque temps de là, une longue caravane se déployait le long de l'Euphrate, et se dirigeait vers Babylone.

IV.

BABYLONE[1].

On entrait dans le mois que les Perses, suivant l'appellation mède-arienne, nomment Garmapada[2].

L'astre que le monde aime, à cause de ses rayons frais, se levait pour verser, avec ses clartés radieuses, la fraîcheur et le repos sur la terre, haletante et comme pâmée, il n'y avait qu'un instant, sous la chaleur enflammée du jour.

Le ciel, pour ainsi dire, était tenu embrasé par les

[1] Voyez Appendice, au mot *Babylone*.

[2] Juillet-Août.

étoiles d'or, les planètes et les constellations du zodiaque.

Il semblait qu'une divinité vînt de farder tout le firmament avec une fine poussière de santal.

Deux hommes étaient montés sur la plate-forme du temple de Mérodach, vaste pyramide plus élancée que celles d'Egypte[1].

L'un d'eux était Nidintabel, l'autre, le grand prêtre du Dieu qui reposait à la base du temple, dans la cellule des oracles.

Au-dessous d'eux, tout autour, au milieu de la plaine, s'étalait Babylone, majestueuse, grandiose, resplendissante de civilisation ; confiante encore en sa force,

[1] Des escaliers ou rampes construites en voûte suivaient la surface, et conduisaient aux sanctuaires élevés, dont l'issue était, comme à l'ordinaire, du côté nord. L'entrée du côté sud, à fleur de terre, était protégée par un mur d'enceinte de soixante stades. La première porte visible à l'extérieur conduisait vers l'ouverture du sanctuaire de Mérodach, non éclairé par le soleil. La plate-forme était aux 9/10 de la hauteur de la pyramide. Tout en haut, était le temple des bases de la terre. Voyez M. Oppert, *op. cit.*, liv. II, ch. iv, p. 163 à 182.

Le continent, suivant les Chaldéens, était creux, et avait la forme d'un bol, d'un bateau babylonien renversé ; Babylone en était le centre. — Chaque peuple, au reste, répondait avec la même assurance : « Le centre de la terre est chez moi. » En Egypte, le point central est Thèbes ; dans l'Inde, le mont Mérou ; pour les Hébreux, Jérusalem ; pour les Grecs, le mont Olympe d'abord, plus tard le temple de Delphes....

en ses dieux ; et aspirant à redevenir la maîtresse de l'Asie.

Coupant la ville en deux parties, semblable à une large bande d'argent, l'Euphrate se déroulait dans la campagne, rapide en son lit sinueux [1].

Le Nahar-Malkha [2] se déversait dans de nombreux canaux, dans de grands lacs qui parsemaient la plaine obscure de places et de lignes blanches [3].

Dans la ville, sur la rive orientale du fleuve, dans

[1] Son cours était si tourmenté, que ceux qui venaient de la mer à Babylone par le fleuve, rencontraient la bourgade d'Arderica trois fois en trois jours.

[2] Fleuve royal, c'est ainsi que l'on appelait l'Euphrate, ou du moins, l'un de ses bras.

[3] « Le pays des Babyloniens, dit Strabon, XV, est arrosé par plusieurs fleuves ; les plus grands sont l'Euphrate et le Tigre... Le Tigre est navigable jusqu'à Opis, — lisez *Coche*, suivant M. Hœfer, *op. cit.*, p. 159, col. 1, n. 3, — et la ville actuelle de Séleucie. Opis est un bourg qui sert de marché pour les pays environnants. Quant à l'Euphrate, il est navigable jusqu'à Babylone, à plus de trente mille stades de la mer. Les Perses, pour empêcher de remonter ces fleuves, et prévenir l'invasion étrangère, y avaient établi des cataractes artificielles. Alexandre, à son arrivée, détruisit toutes celles qu'il pouvait, et particulièrement celles du Tigre, depuis la mer jusqu'à Opis. — Il s'occupa aussi des canaux. L'Euphrate subit une crue qui commence au printemps et dure jusque vers l'été, à l'époque où les neiges fondent dans l'Arménie. Les champs seraient donc submergés et convertis en lacs si l'on ne détournait pas l'excès d'eau par des canaux et des tranchées, comme on le fait en Egypte pour le Nil. Voilà pour-

le quartier de Borsippa[1], se dressait la fameuse tour à étages.

Sa cîme carrée se perdait dans la transparence bleuâtre de la nuit, comme pour y aller espionner les secrets du ciel. L'idée de la divinité et de sa puissance s'attachait à cette masse; et il semblait que le temps dût glisser sur elle, sans laisser la moindre trace de

quoi on a pratiqué ces canaux. On a besoin d'une grande dépense de main d'œuvre, car la terre est profonde, molle et cède au point d'être facilement charriée par les courants qui rendraient ainsi les campagnes stériles, tandis que les canaux et les embouchures se comblent. Il résulte de là que l'excédant des eaux se répand de nouveau sur les plaines voisines de la mer, y forme des lacs et des marais couverts de joncs avec lesquels on tresse toutes sortes de vases, les uns enduits d'asphalte et susceptibles de contenir des liquides, les autres servant sans autre préparation. On en fait aussi des voiles qui ressemblent à des nattes ou à des claies.... »

Strabon naquit vers l'an 50 av. J.-C. Il fut le disciple de Xenarchus, philosophe péripatéticien, et s'attacha ensuite à la secte des stoïciens. Il composa des *Mémoires historiques*, qui sont perdus, et une *Géographie* en dix-sept livres, dont la majeure partie nous est parvenue. C'est avec celle de Ptolémée le meilleur ouvrage de l'antiquité. Au moyen âge, Strabon jouissait d'une telle autorité qu'on ne le nommait que le *Géographe*. Toutefois, il faut souvent encore se défier de ses indications. Strabon visita l'Asie antérieure; l'Egypte, il était lié avec le gouverneur Cornelius Gallus; la Grèce; l'Italie, vécut longtemps à Rome et mourut dans les dernières années de Tibère.

[1] Borsippa, « terre des langues; lieu de la dispersion des tribus. » — Du temps de Darius encore, un mur réunissait

son passage, comme la goutte d'eau qui roule sur un plan de métal poli[1].

Le sommet des temples, recouvert de plaques de cuivre ou d'autres métaux, fulgurait sous les pâles rayons du Dieu; des blocs de verre en forme d'œufs, consacrés à la déesse de la fécondité; des stèles teintées de nuances diverses, scintillaient.

Sur l'autre rive, dans la vieille ville de Babylone, devenue par la suite cité royale, on apercevait au-dessus des lignes horizontales des palais[2], la pointe conique des obélisques, placés sur leurs pyramidions carrés couverts d'écriture; et le feuillage en éventail des palmiers qui dardaient vers les astres leur fût svelte, élancé, dépourvu de branches, couvert d'écailles.

Puis se détachaient dans l'ombre les terrasses superposées des jardins suspendus, une des sept merveilles du monde; la terre que l'on y avait jetée était si profonde, que les plus grands arbres y pouvaient prendre racine[3]; des piliers, posés sur le roc, soutenaient toute la charge.

Borsippa à Babylone. Mais, sous ce même roi, ce mur fut détruit, et Borsippa redevint ville séparée.

[1] Voyez Appendice, *Tour à étages*.

[2] Voyez Appendice, *Palais*.

[3] « Un seul arbre, dit M. Charton, *Voyag. Anc.*, un cèdre

On racontait que ces jardins étaient l'œuvre d'un roi syrien, postérieur à Sémiramis, qu'une de ses femmes, originaire de la Perse, regrettant les prés de ses montagnes, l'avait engagé à lui rappeler par des plantations artificielles son pays natal, et qu'alors ces constructions avaient été ordonnées pour faire selon son désir[1].

Plus loin, de longues rangées d'habitations, séparées par des rues sans nombre, s'entre-croisaient comme les fils d'un immense réseau[2].

Plus loin encore, s'étendaient de grands terrains que l'on cultivait, dans la crainte d'une attaque du dehors, pour nourrir les assiégés.

De longues lignes obscures enveloppaient ces constructions, ces cultures.

La première, celle qui renfermait toutes les autres, était formée par le mur d'enceinte Imgur-Bel[3].

ou variété de *Tamarix orientalis*, existe sur l'emplacement des célèbres jardins suspendus de Babylone, le long de la rive orientale du fleuve. Les Arabes l'appellent *athelé* ou *athetl*, et disent que Dieu l'a miraculeusement préservé de la destruction pour permettre à Ali d'y attacher son cheval après la bataille de Hillah... » Les Arabes fuient, encore maintenant, aux approches de la nuit, l'emplacement sur lequel ces jardins s'élevaient, ils le croient hanté par les malins esprits.

[1] Diodore, liv. II. — Voyez Appendice, *Jardins suspendus*.

[2] Voyez Appendice, *Rues*.

[3] Nabuchodonosor a fait mesurer Imgur-Bel : « Je fis me-

La seconde, par le boulevard Nivitti-Bel.

Une troisième enveloppait Borsippa.

Trois autres encore entouraient les palais des rois[1].

Enfin, tout au loin, en dehors de la première enceinte, des feux brillaient, une teinte pourpre colorait le ciel, et il s'élevait une fumée épaisse, rousse, comme si la plaine séchée eût été toute en feu.

C'était le quartier de Halalat.

La population industrielle, ouvrière, l'habitait[2].

Dans l'air, il n'y avait pas un souffle.

Et sauf le clapotement des eaux contre les rives, le bruissement de la respiration forte et saccadée des chameaux qui reposaient, couchés sur le ventre, comme des autruches, tout n'était que silence.

surer Imgur-Bel, que Bel le protège, le grand mur de Babylone l'inexpugnable, ce qu'aucun roi avant moi n'avait fait : Quatre mille mahargagar, voilà la superficie de Babylone. »

Le *mahar*, dit M. Oppert, *op. cit.*, tome I, p. 229, note 2, est une mesure de superficie de 60 pieds de côté. Le *mahargagar* est 360 fois 3600 pieds carrés. 4000 mahargagar donnent ainsi $4000 \times 3600 \times 360 = 5,184,000,000$, c'est-à-dire, pour le côté du carré 72,000 pieds. Or, 72,000 pieds font 120 stades, longueur assignée par Hérodote au côté du grand carré de Babylone. — C'est Nabuchodonosor lui-même qui vient confirmer les données de l'historien grec.

[1] Voyez Appendice, *Enceintes*.

[2] M. Oppert, *op. cit.*, *Hillah*.

La ville dormait. Les rues étaient désertes.

Sur les places, on ne voyait s'allonger que les ombres colossales des palais, des obélisques, des lions de granit gris à la gueule béante ; des hommes-taureaux à quatre ailes d'aigle, aux cheveux frisés, à longue barbe artistement tressée, et dont la tête humaine était surmontée d'un bonnet arrondi, entouré d'une double paire de cornes [1].

[1] Ces taureaux ailés à tête humaine forment le montant des portes des palais. On en voit au musée du Louvre, ils viennent de Khorsabad. — « Les poils de la touffe qui termine la queue paraissent tordus en rouleaux parallèles, dit M. Charton, *op. cit.*, tome I, p. 88, n. 1, interrompus par des rangées horizontales de boucles. Les poils de l'échine, des cuisses et des flancs sont également disposés en boucles. Sauf les oreilles qui sont celles d'un taureau, la tête est complétement humaine. Cette tête est coiffée d'une sorte de tiare, couronnée de palmes ou de plumes, et ceinte à sa base par une double paire de cornes qui viennent se recourber en avant. Le pied de devant est doublé, de manière que l'animal paraisse complet lorsqu'il est regardé de face. » — Les taureaux de Persépolis ont depuis le haut de la couronne jusqu'à la corne du pied dix-neuf pieds de haut. — M. Creuzer a pris l'homme-taureau pour le *martichoras* ou *mangeur d'hommes* de Ctésias. M. Heeren partage cette opinion. — « Il y a, dit Ctésias, un animal dans l'Inde d'une force énorme, plus grand que le lion le plus grand, rouge comme le cinabre, couvert d'un poil épais comme les chiens. *Martichoras* est son nom chez les Indiens, ce qui veut dire en grec, *qui mange les hommes*. Sa tête n'est pas celle d'un animal, et il porte une face d'homme. Ses pieds sont comme ceux du lion ; à sa queue, il a un aiguillon comme le

C'étaient des personnifications de divinités ; dans la lueur indécise, ils apparaissaient formidables.

De temps à autre seulement, une chauve-souris

scorpion. » — Malheureusement pour l'opinion de Heeren et de Creuzer, la description de Ctésias ne peut se rapporter aux animaux que l'on voit au Louvre, pas plus qu'à ceux dont le savant voyageur Ker-Porter a donné le dessin. Le martichoras, au surplus, était tout à fait étranger à la mythologie des Perses, et Ctésias n'en a jamais parlé que comme d'un animal de l'Inde ; « depuis longtemps, dit M. Dubeux, *op. cit.*, le martichoras est reconnu pour être le tigre. » — L'opinion de Sacy, de Ker-Porter et de M. Guigniaut semble de beaucoup préférable. Ces savants voient dans l'animal fabuleux dont il s'agit, une représentation d'Aboudad-Kaïomorts, l'homme-taureau, roi de la terre ; Kaïomorts, le premier roi de la dynastie des Peischdadiens, engendré par le taureau Aboudad, et dont le nom signifie en persan *taureau* et *homme*. — On a de plus supposé que cette combinaison de divers animaux avait pour objet de figurer les différents attributs de la divinité, la toute-puissance, l'omniscience, l'ubiquité. Voy. Layard. Ces combinaisons paraissent bien forcées ; en sculptant ces animaux, l'on ne devait point avoir en vue tant d'attributs ; et l'opinion la plus satisfaisante est, sans contredit, celle qui voit dans l'*homme-taureau* la représentation pure et simple d'*Aboudad-Kaïomorts*.

Comme les amulettes, les cylindres que l'on plaçait sous les entrées des palais, des maisons, ces animaux étaient des gardiens, des protecteurs, des garants de sécurité et de bonheur. Dans les inscriptions d'Hisir-Sargon, le roi s'écrie : « Que devant la face suprême d'Assour demeure le taureau sculpté, le protecteur et le dieu qui porte le parfait bonheur et la béatitude, et qu'il les fasse rester dans cette maison jusqu'à ce que ces taureaux se meuvent de ce seuil. »

passait, de ses ailes rasant la pyramide, se jouait quelque temps dans un rayon de lune, puis, soudain, se replongeait dans la nuit.

Pure et blanche, ronde comme une roue de char, la lune montait dans l'azur, oignant tout autour d'elle le ciel de ses clartés.

Devant elle, le prêtre se prosterna, le front dans la poussière, les bras allongés. Trois fois ensuite il porta la main de son front à la terre, de la terre à son front. Il l'adorait :

« Salut à toi, Dieu sublime, qui règles le parcours des trente mansions diurnes. Salut à toi, qui éclaires les cieux et la terre, toi le régulateur des dieux ; toi qui donnes l'autorité aux jugements des rois.

Salut, Sin, chef puissant, dieu des esprits, architecte et soutien des fortifications, seigneur des constructions des hommes.

Grand-Dieu, devant ta face bienfaisante, ton esclave s'humilie, protège-le, et qu'à jamais ses jours s'écoulent dans la félicité, par la constance de ton affection.

Implore pour moi la Grande-Dame, ton épouse ; et devant vous, dans ton temple, dans le *Bit tim an ni*, je ferai placer au premier jour du mois qui t'est consacré, les dons que l'on estime le plus. »

De nouveau le prêtre se prosterna.

Après quelques instants, il se releva, et s'adressant à Nidintabel :

« Dans un empire, il y a trois forces, trois puissances qui concourent à la stabilité du tout :

Les dieux, le roi, le peuple.

Des dieux viennent l'inspiration, le feu qui doit animer le corps des rois.

Le roi est la tête qui commande et dirige.

Le peuple est le bras qui tue et qui construit.

Un royaume sans roi est comme un fleuve dont les eaux sont taries; comme une forêt sans herbe ; comme un troupeau sans pasteur.

Mais, de même que c'est par la vérité seule que le soleil échauffe, que la lune circule dans ses phases ; de même que c'est sur la vérité que reposent les assises du monde ; de même, c'est par le secours des dieux qu'un roi devient renommé par les qualités du bien, instruit dans la justice, inébranlable en sa dévotion.

C'est par eux que la sagesse pose autour de sa tête des grâces assemblées et lui fait une couronne d'ornements.

C'est par eux qu'il devient semblable à une retraite contre la tempête ; aux ruisseaux d'eau vive dans les

terres sèches ; au vent ; au feu ; au soleil ; à la lune, et plus tard, jouit de l'adoration des hommes.

Les Dieux t'ont choisi pour rendre à la grande ville des lois, sa splendeur passée.

Leur volonté s'est manifestée par l'entremise des prêtres ; c'est par notre bouche qu'ils te dicteront la conduite que tu devras suivre.

Ne t'en écarte jamais, car celui qui les écoute, les prend pour guides et s'appuie sur leur force, est comme un arbre planté près des eaux ; la chaleur vient, il ne la sent pas ; sa feuille reste verte ; en tout temps, il porte des fruits ; cet homme béni obtient en ce monde une protection universelle, et dans l'autre, son âme se fond en l'essence intelligente.

C'est de la sorte que le prêtre s'élève à toute la supériorité de la parole ; le guerrier jusqu'à posséder le trône de la terre ; le commerçant à l'opulence.

Quant à l'homme qui se confie en l'homme ; qui, de la chair fait son bras, et dont le cœur se retire des dieux, il est comme une bruyère dans la lande, le vent passe et la renverse. »

Puis, désignant les deux quartiers de Borsippa et de Babylone, le prêtre ajouta :

« Que Borsippa la ville des dieux demeure à jamais

unie à Babylone, la ville des rois, et le reste des hommes leur sera soumis.

Souviens-toi ; Sémiramis[1] s'est humiliée devant les

[1] Sémiramis fut-elle en réalité la fondatrice de Babylone ? Les historiens sont loin d'être d'accord. — CTÉSIAS, et DIODORE qui l'a suivi, indiquent Sémiramis. — QUINTE-CURCE dit que la seconde opinion, celle qui rapporte les constructions à Bélus, est la plus accréditée. — AMMIEN-MARCELLIN donne à Sémiramis la construction des murs, à Bélus celle des palais — Enfin, HÉRODOTE parle d'une Sémiramis, mais bien postérieure à la fondation de Babylone. — Pour expliquer cette difficulté, quelques auteurs ont admis une seconde Sémiramis qui aurait été la femme de Nabonassar, la Sémiramis d'Hérodote alors, mais bien postérieure à la première, puisque Nabonassar régnait en 747, l'ère que ce roi a inaugurée commençant à cette date. — VOLNEY, *Recherches nouvelles sur l'Hist. anc.*, partie III, *Chronologie des Babyloniens*, tente de mettre d'accord en supposant une erreur commise, non par Hérodote, mais par les prêtres chaldéens consultés par l'historien. — D'un autre côté, MIOT, tome I, p. 212, note 55 de sa *Trad. d'Hérodote*, pense que Sémiramis a réellement vécu à l'époque indiquée par Hérodote. Babylone n'a pas pu acquérir tout d'un coup, dit-il, une telle importance. Sémiramis n'a paru qu'à l'époque de Nabonassar, et : « C'est alors seulement qu'elle aura exécuté, soit comme reine, soit comme régente, les travaux que son génie, son goût pour les grandes choses, et surtout sa politique, ont dû lui faire entreprendre, tant pour sa gloire que pour offrir un asile aux peuples qu'il était de son intérêt de dérober à la puissance chancelante de Ninive, et mettre cet asile en sûreté. » Et l'imagination, l'orgueil, la vanité des peuples aidant, on a réuni sur une seule tête toutes les merveilles d'un empire. — Enfin, tout ceci est si peu prouvé, que l'on s'est même demandé si Ninus et Sémiramis ont existé; voyez ci-dessous Appendice, au mot *Ba-*

dieux. Et quand ceux-ci voulurent la rappeler à eux, on vit une bande de colombes se poser sur les terrasses de son palais. La reine disparut; mêlée à ces oiseaux, elle s'était envolée vers les sphères célestes.

Maintenant encore on la vénère comme une divinité, et la colombe lui est consacrée.

Nabuchodonosor, le roi pur de toute injustice est toujours demeuré devant la face des grands dieux.

Et, grâce à eux, il a écrit dans les frises des portiques, la gloire de son nom; il a restauré la pyramide et la tour; il a joui de la stabilité du trône et de la victoire du glaive.

A cause de lui, sa race a trôné dans Babylone durant des soses[1] et y a septuplé le nombre des naissances.

bylone. Cependant les monuments nous ont redit le nom d'un *Ninnip* ou *Ninnip-Paloukin*, sans lui assigner de date; celui d'une *Dercéto*, nom donné par les Grecs à la mère de Sémiramis; et, dans les listes royales, on trouve une *Semouramit* qui pourrait bien être celle d'Hérodote, et qui prouve tout au moins que ce nom n'était point inconnu à l'Assyrie.

[1] L'auteur du *Dabistan* (livre de mœurs), Mohsen, dit que les Chaldéens comptaient par cycles arbitraires formés par la multiplication des nombres sacrés, 3, 6, 12, les uns par les autres, et formaient ainsi les *soses*, les *nères*, les *sares*.

« Les traditions chaldéennes ne comptent point par années, dit M. de Riancey, *op. cit.*, t. 1, p. 133. Elles divisent le temps par tranches énormes de soses, de nères, de sares. Les soses, les plus faibles cycles ne se composaient que d'un total de 60 ans; mais les nères étaient une somme de 600 ans qui multi-

Avec l'assistance de ces puissants protecteurs, tous ces temples il les a construits. »

Et le prêtre montrait de la main, le temple des encens élevé à la gloire de Mérodach; celui de Mylitta, en forme de coupole; de Nébo; de Sin; le temple

pliés par 60 ou par le nombre décuple 600 donnaient un produit de 3,600 ou même de 36,000 ans. Pour apprécier ces chiffres à leur juste valeur, il faut savoir que la première période du monde qui aurait duré 120 sares, c.-à-d., 432,000 ans ou même 4,320,000 années, est remplie par dix vies humaines. » Enfin, continue M. de Riancey dans la note 2 de la page 135 : « Les Chaldéens confondirent souvent, par la similitude des mots et l'identité de l'étymologie, les jours et les ans. Or, en réduisant les sares de 3,600 ans à 3,600 jours, on trouve que la durée des dix premiers règnes chaldéens dont parle Bérose, et la vie des patriarches selon Moïse, est à peu près la même. Il y a dix patriarches. Il y a dix rois antédiluviens. Xisuthr, le Noé chaldéen, et Noé de la Bible, sont le même personnage. » — A côté de cela, nous voyons les Chinois apporter des chronologies de 200,000 années, les Hindous de plus de 4,000,000.... « Ces calculs infinis de générations et de siècles, dit Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. IV, c. I, ont leur source dans la faiblesse naturelle au cœur humain. Les hommes qui sentent en eux-mêmes un principe d'immortalité, sont comme tout honteux de la brièveté de leur existence ; il leur semble qu'en entassant tombeaux sur tombeaux, ils cacheront ce vice capital de leur nature, qui est de durer peu, et qu'en ajoutant du néant à du néant, ils parviendront à faire une éternité. Mais ils se trahissent eux-mêmes et découvrent ce qu'ils prétendent dérober ; car plus la pyramide funèbre est élevée, plus la statue vivante placée au sommet diminue, et la vie paraît encore bien plus petite quand l'énorme fantôme de la mort l'exhausse dans ses bras. »

carré de Samas, l'arbître suprême des litiges; de Nana; d'Ao qui préside aux augures, et celui de la souveraine de la maison d'Oannès[1].

« Enfin, c'est par la grâce et la splendeur des dieux ses maîtres, qu'il a forcé ses serviteurs à lui obéir; c'est par la prière qu'il a obtenu la défaite de ses ennemis; c'est par elle, qu'il a été en son pouvoir, chaque année, au jour de l'éclair, de la nouvelle pluie, d'exposer dans les temples, les délices des dieux de la pyramide et de Babylone; ainsi que les dons des pays qui relevaient de sa domination[2]. »

[1] D'après les inscriptions; voyez M. Oppert, *op. cit.*

[2] « Nabuchodonosor, roi de la justice, le pasteur véritable des peuples, le guide de l'humanité qui dirige l'adoration due aux dieux Bel-Dagon, Soleil et Mérodach, qui exécute leurs décrets profonds, le maître de la vie, le monarque auguste et sans reproche, reconstructeur de la pyramide et de la tour, fils aîné de Nabopolassar, roi de Babylone.

Mérodach, le grand maître m'a élevé à la royauté des nations, il m'a donné ces vastes plaines pour les gouverner. Je me remets humblement à Mérodach le dieu qui m'a créé. Il a appelé mon attention sur l'observation de ses préceptes, il a manifesté devant moi ses oracles les plus obscurs, ses lois suprêmes.

Au premier jour de la fête sublime *imara*, la fête de la main suprême, jour de l'éclair, de la nouvelle pluie, j'ai fait exposer les délices des dieux de la pyramide et de Babylone, le poisson, l'oiseau, le *usummu*, le tribut, le trésor étranger, le *disip*, le *khimit*, le *sizib*, le *dumuk*, le saman (huile ?), le *kurunnu*, le *dasap*, le sikar (vin ?) satu, le don suprême, ainsi

Un instant il se tut.

Il se rappelait les grandes époques de Babylone, et tous les évènements accomplis, il les voyait comme une fleur qu'il aurait tenue dans sa main.

Suivant le cours de ses pensées, il continua :

« En tout ceci se montre la main des dieux. Ils ont fait que nous avons pu sauver la plus grande partie des richesses amassées dans les temples depuis des éternités. L'avarice des conquérants ne les a point su découvrir.

Toutes les dépouilles des pays d'Izallu, de Tuïmmu, de Simmin, de Khilbun, d'Aranaban, de Soukha, de Bet-Kubat et de Bitat[1], que Nabuchodonosor a fait entrer comme les eaux de fleuves qui ne seraient plus à leurs sources, dans la pyramide de Mérodach et de Zarpanit, nos deux maîtres, y sont encore renfermées.

Au besoin, pour le soutien de notre indépendance, nous te les livrerons.

que les dons des pays Izallu, Tuïmmu, Simmin, Khilbun, Aranaban, Soukha, Bet-Kubat, Bitat (pays conquis), comparables aux eaux des fleuves qui ne sont plus à leurs sources, dans la pyramide de Mérodach et de Zarpanit mes deux maîtres.... » M. Oppert, *op. cit.*, trad. d'insc.

[1] Ce sont probablement des pays de Syrie, comme le semble impliquer le nom de *Khilbun*, Helbon. Les autres noms sont en partie inconnus.

Tous les dons des hommes pieux, les vêtements, les étoffes bleues, pourpres, teintes avec du *berom?*, et du safran; les bois d'ébène, de cèdre, de cyprès, coupés sur le mont Amanus, aux belles forêts, tu pourras en disposer.

Dans les grands vases de terre rangés dans les caveaux, tu trouveras de l'or, de l'argent.

Nous en tirerons encore des riches.

Tu décréteras des impôts. Tu réclameras les chevaux, les mulets, les bêtes de somme, les armes.

Les pauvres ensemenceront les terres; travailleront aux revêtements des murs; mouleront les briques, forgeront les armures.

Et déjà, ne vois-tu pas cette lueur qui s'élève sur Halalat, immense comme celle d'un vaste incendie.

Ah, c'est que Babylone ne manque pas d'hommes forts, dont la haine est exaspérée.

S'il le faut, nous enlèverons l'or pur d'Ophir[1],

[1] L'or d'Ophir fut pour les anciens, Phéniciens, Israélites, ce que l'or du Nouveau-Monde fut pour les Espagnols.

Dans le livre I des *Rois*, XXII, 49, on voit le roi Josaphat équiper une flotte pour aller chercher de l'or à Ophir. « Josaphat équipa une flotte pour aller quérir de l'or à Ophir; mais elle n'y alla point, parce que les navires furent brisés à Hetsjon-Guéber, » Asiongaber.

Mais, qu'était-ce que le pays d'Ophir? — Calmet a placé l'Ophir en Arménie; — de Hardt en Phrygie; — Oldermann

l'argent et les métaux qui recouvrent les temples. Nous les dépouillerons des pierres précieuses qui les ornent, de tout l'ivoire apporté des îles de Kittim.

Nous irons soulever les contrées des Akkad[1] et des Soumir.

Nous t'amènerons des guerriers et des armes de Cu-

en Ibérie; — Arias Montanus, Guillaume Postel au Pérou; — Christophe Colomb à Hispaniola; — d'autres dans l'Inde; — d'autres encore et parmi eux Niebuhr en Arabie; — d'autres sur la côte orientale de l'Afrique; — enfin, M. Hœfer émet l'opinion que le nom d'Ophir ne s'appliquait pas à une contrée particulière, mais que c'était une dénomination générale pour tout pays riche en or et en objets précieux. Voyez M. Hœfer, *op. cit.*, page 50.

Généralement, l'Ophir est regardée comme une contrée de l'Inde. On trouvera dans l'ouvrage de M. Hœfer, page citée, une savante dissertation sur le pays d'Ophir, et l'indication des principaux ouvrages qui en ont traité.

[1] Bochart croit que le pays des Akkad est la Sittace des auteurs profanes. — Suivant la Bible, Nemrod, ce puissant chasseur devant l'Eternel, fonda, outre Babylone, Erech, Akkad et Calneh, dans la vallée de Sennaar. *Genèse*, X, 10.

Or des débris existent encore. Par le 31° 19' de latitude, et par le 45° 40' de longitude, à quinze milles de Larsa, « paraît autour d'un monticule une vaste enceinte formant un cercle irrégulier et mesurant plus de six milles de circonférence, (près de sept kilomètres). Des ruisseaux nombreux l'arrosent, elle est parsemée de restes d'édifices, dont la plus grande hauteur n'est pas moindre de cent pieds. « Ces constructions rudes et primitives, sont manifestement de l'époque la plus reculée, et rappellent celles des premiers étages de Babel. » Rawlinson. — C'est Warka, l'Erech ou l'Orech de nos livres saints. » M. de Riancey, *op. cit.*, t. 1 p. 108.

tha, le séjour du dieu Nergal ; d'Orchoé ; de Sippara ; de Nipur, la demeure d'Oannès ; de Larsam ; de Chalanné ; de Zari [1]... »

Pour écouter, le prêtre s'arrêta.

Une psalmodie lente, douce, croissante par intervalles, montait jusqu'à eux, à demi étouffée.

Les voix arrivèrent plus distinctes, plus fortes ; le rhythme était saccadé, de plus en plus.

[1] Nipour, Nifer. — Chalanné, Kalneh de la Bible, Mugheir. — Sippara, Sofeira. — Larsam, Senkereh. — Zari, Zerghoul. Des légendes inscrites sur des briques nous redisent les travaux qu'a exécutés, dans la plupart de ces villes, le roi Uruk, Ouruk ou Urkam, l'Orchamus des Latins, Ovide, *Métam.* IV, le septième successeur de Bel, Bel-Nemrod probablement. Les monuments construits par ce roi étaient faits d'assises de briques superposées et assez mal jointes. M. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, les a décrits et mesurés. « L'un d'eux n'est autre que la colline de Bowarieh à Warka..... Le regard s'effraie à contempler cette masse de deux cents pieds anglais de largeur, de plus de cent pieds de haut, dont la contenance cubique est de 3,000,000 de pieds, et pour l'exécution de laquelle il a fallu plus de 30,000,000 de briques. » M. de Riancey, *op. cit.*, t. 1, p. 111. — Le temple de Mugheir était rectangulaire, ses angles étaient orientés sur les quatre points cardinaux. Du N.-E. au S.-O. il avait de longueur 198 pieds ; du N.-O. au S.-E. 133. Ce devait être un bâtiment à trois étages dans le genre de la tour de Babylone. Loftus, *op. cit.* — On y trouve des tombeaux ; et à côté des cadavres, on avait placé des lampes, des vases, des cylindres métalliques gravés, des armes de bronze ou de pierre, des bracelets et des colliers de bronze. Rawlinson, *The five great monarchies of the ancient Eastern wold.*

Puis, tout à coup, le silence se fit.

« Ils sont là, reprit le prêtre ; dans le sanctuaire de Mérodach, ils nous attendent.

Ce que j'avais à te dire en présence de la face vénérée du Dieu qui nous voit et m'entend, je l'ai terminé.

Seras-tu cet homme rempli de la crainte des dieux, confiant en leurs prêtres, secourable à tous les êtres, et trouvant son bonheur dans le bien de ceux qui lui seront soumis. »

Nidintabel répondit :

« Je le serai. »

Ils redescendirent la rampe construite en voûte qui suivait la surface de la pyramide, et arrivés à la porte d'Hilisut, le prêtre poussa les battants dorés.

Ils entrèrent dans le sanctuaire.

Les ministres de San, le dieu soleil, portaient des robes dorées ; ceux de Sin, le dieu lune, des robes d'argent; ceux de Ninip étaient revêtus de robes noires.

A leur tunique orange, on reconnaissait les serviteurs de Mérodach ; à l'écarlate ceux de Nergal ; à la stole blanche ceux de la déesse Nana ; à la robe bleue, ceux de Nébo.

C'étaient là les couleurs qu'affectionnaient ces dieux[1].

Les prêtres étaient assis sur des escabeaux d'ébène qui s'étageaient sur plusieurs rangs.

Les grands prêtres dont les robes étaient toutes chamarrées de broderies, rehaussées de pierres fines, et alourdies dans le bas de franges d'or et de pommes d'émeraude, se tenaient au premier rang, tout en face de la statue du dieu, et près de l'autel de la souveraineté du sublime maître.

Aux coins de l'autel, l'encens fumait.

Et des lampes appendues à la voûte par des torsades de fils d'or, inondaient le temple de lumière.

La muraille était tapissée de longues et larges plaques de marbre chargées d'inscriptions.

Aux variations des pyroglyphes[2], on distinguait les époques de l'écriture.

[1] Chacun des étages de la tour portait une de ces couleurs. — Voyez ci-dessous, Appendice, *Tour à étages*.

[2] M. Hœfer donne ce nom de pyroglyphes, de *pur* feu, et de *gluptô*, je sculpte, aux caractères cunéiformes ou en coin. « Les hiéroglyphes sont propres aux monuments égyptiens, de même que les pyroglyphes caractérisent les monuments érigés sous les dynasties des Achæménides, des Arsacides et des Sassanides, c'est-à-dire à l'époque où le culte du feu était en quelque sorte la religion de l'état chez les maîtres de l'Asie. » Les pyroglyphes étaient l'écriture sacrée des Perses, comme les hiéroglyphes l'étaient de l'Egypte. « On ne la voit

Les plus anciens dataient du règne d'Assar-Haddon [1]; d'autres provenaient du roi Nabuchodonosor [2]; les derniers étaient du temps de Nériglissor [3].

L'inscription d'Assar-Haddon indiquait que l'on devait à ce prince la construction de la pyramide; que par un décret, il en avait fixé l'année et le jour.

Et le scribe avait laissé parler le roi lui-même :

« En présence du dieu Mérodach, je me prosternai, et assemblai la totalité de mes armées, et mes peuples de la Basse-Chaldée dans toutes leurs tribus. J'allumai du bois d'aloès, et je déposai ma tiare en guise de signe heureux. »

Plusieurs lignes relataient quels matériaux le roi avait réunis.

« Alors, je mis ma tiare sur ma tête, ordonnai

que sur les monuments et les objets relatifs au culte. Mais les Perses avaient sans doute une écriture démotique d'un usage plus commun. »

[1] Assur-akh-iddin. M. Oppert a traduit dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. 65, p. 201, les inscriptions du prisme d'Assar-Haddon publiées par MM. Layard et Rawlinson.

[2] Nabuchodonosor, Nabu-cad-netzar, Nabuchadanachara, Nabu-chudur-assur, le restaurateur de la pyramide et de la tour.

[3] « Nergal-sarr-azar, le roi de Babylone, conservateur de la pyramide et de la tour; celui qui accomplit de grandes choses, » dit une inscription.

aux grands de se prosterner. Dans une tente couverte de peaux de veaux marins, construite avec de l'ébène, du santal et du lentisque, je me réservai un endroit pour moi, et fis mouler les briques de la pyramide, le temple des grands dieux, et pour ses merveilles, car, Babylone est la ville des lois[1]. »

Plus tard, le temple ayant souffert des injures du temps, des restaurations avaient été entreprises, des embellissements faits par Nabuchodonosor.

« Dans la pyramide, le temple de la souveraineté de Mérodach, j'ai commencé la restauration de la cellule des oracles, le lieu du repos du maître des dieux. En marbre, j'ai construit son dôme ; j'ai recouvert avec de l'or massif, comme l'orient et l'occident, le cuivre et le plomb de sa coupole.

Les portes de la pyramide, celles de Kuzbu, de Hilisut, celle de la tour, je les ai rétablies. »

Et plus loin :

« Cet autel est l'autel de la souveraineté du sublime maître des dieux, Mérodach. Un roi antérieur l'avait fait construire en argent, je l'ai fait revêtir d'or pur d'un poids considérable.

Le palladium de la pyramide, je l'ai fait en or mas-

[1] Voyez M. Oppert, *op. cit.*, t. 1, l. II, ch. VIII.

sif ; le symbole mystique de Mérodach, je l'ai fait émailler en zarir[1] et en pierre, de sorte qu'il représente les étoiles du firmament.

Le sanctuaire de Babylone, je l'ai rebâti et restauré ; c'est le temple des bases de la terre dont j'ai élevé le faîte en briques et en cuivre.

Car à la reconstruction de la pyramide mon cœur a été dirigé par le Dieu.

Des cèdres du Liban furent appropriés à la charpente de la cellule des oracles, le lieu où repose sa royauté. Les poutres de cyprès furent recouvertes d'or pur, et les traverses inférieures de même bois, émaillées d'or, de métaux et de pierre.

La tour à étages, *Bit zi da*, est le siège du Dieu du troisième mois,... Nébo. Néanmoins j'ai établi un lieu de repos à Nébo dans la pyramide même, et recouvert d'or le seuil, les jambages et les gonds ; à ce temple, j'ai donné l'éclat du jour[2]. »

Le roi Nériglissor s'était occupé de fortifier la pyramide ; tout autour, il avait construit un mur d'enceinte.

« Les grilles en airain qui sont dans les ouvertures voûtées de la pyramide, pour monter aux statues en

[1] Du verre, probablement.

[2] Voyez M. Oppert, *op. cit.*, t. 1, l. II, ch. VIII.

argent, et près du seuil où s'arrête l'homme pieux, aucun roi antérieur ne les avait restaurées dans la porte du soleil levant, la porte du canal, la porte du Dieu de tous les Arabes et la porte des mille paroles vaines[1]. Et puisque c'est un lieu de contrition et d'adoration des dieux, je les ai refaites. Les huit grilles en airain que j'y ai adaptées (que devant elles l'adversaire et l'ennemi tremblent dans la peur de mourir), je les ai ornées et recouvertes d'argent[2]. »

Il avait encore réparé les statues en argent des portes et des voûtes.

Puis, entre ces pages d'écriture, régnaient de longues lignes de figures symboliques.

C'étaient des prêtres promenant sur des autels portatifs et dans des pyréthés le feu éternel; d'autres, avec le char du soleil sur lequel était sculpté un cheval blanc, symbole de la divinité; de longues théories d'animaux à tête de vautour, ailes d'aigle, corps d'homme; d'autres à corps et face humaine, aux longs cheveux tressés, barbe bouclée, ailes d'aigle; un bour-

[1] Ces quatre portes de Nériglissor, celle du soleil levant, à l'est; celle de tous les Arabes, au sud; du canal, à l'ouest; des mille paroles vaines, au nord, étaient des ouvertures visibles de l'extérieur, construites à différentes hauteurs pour arriver des voûtes de la rampe au jour. D'après M. Oppert.

[2] Voyez M. Oppert, *op. cit.*, t. 1, l. II, ch. viii.

geon sort épanoui du sommet de la tête, c'est le symbole du principe fécondant; des Oannès enfin avec une hure de poisson qui leur couvre la tête, la peau et les écailles enveloppent tout le corps. Ils ont une main étendue dans le geste de l'enseignement, et l'autre tient un vase sacré.

Toutes ces représentations, sculptées de profil, peintes de vives couleurs, semblaient, de leur œil taillé de face, regarder curieusement dans le temple.

A côté des grands prêtres, était venu prendre place celui de Mérodach.

Nidintabel s'avança près de la statue du Dieu, et se mit sous sa protection en prenant les mains du grand seigneur auguste[1] :

« J'en prends mon maître à témoin, dit-il, je serai le roi que vous souhaitez, bienfaisant pour qui respecte les dieux; terrible pour qui les offense.

Tel qu'il pleut durant les quatre mois humides; tel j'inonderai mon empire de bienfaits.

Pour ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas, ma justice sera la même.

[1] « Je pris les mains du grand seigneur, l'auguste dieu Mérodach, ... » dit Sargon. Voyez MM. Oppert et Ménant, *les Fastes de Sargon*, in-f°, Imp. impér.

Comme la lune verse la joie dans les cœurs, ainsi je ferai que tous mes sujets se réjouissent en moi; comme la terre nous porte, ainsi je les soutiendrai. Durant mon règne, la justice sera ferme et stable comme un taureau sur ses pieds et la vérité règnera.

Mérodach, Nébo qui t'engendres toi-même, et vous dieux puissants, soyez entièrement propices à mes œuvres pour ma gloire. Accordez-moi pour toujours une vie jusqu'aux temps les plus reculés; une fécondité septuple; la solidité du trône; la durée de la victoire; la pacification des rebelles; la soumission des pays ennemis. Dans les colonnes de la table éternelle qui fixe les sorts du ciel et de la terre, consignez le cours fortuné de mes jours, inscrivez la fécondité[1]. »

Devant la statue du Dieu, il se prosterna.

Alors les grands prêtres se levèrent, et, croisant les bras sur leur poitrine, joignant les mains, dans l'attitude de la prière, chacun à leur tour, sur un rhythme lent et saccadé, ils psalmodiaient ces litanies :

« Sin, chef puissant, ne trompe pas l'espoir de ceux qui t'invoquent.

San, brillant dieu du feu, lumière du monde, conducteur du jour, sois à jamais le guide des expé-

[1] D'après les inscriptions.

ditions favorables, le conculcateur des résistances.

Vul, prince prévoyant des airs, ne cesse pas de faire régner sur ces lieux l'abondance et la fécondité ; de protéger les canaux de l'irrigation.

Nin, lumière des dieux rayonnant sur les nations, bénis le palais des rois, et donne à ses images un éclat spontané ; jusqu'aux jours les plus reculés, veille sur leurs issues ; fais demeurer le bonheur et la béatitude dans leurs maisons, jusqu'à ce que le taureau sculpté, ton image, se meuve de leur seuil.

Mérodach, préside à la bonne justice, sois le support de la souveraineté, le gardien des trésors.

Nébo, toi le voyant, toi le prophète, accorde longuement au roi le sceptre de la royauté pour gouverner les peuples.

Et toi, Nisroch, seigneur des mystères de l'hymen, toi qui as béni la race de Sargon, donne à notre roi d'augmenter sa famille. Ecoute la voix de l'épouse, aide ses œuvres, et que des enfants lui soient accordés[1].

Que San pour ces œuvres de bien s'unisse à son

[1] Sur une des briques de Ninive, on lit : « Nisroch, seigneur des mystères de l'hymen, augmente la famille de Sargon, roi du monde, roi d'Assyrie, qui a construit ce bâtiment nuptial... Ecoute la voix de l'épouse, aide ses œuvres, que des enfants lui soient accordés. »

épouse Aï-Gula, la maîtresse de la vie ; que Vul consulte Salam-bô ; que la Grande Dame soit avec Sin.

Qu'Ana, le seigneur des esprits inférieurs et de la mort ; que Bel, le maître de la terre ; qu'Oannès, le dieu de l'abîme des eaux, se joignent à leurs reines, Anat, Mylitta et Dawkina, pour que notre roi soit grand dans sa progéniture, multiplie sa race, soit entouré de la plus haute splendeur, et, dans l'exaltation de son cœur, se réjouisse de pouvoir accomplir ses vœux, atteindre son but et rende sa magnificence sept fois plus illustre[1]. »

Quand ils eurent achevé, Nidintabel se releva.

Le grand prêtre de Mérodach le revêtit des insignes royaux, et tous le saluaient en disant :

« Nabuchodonosor, fils de Nabonide notre roi, vis éternellement[2]. »

Le lendemain, errant dans les grandes salles du palais, sombre et mélancolique comme un augure ; triste au milieu de sa toute-puissance comme un époux veuf de son épouse, le roi entendait la multitude assemblée autour des murailles s'écrier :

[1] D'après les inscriptions.

[2] « ... Nidintabel qui a fait un mensonge en disant : Je suis Nabuchadanachara, fils de Nabonis, roi de Babylone,... » dit l'inscription de Bi-Sutoun.

« Gloire au malkha divin, protégé de Sin, favori d'Oannès, pupille des yeux d'Ao le dieu qui abreuve les dieux.

Vie éternelle au roi qui ne saurait être remplacé; au pasteur des peuples; au puissant empereur qui exalte Nébo; au sauveur, au sage qui prête son oreille aux injonctions du dieu suprême.

Gloire, gloire dans tous les âges, au vicaire des dieux[1]. »

[1] D'après les inscriptions.

V.

A SUSE.

Le deux du mois de thaïgarcis[1], au matin, Darius était encore avec une de ses femmes, Atossa, la fille de Cyrus[2].

[1] Octobre-Novembre.

[2] « Darius, dit Hérodote, épousa d'abord parmi les Perses deux filles de Cyrus, Atossa et Artystone ; la première avait été femme de Cambyse, puis du mage ; la seconde était vierge. Il épousa de plus la fille de Smerdis fils de Cyrus, dont le nom était Parmys ; enfin il possédait aussi la fille d'Otanès, celle qui avait fait reconnaître le mage, Phédyme. »

Dans l'Iran primitif, chez l'antique nation Arienne, cette

La reine préférée avait exprimé au roi le désir de posséder des esclaves lacédémoniennes, argiennes, at-

branche de la famille japhétique qui a fourni les innombrables peuplades indo-européennes, le mariage est un acte sacré et libre. Des fiançailles le précèdent. L'union des mains en est le symbole. Le mariage est le *karagraha* « la prise de la main. » — Chez les Persans modernes, on dit maintenant *dast paymân*, la promesse de la main. — C'est de là que Rome a tiré son *dexterarum conjunctio*; et nous, nous appelons encore la demande en mariage, *la demande de la main*.

Après la prise de la main, après les formules sacrées prononcées en présence du chef de la famille, plus tard du chef de la tribu, l'épouse est emmenée, — *sponsam ducere*, — sur un char que traînent deux bœufs blancs. — Le père de la mariée a donné à son gendre, en présent, une vache qui, d'abord, va servir au repas des noces ; dans la suite, elle sera consignée, comme dot, dans la maison du mari, *godâna*, le don de la vache, signe de la richesse agricole ; *alphesiboai*, dit Homère en parlant des jeunes filles auxquelles les prétendants ont fait un don semblable ; et dans quelques parties de la Souabe, le don de la vache persiste parmi les usages.

« Puis, ajoute M. de Riancey, *op. cit.*, t. 1, p. 175, les cheveux de l'épouse sont partagés avec un dard; ce dard est un dard de porc-épic chez les Indiens, c'était un fer de lance chez les Romains. Ajoutez le bain de l'épouse, la couleur rouge de quelques parties de son costume, la conduite auprès du feu et du fumier, et vous retrouverez les traces des plus anciennes coutumes ariennes non encore effacées. L'épouse est conduite au foyer domestique, et on la reçoit à la porte de sa nouvelle demeure en lui présentant l'eau et le feu. Désormais, elle y sera traitée avec les égards, avec la dignité due à celle par qui doit se perpétuer la race. Elle y sera seule, du moins dans les premiers âges, car la polygamie n'est qu'un vice de décadence, et les fils de Japhet sont de

tiques et corinthiennes, et Darius venait de lui promettre de n'entreprendre qu'à son retour de Grèce,

tous les hommes ceux qui ont le plus soigneusement gardé le précepte qui devait revivre avec l'Evangile : *Solus cum sola.* Elle y subira sans doute l'autorité maritale, mais cette autorité se tempérera par l'amour mutuel et par le respect d'un côté, et la protection de l'autre. C'est sous l'influence heureuse de ces sentiments qu'est accueillie la naissance de l'enfant, de celui « qui donne la joie, » *harshayitnu ;* qui « accroît le bonheur, » *nandavardhana ;* qui « chasse le chagrin, » *kleçapahâ.* Cette allégresse s'étendra du fils à la fille ; elle aussi sera appelée *nandanâ*, celle qui réjouit ; et entre le frère et la sœur s'établiront les doux nœuds si bien exprimés par les noms mêmes de « celui qui soutient » et de « celle qui est bonne, qui est amicale. » En même temps les fonctions domestiques se distinguent ; le fils sera « le protecteur, le nourricier, » et la fille, « la gardienne du troupeau, celle qui trait les vaches. »

Dans la loi de Zoroastre, le mariage reste en honneur. C'est encore l'acte par excellence. « Celui qui n'est pas marié est au-dessous de tout. — Une vierge de quinze ans portant des boucles d'oreille est une récompense digne d'un saint homme. — La fille qui refuse de se marier restera en enfer jusqu'à la résurrection, quelques bonnes œuvres qu'elle ait faites. » Les enfants sont des degrés qui conduisent au ciel ; plus la famille est nombreuse, plus le père a de mérites, et plus il peut compter sur le bonheur dans l'autre vie. — Entre toutes les unions, la loi recommandait surtout celle qui avait lieu entre parents ; mais elle la prohibait entre parents au premier degré. « Peut-être, dit M. Dubeux, *op. cit.*, p. 267, le précepte de Zoroastre avait-il pour but d'empêcher les alliances avec les infidèles et de conserver les biens dans les mêmes familles. » Malheureusement la prohibition tomba en désuétude. Il y eut des mariages entre frère et sœur, mère et fils,

l'expédition qu'il projetait contre les Scythes ; quand un courrier, harassé de fatigue, couvert de sueur et

père et fille. « Ces unions monstrueuses, continue M. Dubeux, d'abord assez rares et seulement tolérées, devinrent ensuite tellement fréquentes que les auteurs musulmans, plusieurs Pères de l'Eglise, et notamment S. Jean Chrysostôme, en font un grave sujet de reproche contre les adorateurs d'Ormuzd. » « C'était moins l'effet de la passion que d'un faux jugement, » dit S. Jean. Mais cependant, l'on verra la mère d'Artaxerxès-Mnémon, Parysatis, cherchant à complaire à son fils qui avait conçu une violente passion pour une de ses filles, Atossa, lui persuader de l'épouser, de se rire des opinions et des lois des Grecs : « C'est vous, lui dit-elle, que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi et la seule règle de tout ce qui est honnête ou deshonnête, vertueux ou vicieux. » Plutarque. Alexandre fut obligé de défendre ces unions par une loi expresse ; et c'est en vain que Beausobre, dans son *Histoire du Manichéisme*, veut justifier, laver les sectateurs de Zoroastre d'un si grave reproche ; aujourd'hui encore, si les Guèbres et les Parses qui subsistent en Perse, ou vivent dans l'Inde ne permettent les unions qu'au second degré, c'est qu'ils redoutent les musulmans ou les chrétiens à côté desquels ils vivent.

Quand la Perse devint conquérante, elle eut bientôt fait d'adopter les coutumes des vaincus ; d'autant plus vite, que, comme nous l'apprend Hérodote, c'était le peuple le plus curieux des usages étrangers. — Le nombre des concubines devint considérable à la cour de Perse ; et des pourvoyeurs, chaque jour, durent fournir de nouvelles victimes. Cependant « le choix des épouses légitimes fut toujours fait par la cour avec une grande attention, et parmi les femmes de la première des trois tribus nobles, celle des Pasargades ou Achæménides. Mais, à l'égard des femmes du harem, le goût ou le caprice n'était soumis à aucune loi. Esther était une pauvre Juive, sa grande beauté lui tint lieu de naissance. De tout

de poussière, apporta au palais, la nouvelle de la révolte de Babylone.

Il avait vu les troupes assyriennes se répandre dans

temps et dans tous les pays, on a trouvé moyen de concilier les conventions sociales avec la dépravation des mœurs. Néanmoins, les femmes légitimes conservèrent chez les Perses la supériorité du rang et l'autorité. Elles étaient soumises à la loi générale qui défendait aux femmes de se montrer en public sans être voilées ; on a rappelé comme un condamnable exemple celui de la reine Statira qui enfreignit cette loi. » M. Champollion, *op. cit.*, p. 84.

Cicéron, *contre Verrès*, III, xxxiii, nous apprend que les rois de Perse avaient plusieurs femmes. Strabon nous l'avait dit avant lui ; et avant Strabon, Hérodote : « Chacun d'eux peut épouser plusieurs femmes en légitime mariage. » — Des villes étaient attribuées à ces femmes pour fournir à leurs objets de toilette ; les unes étaient pour la ceinture ; d'autres pour le voile ; pour les colliers ; les ornements de la tête, etc. En Egypte, « Anthilla, ville d'ailleurs remarquable, a été choisie pour approvisionner de chaussures la femme du roi régnant. Cet usage existe depuis que l'Egypte est soumise aux Perses. » Hérodote, II, xcviii. Athénée, l. I, ch. xxv, cite la même ville, comme donnée par tous les souverains de ce pays, à leurs reines. — Dans Xénophon, Anab. I, iv, on voit les troupes de Cyrus le Jeune camper dans des villages appartenant à la reine Parysatis ; « c'était un don pour sa ceinture, » dit-il. Et Platon, dans le *Premier Alcibiade*, nous assure qu'un homme digne de foi, ayant séjourné à la cour de Perse, avait employé un jour presque entier à traverser un pays fertile appelé par les habitants, la *Ceinture de la Reine ;* le même pays dont parle Xénophon, car il se trouve aussi sur la route d'un Grec allant à Babylone, qu'un autre territoire se nommait le *Voile de la Reine ;* et qu'enfin bien des pays, beaux et riches, portaient chacun le nom de divers

la plaine, descendre le cours de l'Euphrate, désoler les campagnes, détruire sur leur passage les bourgs et les villes.

ornements de princesses auxquels ils étaient en propriété.

Au reste, ce n'était pas seulement à leurs femmes, mais encore à leurs protégés, leurs favoris que les rois attribuaient ainsi des revenus de provinces. Artaxerxès donna de la sorte à Thémistocle, pour le pain les revenus de Magnésie, qui se montaient à 50 talents par an, environ 275,000 francs; pour le vin, ceux de Lampsaque, ceux de Myunte pour les mets de la table. THUCYDIDE, I, CXXXVIII.

HÉRODOTE, STRABON, etc., nous enseignent bien positivement que la coutume des Perses était d'épouser plusieurs femmes. ANQUETIL-DUPERRON cependant, pensait qu'il ne fallait voir, *vraisemblablement*, dans ces dires que les cinq espèces de mariage que le Parse peut contracter, non pas à la fois, mais en certains cas, et celui qu'il peut contracter même du vivant de sa première femme, quand elle est stérile, quand elle y consent, et quand le mari s'engage à la garder avec lui. — Les cinq espèces de mariage dont traite ANQUETIL dans son Zend-Avesta, sont : 1° Celui de la *Schah-Zan* ou femme reine; celle qui est vierge et que ses parents marient pour la première fois; — 2° Celui de la *Tog-Zan*, ou de la femme qui se marie pour que le premier garçon qu'elle aura soit réputé appartenir à son père ou à son frère qui n'en a pas. — 3° Celui de la *Sater-Zan*, ou de la femme que l'on donne en quelque sorte pour une somme d'argent à un homme mort à 15 ans ou plus âgé, sans avoir été marié, et dont alors elle est réputée être la femme. Car pour les sectateurs d'Ormuzd, nous l'avons dit déjà, les enfants sont les degrés qui conduisent au ciel; et leurs bonnes actions sont des mérites qui font passer à leurs parents le pont Tchinevad; c'est un malheur que de mourir célibataire; on y remédiait donc de la sorte; — 4° Celui de la *Tcheguer-Zan*, ou de la femme veuve d'un premier mari;

A Babylone, les Perses et tous ceux qui tenaient pour le grand Roi avaient été massacrés ; leurs corps traînés à la voirie, leurs demeures mises au pillage.

Il n'était que temps de se préparer à la défense, de courir au devant de l'ennemi pour protéger la ville de Suse qu'il menaçait.

Il redisait les paroles, les menaces qu'il avait entendues :

— 5° Celui de la *Khodeschraé-Zan*, ou de la fille qui refuse le mari que veut lui donner son père, et en choisit un sans son consentement.

Il ne faut peut-être rejeter que pour partie l'hypothèse d'Anq.-Duperron. Primitivement, lors que la loi était dans toute sa vigueur, les unions étaient sans doute telles qu'il les établit ; réglées et ordonnées de la sorte, et le motif en était dans ce malheur qui consiste à ne pas laisser d'enfants après soi.

La Perse conquérante a passé outre ; c'est un fait acquis, la politique l'a demandé, et Hérodote nous montre bien Darius Ier réunir sur sa tête toutes les légitimités possibles ou éventuelles au trône par quatre alliances légitimes, Hérodote, livre III, LXXXVIII ; la loi l'avait cédé à la politique.

Mais, plus tard, quand les disciples de Zoroastre furent persécutés, il se produisit une réaction ; les persécutions mêmes engagèrent les vrais fidèles à rétablir dans toute sa rigueur la loi du prophète, à redonner aux prescriptions toute leur force et leur pureté ; M. Léon de Rosny, analyse de l'ouvrage de Dosabhoy-Framdji, *the Parsees*, Londres, 1858. Et les mariages tels qu'Anquetil les constata chez les Parses pouvaient fort bien n'être qu'un souvenir de la pure doctrine, comme sont, maintenant encore, la plupart des coutumes des disciples de Zoroastre.

« Les lions de Babylone sont sortis de leur tanière, ils vont réduire le pays de Perse en désolation.

Les villes seront brûlées. Sur les enfants, par les rues des cités, sur l'assemblée des jeunes gens, nous répandrons notre haine ; le mari sera immolé dans les bras de ses femmes.

Nous grappillerons le peuple, entièrement, comme on le fait pour les raisins d'une vigne.

Les veuves y seront plus nombreuses que les grains de sable de la mer, et les corps morts resteront étendus comme du fumier, sur la surface des champs, comme une poignée d'épis que le moissonneur laisse derrière lui et que personne ne ramasse.

On n'appellera plus la vallée de Suse, la vallée des lys, mais celle de la tuerie. Et la biche abandonnera son faon dans les prairies, parce qu'elle n'y trouvera plus d'herbe pour le nourrir.

Peuples de Perse, notre colère s'est embrasée et ne s'éteindra pas; faites venir vos pleureuses, et que sur vous, à haute voix, elles prononcent des lamentations[1]. »

[1] Les courriers pour la correspondance du gouvernement étaient organisés par stations où ils se relevaient. Les communications, par ce moyen, étaient promptes. — Eschyle, dans sa tragédie des *Perses*, v. 250, et *seq.*, fait dire au chœur apercevant le courrier qui va raconter à Atossa, femme de Darius

Immédiatement, des hérauts se dispersèrent dans la ville pour ordonnner au peuple de se prosterner et d'implorer pour le royaume le secours d'Ormuzd.

De tous côtés, sur les atesch gâhs[1] on alluma des

et mère de Xerxès, le désastre de Salamine : « Bientôt, je crois, vous serez satisfaite. A cette course rapide, on reconnaît un messager perse. Heureuse ou malheureuse, il apporte une nouvelle. » Les Grecs, pour désigner une course rapide, disaient: *drorêma persikon*. — L'invention des postes est attribuée à Cyrus ; Xénophon, *Cyrop.* VIII. — Cyrus avait calculé ce qu'un bon cheval pouvait faire de chemin en un jour, sans cependant se ruiner ; et les postes de la sorte avaient été établies à distances égales.

« Rien parmi les mortels, dit Hérodote, VIII, xcviii, n'est aussi rapide que les messagers perses. Voici comment leur service est organisé; autant il y a de journées de marche, autant il y a d'hommes et de chevaux séparés les uns des autres par la distance que l'on franchit en un jour. Nul obstacle ne les empêche de faire ce trajet avec la plus extrême vitesse ; ni neige, ni pluie, ni chaleur, ni même la nuit. Le premier courrier, au bout de son relai, transmet au second, et le second au troisième, le message, qui passe de main en main comme le flambeau chez les Grecs dans les fêtes de Vulcain. Les Perses appellent *angarées* ces courses de courriers. »

[1] Ouseley a trouvé près de Tang-i-Kerram ou village de Kerm, un ancien autel du feu ; c'est une pierre carrée de plus de trois mètres de haut et dont les faces ont chacune environ un mètre de large ; des médaillons ou cadres ronds sont creusés sur les faces sud et ouest; dans le médaillon ouest on remarque une inscription en pehlvi. A son sommet la pierre est creusée de 60 centimètres, et Anquetil-Duperron nous apprend que l'on remplit de cendres jusqu'au bord cette cavité, ce qui forme une espèce d'autel sur lequel est le

feux, on leur récita des prières; on fit des offrandes, on lut le livre de la loi.

feu sacré. Cette pierre est encore appelée Sang-i-atish Kaddah. Des débris l'entourent, ce sont les restes d'une petite muraille de pierres qui formaient l'enceinte.

A Nascht-i-Roustàn, MM. Flandin et Coste ont trouvé aussi des autels du feu.

« Sur un rocher qui s'avance un peu au-dessus de la plaine, dit M. Flandin, *Voyage en Perse*, se trouvent, sculptés dans sa masse, deux autels du feu qui sont pour ainsi dire jumeaux, car ils sont exactement semblables, et ne sont séparés que par un intervalle de quelques centimètres. Aux quatre angles sont figurées des espèces de petites colonnes engagées, entre lesquelles sont évidées quatre niches ou arcades sur les quatre faces. A la partie supérieure règne, sur les quatre côtés, une corniche surmontée d'une dentelure en forme de créneaux. »

M. Flandin, visitant les ruines de Persépolis, eut le curieux spectacle de deux Guèbres adorant le feu : « J'aperçus, gravissant le sentier qui conduisait aux hypogées, deux individus dont le costume me parut de loin différent de celui des Persans ; c'étaient deux vieillards de petite taille, mais robustes et à l'œil vif. Au lieu du bonnet de peau d'agneau pointu, ils avaient la tête couverte d'un large turban à bouts pendants sur l'épaule. Leur barbe, au lieu d'être soigneusement teinte d'un beau noir selon l'usage des Persans, était telle que les années l'avaient rendue, tout à fait blanche. A mes questions, ils répondirent que, comme presque tous les habitants de Yezd, ils étaient de religion guèbre. A peine avaient-ils achevé qu'ils se mirent à ramasser du menu bois et des herbes sèches, en formèrent une espèce de petit bûcher sur le bord de l'escarpement du rocher, et l'allumèrent en murmurant des prières dans une langue qui devait être du zend, la langue de Zoroastre. Pendant que ces deux Guèbres priaient devant leur feu, je levai les yeux sur le bas-relief supérieur de la façade du caveau

Et quelques heures plus tard, Darius avait fait rassembler tous les grands de sa cour, dans la salle des nombres.

C'était une pièce immense, située à l'intérieur du palais, et par conséquent ne recevant la lumière du jour que des ouvertures des plafonds.

Une teinte rouge-brique en colorait les parois ; au-dessus régnait une large corniche enluminée de tons éclatants et fleurie de palmettes d'or.

Aux quatre coins se dressait la représentation grandiose du dieu à tête d'épervier.

La loi disait de lui qu'il était le premier, impérissable, éternel, incréé, indivis, le plus dissemblable, le modérateur de tout ce qui est beau, inaccessible à la corruption, le meilleur des bons, le plus prudent des prudents.

C'était lui, le père de la bonne législation, de la justice, instruit par lui-même, naturel, parfait, sage, il était le seul inventeur de la nature divine.

funéraire devant lequel nous étions. La scène qu'il représentait était exactement semblable. Ce culte avait donc encore, après plus de 2,000 ans, des adeptes dont la foi s'était conservée malgré les persécutions des sectateurs de Mahomet et d'Ali. Longtemps après le départ des deux Guèbres, le petit bûcher brûlait encore, et sa fumée montait en colonne bleuâtre vers le ciel. »

Ce Dieu était revêtu d'une tunique courte descendant jusqu'aux genoux.

Il portait des bracelets aux bras, aux poignets; et tenait, à la main droite, un bourgeon non éclos, emblême du réveil de la nature et par extension du soleil; à la main gauche un pyréthé, ou vase du feu sacré.

Des divisions architecturales heureusement combinées, traçaient douze panneaux sur les plans des murs.

Contre l'un deux s'appuyait le trône du roi; et, en forme de demi-cercle, de chaque côté, étaient pour les princes et les prêtres, des rangs d'escabeaux et de coussins.

Sur chacun des autres, se détachaient en couleur noire des lettres colossales, formant un des nombres, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, et douze.

Ces nombres, dont la salle tirait son nom, représentaient des idées religieuses.

Le chiffre un, exprimait l'unité du dieu suprême; de l'univers; l'unité de la loi. Il désignait qu'il n'y a qu'un soleil pur dont la lumière se répand sur le monde entier.

Deux, signifiait la création, résultat du passage un à

à deux[1] ; puis les actions principales de la vie : Recevoir, Donner.

Le suivant indiquait les trois dispositions saintes de l'homme : Penser le bien, le dire, le faire ; les trois êtres purs qui prononcent malédiction contre qui n'en a soin : le taureau, le cheval et le hom ; les trois protecteurs que l'on doit avoir en sa demeure, le bœuf[2], le chien[3] et le coq[4].

[1] Voyez F. Lajard, *Culte public et mystères de Mithra...*

[2] Le Bœuf dont l'urine servira aux purifications si fréquentes ; de plus, en le voyant, on se souviendra qu'il a donné naissance au genre humain. — Les purifications, dans les pays chauds, contribuent à la santé, c'est pourquoi Zoroastre les ordonne. Et si les plus efficaces se font d'abord avec l'urine des bœufs, c'est à cause de la vertu de cette liqueur qui rendit la santé à Djem-Schid ; ou plutôt, parce que le bœuf a donné naissance au genre humain. Ensuite, la terre sèche, jusqu'à la dernière goutte, l'urine qui s'est comme imprégnée de ce qu'il y avait de plus fort dans la souillure ; enfin on termine en se lavant avec l'eau. — Voyez Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta.*

[3] Le chien que l'on doit présenter aux parents, à leurs derniers moments, pour qu'il reçoive leur dernier souffle. — « On n'inhume pas le cadavre d'un Perse, dit Hérodote, I, cxxxx, avant qu'il n'ait été déchiré par des chiens ou des oiseaux de proie. » Voyez Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta.*

[4] Le coq qui, en levant la voix au gah Oschen, défend l'homme contre les mauvais génies et le réveille pour qu'il puisse adresser aux dieux des prières dignes du behescht et qui anéantissent les dews. Car, c'est à l'heure où le soleil se lève que le dew Boschap court sur l'homme, lui porte le som-

Quatre, se disait des quatre oiseaux sacrés de couleur blanche, dont les pieds sont d'or, qui reçoivent leur nourriture du ciel et parlent avec pureté :

L'Achtrenghad, l'Eoroch, l'Houfrachmodad, l'Eoroschasp [1].

Il se disait encore des quatre choses qui, dans le monde, sont mères :

L'eau, la terre, les arbres et la lune ;

Des quatre pères :

Le ciel, les métaux, le vent et le feu.

Le nombre cinq représentait les cinq izeds femelles qui président aux cinq jours épagomènes : Honouet, Ochtouet, Sefendarmad, Fohou-Khéchétré et Féhechtoestoech ; les cinq gahs purs qui veillent sur les cinq

meil quand la lumière commence à se répandre, dans le monde existant, et c'est à cette heure qu'il ne faut point se laisser surprendre, sans quoi l'on n'aurait pas les trois dispositions célestes, pureté de pensée, de parole et d'action. Le coq est l'oiseau sacré Houfrachmodad ; partout les livres sacrés célèbrent son courage, sa vigilance et sa martiale physionomie. — Voyez Anquetil-Duperron, *op. cit.*

[1] Gorres identifie Achtrenghad à l'aigle, Eoroch au corbeau, Houfrachmodad au coq : De Hammer, sans s'expliquer sur l'Achtrenghad et l'Eoroschasp, reconnait dans Eoroch l'épervier ou aigle si renommé chez les Egyptiens, les Germains, les Grecs, et dans Houfrachmodad, le Simourgh, vautour allégorisé, fameux encore dans tout l'Orient comme le chef prophétique des oiseaux. » — *Biographie mythol.* au mot *ferver*. — Voyez *Zend-Avesta*, Anquetil.

parties du jour : Havan[1], Rapitan[2], Ociren[3], Efesrouthrem[4], Oschen[5].

Six renfermait les six époques de la création, les six fêtes créées par Djem-Schid pour rappeler l'œuvre créatrice aux hommes.

Sept, composé de trois et de quatre, exprimait l'harmonie de l'univers ; il comprenait les six Amschaspands et Ormuzd, à leur tête; il se disait des cinq planètes : Tir, Behram, Anhouma, Anahid et Kévan[6], auxquelles on adjoignait les deux étoiles à queue Gourzcher et Dojdom-Mouschever ; des sept astres chargés de veiller au ciel sur les vingt-huit khordehs[7] mâles des

[1] Havan commence au lever du soleil ; et fait du bien aux rues, aidé de ses deux hamkars ou coadjuteurs, Mithra qui rend fertiles les terres incultes et Rameschné-Khârom.

[2] Rapitan, dont le lever est à midi, et qui donne l'abondance aux villes.

[3] Ociren, à trois heures prend la place de Rapitan. Il multiplie dans les provinces les êtres animés. — En hiver, il n'y a que quatre gahs ; du lever du soleil, *banmdad*, à Ociren, tout le temps est à Havan.

[4] Efesrouthrem paraît au coucher du soleil, veille sur la vie, donne l'abondance à tous ceux qui vivent bien selon la loi de Zoroastre.

[5] Oschen va de minuit au lever du jour, et aidé de ses coadjuteurs Raschné-Râst et Aschtad, remplit le monde de fruits bienfaisants.

[6] Mercure, Mars, Jupiter, Vénus, Saturne.

[7] Khordehs ou constellations.

étoiles fixes[1] : Taschter, Satevis, Venand, Haftorang, Meschgâh, Khorschid et Mâh[2]. Il embrassait enfin les six feux, au-dessus desquels est Bérécécing, comme Ormuzd est au-dessus des six amschaspands[3].

Huit était consacré à Ormuzd, à Mithra ; neuf à Ader ; dix désignait l'abondance que les divinités répandent sur les hommes de bien ; et douze, les douze

[1] Ces vingt-huit khordehs sont : Pésch, Parvîz, Perouêz, Péhé, Avéser, Béschem, Rekhad, Tarehé, Avré, Nehn, Meïan Avdém, Mâschâhé, Sapner, Hosro, Srôb, Nor, Guél, Grefsché, Vareand, Gâo, Got, Moro, Kehtser, Veht, Méiân, Keht. — Ces astres sont faits pour venir au secours des créatures que tourmente Ahriman. Ils ont des soldats prêts à faire la guerre ; 6,000 et 480,000 petites étoiles furent formées pour seconder les étoiles de ces constellations. — Voyez Anquetil-Duperron, *op. cit.*, *Boun-déheschi*.

[2] Ormuzd a placé de plus quatre sentinelles aux quatre coins du ciel : Taschter, garde l'Est ; Satevis, garde l'Ouest ; Venand, le midi ; Haftorang, le Nord. — On appelle Meschgâh une grande étoile qui est au milieu du ciel. Quand l'ennemi vient en grand nombre, cette étoile protège le midi. — Voyez Anquetil-Duperron, *op. cit.*, *Boun-déheschi*.

[3] Bérécécing était le feu primitif, le feu de la terre, des montagnes, des cailloux, des rochers. Il brûlait en présence d'Ormuzd et animait les rois. De ce feu primordial étaient dérivés trois autres qui n'en étaient que des rayons. : Gouchasp, le feu des étoiles ; Mihr, celui du soleil ; Bersin, le feu de la foudre. A la suite venaient les trois feux terrestres, Behram, des métaux ; Khordad, des plantes ; Nériocengh, des animaux. Chacun de ces feux était rapporté à un être divin, à une planète-Dieu.

mois de l'année religieuse[1], les douze signes du zodiaque.

[1] On attribue à Djem-Schid l'honneur d'avoir réglé l'année persane sur l'année solaire; 360 jours divisés en 12 mois de 30 jours chacun, plus 5 jours épagomènes que l'on ajoutait à la fin.

On se servit en Perse des noms des mois appartenant au culte antérieur à Cyrus, celui des Mèdes-Ariens; et cet usage se perpétua même après le mazdéisme. — Ces noms étaient : Premier mois, mars-avril, Bâgayadish; — deuxième mois, avril-mai, Thuravâhara; — quatrième mois, juin-juillet, Adukanna; — cinquième mois, juillet-août, Garmapada; — huitième mois, octobre-novembre, Thâïgarcis; — neuvième mois, novembre-décembre, Athriyâdiya; — dixième mois, décembre-janvier, Anâmakaiya; — onzième mois, janvier-février, Varkazana; — douzième mois, février-mars, Viyakhnaya. Les noms des 3e, 6e, 7e mois n'ont pas été conservés.

Dans le Calendrier de Zoroastre, Farvardin (mars), Ardibehescht et Khordad étaient les mois de printemps; Tir, Amerdad, Schahriver, les mois d'été; Meher, Aban, Ader, les mois d'automne; Din, Bahman, Sefendarmad, les mois d'hiver. Chaque mois étant ainsi sous la protection de la divinité dont il portait le nom.

Les jours comme les mois portaient les noms de divinités protectrices; 1, Ormuzd; 2, Bahman; 3, Ardibehescht; 4, Schahriver; 5, Sefendarmad; 6, Khordad; 7, Amerdad; 8, Dée pèh Ader, « jour avant Ader; » 9, Ader; 10, Aban; 11, Khorschid; 12, Mah; 13, Tir; 14, Gosch; 15, Dée pèh Meher, « jour avant Meher; » 16, Meher; 17, Serosch; 18, Raschnérâst; 19, Farvardin; 20, Behram; 21, Ram; 22, Bâd; 23, Dée pèh Din, « jour avant Din; » 24, Din; 25, Ascheschingh; 26, Aschtâd; 27, Asman; 28, Zemiad; 29, Mansrespand; 30, Aniran.

Voyez à ce sujet, Anquetil-Duperron, *op. cit.* — Thomas Hyde, *op. cit.*

Le roi avait pris place sur son trône. Autour de lui s'étaient rangés les grands et les princes des prêtres. Le moubed-moubedân avait été placé sur un siége d'or.

Darius se leva.

« Les créatures que vous voyez si nombreuses, dit-il, ont toutes un créateur. C'est de lui que viennent les biens dont elles jouissent. C'est lui que nous devons adorer; c'est à lui que nous devons accorder des louanges pour les bienfaits dont il nous comble.

Réfléchir sur les œuvres du créateur augmente la lumière de la créature; ne pas y réfléchir, augmente les ténèbres du cœur.

Le roi tient sa puissance de Dieu, et Dieu lui a donné des droits sur l'armée et sur le peuple; à ceux-ci des droits sur le roi.

C'est à l'armée de prêter à son chef secours contre l'ennemi. C'est au roi de donner aux guerriers la nourriture de chaque jour, et de les revêtir de robes d'honneur, car ils sont, pour lui, ce que les ailes et la queue sont à un oiseau.

Le peuple doit obéir, rendre l'empire florissant, payer les tributs.

Mais il faut que le roi soit humain, juste, généreux, inaccessible à la colère; que la miséricorde et la vérité

ne l'abandonnent jamais; qu'il les lie à son cou, et les écrive sur la table de son cœur.

Vous tous, vous avez le droit d'exiger de moi ces qualités, et je crois les posséder.

Maintenant, à mon tour, je vous demande ce que je puis exiger de vous : obéissez et combattez le rebelle qui s'est soulevé contre mon autorité.

Sauvez-moi, sauvez-vous vous-mêmes; j'ordonnerai qu'on vous donne de bonnes armes; vous combattrez courageusement, c'est là votre devoir.

Ensemble nous prendrons nos mesures, car je suis un de vos associés dans les délibérations[1]; ensemble nous combattrons.

La royauté n'est plus un fardeau quand d'un côté existe la droiture, l'obéissance de l'autre. »

Il se tut.

Alors tous les assistants poussèrent des acclamations :

[1] On peut voir quelle était cette association, d'après les paroles de Xerxès aux princes de l'Asie qu'il a rassemblés pour délibérer sur la guerre à porter en Grèce : « Je vous ai rassemblés, leur dit-il, pour ne point paraître agir d'après mon sentiment seul, mais souvenez-vous qu'il faut bien plus m'obéir que me conseiller. » — Un Perse pouvait être admis à donner au roi un conseil sur un objet d'intérêt public. Le conseiller était placé sur une brique d'or; si l'on agréait sa proposition, cette brique était pour lui; sinon, on le chassait à coups de fouet.

« Nous avons entendu, nous savons, nous obéirons[1] »

A quelques jours de là, un peu après le lever du soleil, une foule de peuple sans cesse accrue, se pressait dans les rues de Suse, aux abords du palais, sur le chemin qu'allait suivre le cortége royal[2] pour se rendre dans la plaine, où l'armée était réunie.

Hors des murs, la multitude fourmillait, formant une masse compacte, agitée par intervalles de longues fluctuations, quand les flots que dégorgeaient les portes, comme autant d'embouchures de fleuves, venaient se briser contre elle.

Une large voie[3] qui se perdait d'un côté, à l'horizon; de l'autre, sous une des portes de la ville, coupait ce peuple en deux portions.

[1] Voyez le discours de Minotcher dans Tabari, traduction Dubeux.

[2] Ctésias porte à quinze mille le nombre des fonctionnaires employés au service du roi, et nourris à ses frais dans le palais. « Les grands officiers étaient classés et titrés; et l'usage établi parmi les souverains modernes de se qualifier mutuellement de frères ou de cousins, a été dès longtemps précédé, dans la Perse, par l'emploi des titres de parent, d'ami, de fidèle du roi, épithètes réservées à certains ordres de fonctions qui comportaient ces qualifications honorifiques et hiérarchiques à la fois. » M. Champollion, *op. cit.*

[3] Hérodote, V, lii, nous a laissé la description de la grande route qui conduisait de Sardes à Suse.

A perte de vue, des deux côtés de la route, régnait une haie de soldats, et des mastigophores[1] errant dans la foule qui s'ouvrait pour leur faire place, devaient frapper quiconque ferait du désordre.

Au loin, campait l'armée.

On eût dit une nation qui émigre.

La trompette donna le signal du départ.

Un immense silence se fit.

Les portes du palais s'ouvrirent[2].

Entre les deux hommes-taureaux ailés qui gardaient le seuil, passèrent huit chevaux qui devaient être sacrifiés au soleil; quatre taureaux de toute beauté que l'on devait offrir au puissant Ormuzd et aux divinités que désigneraient les prêtres; ils étaient conduits par des hommes armés de lances.

Sur des autels d'argent[3], l'on portait le feu éternel,

[1] Porteurs de fouet.

[2] Derrière les palais étaient de grands parcs où l'on nourrissait des fauves; Xénophon, Cyrop, I, iv; car la chasse était un plaisir fort goûté; et ce ne sont pas seulement les auteurs anciens, mais les bas-reliefs que fréquemment l'on retrouve, qui l'attestent.

[3] Sur les monuments, à Koyoundjik entre autres, on a retrouvé les dessins de ces autels que Xénophon, *Cyrop.* VIII, iii, appelle *escharai*; Quinte-Curce, III, iii, *altaria*, et Ammien-Marcellin, XXIII, vi, *foculos*.

et les prêtres rangés autour, tenant à la main des palmes de cyprès, chantaient des hymnes religieux et nationaux.

Derrière eux sortirent trois cent soixante-cinq jeunes gens vêtus de robes de pourpre[1]; les dix chevaux sacrés, le char blanc à timon doré, orné de dis-

[1] D'après la Bible, *Ezéchiel*, *Jérémie*, *Daniel*, *Esther*..., en Assyrie, Babylonie et Perse, etc., on employait surtout la pourpre tyrienne ou sidonienne, animale; en Lydie, en Arabie, dans l'Inde, c'était la pourpre végétale. — Julius-Pollux, *Onomastic*. I, 4, confirmé par Ælian, *hist. anim*. VII, 36, nous apprend que les Phéniciens, pour pêcher les pourpres, jetaient à la mer de longues cordes soutenant des paniers ayant la forme de cloches et disposés par rangs. Un morceau de liège maintenait ces paniers flottés; les appâts attirant l'animal; il entrait mais ne pouvait ressortir. En Phénicie, en Judée, on distinguait surtout principalement deux espèces de pourpre, comme l'indique la Bible, la première, rouge, *argaman*; la deuxième, *tekéleth*, bleu-violet. — Aristote, *hist. anim*, livre V, chapitre xiii; Pline, *hist. nat*. IX, xxxvi et *seq*.; Vitruve, VII, xiii, ont parlé des pourpres, ont décrit les espèces diverses, et indiqué les procédés de teinture en usage. M. Hoefer, dans sa *Phénicie*, traite savamment de cette matière; donne la liste des auteurs anciens et modernes qui ont fait des travaux sur ce sujet, et le nom des localités où les Phéniciens avaient des fabriques et des pêcheries de pourpre. Voy. M. Hoefer, *op. cit*., p. 86 et *seq*.

C'est un chien qui fit découvrir les pourpres; il avait trouvé, dit-on, un coquillage sur le rivage, c'était le *murex brandaris*, il voulut le manger et eut la gueule toute rougie. — Sandon-Hercule fut l'inventeur de la pourpre, dit la tradition mythologique; il en orna, selon les uns, Astarté, sa bien-aimée.

ques solaires semblables à des corolles épanouies, consacré au soleil.

Nul ne le devait monter. Il était traîné par huit chevaux niséens[1]; un écuyer marchait à côté et tenait les rênes; des houssines d'or et des vêtements blancs distinguaient les conducteurs de ces chevaux.

A peu de distance, s'avançaient les Dix-Mille, disposés par carrés de cent; on les appelait les Immortels.

Il n'était pas un corps de troupe, pour qui l'opulence eût étalé plus de luxe et de profusion. Les uns avaient des colliers d'or; les autres des robes toutes brodées du même métal; et leurs tuniques à manches courtes étaient ornées de pierres précieuses[2].

Les doryphores précédaient le roi.

Darius enfin parut sur un char élevé.

[1] Une vaste plaine de Médie a le nom de Niséenne, or cette plaine nourrit de grands chevaux... » HÉRODOTE, VII, XL.

[2] HÉRODOTE parle ainsi de ce corps d'armée, VII, LXXXIII. — Les « dix mille sont l'élite des Perses; on les appelle Immortels pour le motif que je vais dire. Si l'un d'eux, mort ou malade, vient à manquer, on en choisit un autre; de la sorte, ils ne sont jamais plus, jamais moins de 10,000. Leur ajustement surpasse en éclat celui du reste des troupes; et ils sont les plus vaillants. Equipés, comme je l'ai décrit, VII, LXI, ils se distinguent par la profusion de leurs ornements d'or. Ils emmènent des chariots de voyage qui transportent leurs maîtresses, leurs esclaves, tout cela richement paré; des chameaux, des bêtes de somme sont chargés de leurs provisions indépendantes de celles des autres corps. »

Il portait une tunique de pourpre relevée sur la poitrine par une broderie blanche[1]; il avait des anaxyrides et un candys teints en pourpre foncé. De sa ceinture d'or, semblable à celle d'une femme[2], pendait un glaive dont le fourreau était tout entier de pierres précieuses.

Autour de la tiare était attaché un diadème de couleur bleue mêlée de blanc[3].

[1] *Chitôna porphuroun mesoleukon*, dit Xénophon; tunique de pourpre d'étoffe blanche au milieu.

[2] *Zona aurea muliebriter cinctus*, dit Quinte-Curce.

[3] La tiare droite entourée du diadême était la coiffure du roi; Xénophon, *Anab.* II, v, *Cyrop.* VIII, iii; — Arrien, VI, xxix; — Quinte-Curce, III, iii; III, vi. — Aristophane dans ses *Aves*, vers. 486, 487, compare le coq portant la crête droite au roi de Perse orné de la tiare ou *cidaris*. — Les Perses portent des bonnets dont la pointe flexible peut s'incliner soit en avant, soit en arrière; Hérodote, VII, lxi. Les mêmes coiffures se portent maintenant encore en Perse.

Ils étaient vêtus de la robe médique, *médiké*, *persiké stolé* Eschyle, dans sa tragédie des Perses, vers. 1015 et 1016, fait dire à Xerxès, vaincu à Salamine, à son arrivée à Suze : « Vous voyez ce qui me reste de mes apprêts. » Et, en prononçant ces mots, le roi montre ses vêtements déchirés, jouant ainsi sur le mot *stolé*, flotte, équipage. A Athènes, et dans une telle circonstance, ce jeu de mot dut obtenir grand succès. — « Les Perses, dit Hérodote, sont les plus curieux des usages étrangers. Ils ont pris l'habillement des Mèdes, s'imaginant qu'il était plus beau que le leur... » — Ce vêtement, dit Xénophon, parut à Cyrus devoir mieux cacher les défauts du corps, et faire paraître beaux et plus grands ceux qui le

Des hérauts proclamaient sa grandeur.
Dès qu'on l'apercevait, tous l'adoraient en criant :

portaient. — Cette robe descendait jusqu'aux pieds, était à manches courtes, pour laisser voir les bracelets des poignets et du bras. On la nommait *candys;* elle était en étoffe de lin ou de coton, frangée dans le bas; celle du roi était teinte en pourpre marine; celle des grands de la cour, en rouge commun.

Par dessus, on mettait une tunique plus courte, en laine, et sur cette dernière une sorte de chemisette blanche que l'on appelait *sarapis*.

Dans les batailles, les Perses portaient autour des jambes des *anaxyrides*, véritables pantalons collants; elles étaient en peau, dit Hérodote; Xénophon nous les montre rayées et teintes de vives couleurs. — Cette partie du costume des Perses les fait désigner, par Ovide, sous le nom de *braccati*. Mettre les anaxyrides et le candys fut pour les Grecs synonyme de s'habiller à la mode des Perses, et Alexandre n'osa pas porter les anaxyrides. — Daniel, III, 21, 27, nomme les anaxyrides, *sarabaras* ou *saraballes*. — Voyez Hérodote, I, LXXI; VII, LXI; — Xénophon, *Anab.*, I, V; *Cyrop.*, VIII, III.

Les Perses se ceignaient le corps d'une ceinture, portaient des colliers et des bracelets.

Leur chaussure était une simple sandale à quartier élevé couvrant seulement le talon. Un anneau dans lequel passait le gros orteil ainsi que les cordons qui se nouaient sur le cou de pied servaient à retenir la semelle. Aussi les Grecs appelaient-ils *chaussure persique,* une chaussure de misérable apparence.

Ni Hérodote, ni Xénophon, ne parlent des boucles d'oreille, que cependant l'on retrouve fréquemment servant d'ornements aux personnages des bas-reliefs. De ce silence, on peut conclure, sinon qu'on ne les connaissait pas, du moins que l'usage n'en était pas très-répandu.

Quant au parasol, des auteurs sérieux parmi les modernes

« Majesté sacrée, Dieu bienfaisant, seigneur du monde, chéri de l'Egyptien Ammon-Ra[1], seigneur

enseignent qu'il ne devait pas exister à l'époque de Darius ils s'appuient sur Xénophon, qui, contemporain de Cyrus-le-Jeune, ne trouve, non-seulement pas de mots pour le désigner, mais encore, nous dit *Cyropédie*, VIII, viii : « Aujourd'hui, la vie des Perses est beaucoup plus molle que du temps de Cyrus... *ils s'abritent sous des ombres faites mécaniquement*, par des hommes qui se tiennent debout à leurs côtés. » — Toutefois, contre cette opinion, on trouve dans les *Fastes de Sargon* (721 à 703), traduits d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles du palais de Khorsabad, par MM. Oppert et Menant, ces paroles du roi qui vient de vaincre Mérodach-Baladan, fils de Iakin, roi de Chaldée : « Il abandonna dans sa tente les insignes de la royauté, le... en or, le trône en or, le *parasol* en or, le sceptre en or, le char en argent, les ornements en or, et des effets d'un poids considérable. » Voir les planches de l'ouvrage de Thomas Hope, *The costume of the ancients*.

[1] C'est ainsi que Darius est qualifié sur l'entablement des colonnes du grand temple de l'oasis d'El-Khardjeh, réparé durant son règne. — Sur un autre temple de l'oasis d'Ammon, ce roi est représenté faisant à des divinités égyptiennes l'offrande du feu adoré en Perse. — Il fit réparer la route commerciale de Cosseïr à la mer Rouge. — Strabon nous apprend qu'il reprit les travaux du canal du Nil à la mer Rouge, mais que craignant de submerger la Basse-Egypte, la mer Rouge étant plus élevée que les côtes de la Méditerranée, il les cessa. — On possède dans les musées européens, cinq contrats égyptiens, sur papyrus, portant les dates des années, 5e, 15e, 16e, 31e et 35e du règne de Darius — Darius avait su se faire aimer de l'Egypte, voy. Diodore, liv. I, 2e partie, chap. xcv. — Lors de la conquête d'Egypte par Cambyse, Darius faisait

de la région de Héb-osch, fils du soleil, Darius notre roi, vis éternellement. »

Et le peuple jetait des fleurs et des feuillages devant lui, tandis qu'à ses côtés, des eunuques reconnaissables à l'absence de la barbe et aux traits plus arrondis, plus efféminés de leur visage, brûlaient des parfums, agitaient des houpes de plumes [1].

Puis, ce furent de longues acclamations à l'armée ; les pleurs des femmes ; les exhortations que l'on adressait aux proches ; les prières que l'on faisait aux dieux pour qu'ils daignassent conserver ceux qui étaient chers.

Combien de jours d'absence, les mères et les épouses allaient-elles compter ?

Enfin défilèrent les skeptuques [2], les xystophores [3],

partie de la suite du roi ; il était alors, nous apprend Hérodote, « simple garde de Cambyse et très-mince personnage ; » et c'est à Memphis que le futur roi connut le grec Syloson, dont nous avons parlé au liv. II, chap. I, page 73. L'histoire de Syloson est rapportée en entier dans Hérodote; nous avons déjà renvoyé à l'historien grec.

[1] Les bas-reliefs des monuments les représentent ainsi.

[2] Les *skeptuques* étaient les gardes du corps ; ils portaient des bâtons, *shéptron*, insignes de leurs fonctions. — Dans la *Cyropédie*, VIII, on voit Cyrus marcher au milieu d'un cortége de trois cents skeptuques. — Homère appelle les rois, *Sképtouchoi basilées*.

[3] *Xistophores* ou *mélophores*, porteurs de javelots, de lances.

les chars qui traînaient les femmes, les fils du roi[1]; les mules et les chameaux qui portaient les trésors; les

[1] « L'éducation des enfants, dit M. Champollion-Figeac, *op. cit.*, était réglée par les lois et les coutumes; la famille était l'élément fondamental de l'Etat. Il en était ainsi dans tous les pays de despotisme; et comme la famille appartenait au souverain, qu'elle était comme un cheptel de son domaine composé du royaume tout entier, l'homme le plus estimé était celui qui avait le plus d'enfants. Le roi récompensait chaque année ceux qui se distinguaient par un si grand service. » — « L'éducation des enfants commence à 5 ans pour finir à 20; elle consiste en trois choses: monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité, » car le mensonge et les dettes qui entraînent le mensonge sont un déshonneur; Hérodote, I, cxxxvi. Le mensonge, on devait l'avoir en horreur, c'était le précepte de la loi; toutefois, au besoin, on savait passer à côté, et à ce sujet nous voyons, dans Hérodote, Otanès tenir à Darius ce singulier raisonnement: « Quand il est nécessaire de mentir, il ne faut point s'en faire un scrupule. Ceux qui mentent, désirent la même chose que ceux qui disent la vérité; on ment dans l'espoir d'en retirer quelque profit; de même on dit la vérité dans la vue de quelque avantage et pour s'attirer une plus grande confiance. »

« Avant cinq ans l'enfant ne paraît jamais devant son père; il ne sort pas de l'appartement des femmes. Ils ont établi cette coutume, afin que, si l'enfant vient à mourir en bas âge, il ne soit pas pour son père un sujet de chagrin. Je l'approuve... » Hérodote, I, cxxxvi, cxxxvii. Rapprochez de cette approbation d'Hérodote, le passage du *Phédon* qui nous montre Socrate, au moment de mourir, ordonnant froidement que l'on emporte hors de sa prison, ses enfants, afin qu'il puisse continuer en paix son enseignement philosophique, et ne leur adressant ni une caresse, ni une parole. — Il semble que dans l'antiquité, les hommes même les plus sages et les plus

femmes des parents et des favoris de Darius, les bagages, les vallets d'armée[1].

Quand on fut arrivé aux champs sacrés, les victimes furent offertes.

Et l'on se mit en marche vers Babylone.

L'armée géante s'avançait tumultueuse comme la mer à l'heure où monte le flux.

On entendait résonner la timbale qui effraie et fend

justes n'aient jamais compris ces sentiments de tendresse, l'intérêt qui s'attache à la vie naissante d'un enfant ; toutes choses enfin que comprennent et sentent aujourd'hui les hommes les plus vulgaires.

A la cour de Perse, la succession au trône appartenait exclusivement aux fils de la femme légitime ; mais les intrigues du sérail furent souvent plus puissantes que la loi ; c'est ainsi qu'arrivèrent au trône le second et le troisième Darius ; le second que l'on appela *Nothus*, le bâtard. — Le roi désignait son successeur parmi ses fils légitimes ; sur cette décision la mère avait une grande influence, et celui-là était nommé, dont elle espérait la plus passive obéissance ; celui qu'en protégé, elle avait élevé ; on égorgeait ou on crevait les yeux aux prétendants qui auraient pu prouver plus de légitimité, ou devenir trop entreprenants. — Voyez Xénophon, *Cyropédie* ; — Anquetil-Duperron, *op. cit.*

[1] Xénophon nous a conservé le cérémonial de ces marches royales. Après son récit, il ajoute que ces détails, « or donnés par Cyrus, s'observent encore de son temps quand le roi sort de son palais. » — On pourrait croire, tant les indications de l'auteur grec sont exactes, qu'il a copié les dessins

le cœur du lâche, mais qui fait courir le brave aux armes et le remplit de courage, de plus en plus, à chaque moment, comme augmente, de jour en jour, la lune, dans la quinzaine destinée à sa croissance.

C'étaient les hennissements des chevaux, le roulement des chars, le bruit des tympanons, des conques, de la musique guerrière.

Les boucliers, les cottes de maille, les javelots, les casques projetaient, à la ronde, une lueur éblouissante.

On eût dit le soleil à son lever, ou le feu qui dévore une forêt dans la saison chaude.

Pour voir, le peuple, dans Suse, se pressait sur les murs, sur les toits des maisons, sur les monuments, dans les têtes des arbres.

Les premiers rangs de l'armée commencèrent à disparaître à l'horizon; peu à peu, les uns après les autres, les corps de troupes.

A la nuit tombante, on ne distinguait plus qu'à peine les bannières, les têtes des dromadaires, les tours

des monuments de Khorsabad et de Nemroud. Voyez *Cyropédie*, VIII, III. — A quelques détails près, QUINTE-CURCE, III, III, donne les mêmes renseignements.

des éléphants. Comme l'écho d'un tonnerre lointain, arrivaient, vaguement, les bruits de l'armée[1].

La veille on avait fait le dénombrement des troupes. Dans une enceinte circulaire pouvant contenir cinq mille hommes ; on avait compté soixante mille soldats[2]. Outre ces fantassins il y avait dix mille chevaux,

[1] « Tous les Perses étaient soldats, dit M. Champollion, *op. cit.* ; ceux qui possédaient des terres devaient servir dans la cavalerie. La population entière des hommes était classée par groupes de dix, de cent, de mille et de dix mille ; un chef commandait chaque groupe ; les ordres se transmettaient des uns aux autres avec une très-grande promptitude : des armées nombreuses étaient mises inopinément sur pied. »

En lisant Hérodote, liv. VII, l'on se rendra un compte exact, d'abord du nombre colossal de combattants que pouvaient réunir les rois Perses ; ensuite des costumes, des armes des différents peuples ; enfin de tout l'attirail qui suivait ces armées gigantesques.

[2] C'est ainsi que Xerxès fit le dénombrement de son armée. Hérodote, VII, lx : « On rassembla sur un point dix mille hommes, en les serrant le plus que l'on put. Autour d'eux, on traça un cercle ; ce cercle tracé, les dix mille hommes en sortirent, et sur le cercle même on bâtit un mur à hauteur d'appui. Lorsqu'on l'eut terminé, on fit entrer dans l'enceinte une autre troupe, et l'on continua, jusqu'à ce que de la sorte, tous les hommes fussent comptés. » — Darius Codoman marchant contre Alexandre, suivit l'exemple de Xerxès ; Quinte-Curce, III, ii. — Au dire de Procope, pour calculer le nombre de soldats que l'on perdait pendant la guerre, le roi faisait défiler toutes ses troupes devant lui, et chaque soldat jetait une flèche dans

cent vingt chars de guerre, des tours roulantes, quarante éléphants.

une corbeille disposée pour les recevoir et scellée ensuite avec le sceau de l'empire. Après la campagne chacun reprenait une flèche, et ainsi, l'on se rendait compte des hommes qui manquaient.

VI.

LA BATAILLE DU TIGRE.

Les troupes du roi de Perse avaient déjà traversé le Ginde[1].

[1] Hérodote, I, clxxxix et cxc : « Cyrus, marchant sur Babylone, parvint aux bords du Gynde; cette rivière a ses sources dans les montagnes des Matianes; elle coule à travers le pays des Dardanéens et se jette dans le Tigre, qui lui-même passe par la ville d'Opis et tombe dans la mer Rouge. Comme Cyrus tentait le passage du Gynde, qu'on ne peut traverser qu'en bac, l'un des chevaux blancs sacrés, emporté par son ardeur, descendit à la rivière et se mit à la nage, mais l'onde en frémissant le saisit et l'entraîna : il périt. Cyrus, courroucé con-

On n'était plus qu'à une journée de marche de Babylace, sur le Tigre, où l'on devait effectuer le passage du fleuve.

Le vingt-sept du mois d'atriyat'iya[1], vers la troisième heure du jour, on vit s'élever dans le lointain, tout en face, sur le chemin que suivait l'armée, un léger nuage qui tachetait à peine, d'une couleur gris-pâle, l'horizon bleu.

Les premiers rangs s'arrêtèrent.

Sur toute la ligne, il y eut une oscillation de plus en plus faible.

On courut avertir le roi. On attendit. On s'interrogea.

Etait-ce un tourbillon de poussière que le vent venait de soulever sur la route ?

tre le fleuve qui n'avait pas craint de l'outrager, le menaça de le rendre si faible, qu'à l'avenir les femmes le franchiraient facilement, sans se mouiller les genoux. En conséquence, renonçant à marcher sur Babylone, il fit de son armée deux parts, et, l'ayant divisée, il traça sur chacune des rives du Gynde cent quatre-vingts canaux, dans toutes les directions, puis il rangea ses troupes et leur ordonna de creuser. Grâce à la multitude des bras, ce travail put s'achever, mais il consomma la belle saison tout entière.

Lorsque Cyrus eut puni le Gynde en le dispersant par trois cent soixante canaux, dès les premiers jours du second printemps, il partit de nouveau pour Babylone. . »

[1] Novembre-décembre.

Cependant, il n'y avait pas un souffle dans l'air. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait aucun mouvement sur la plaine.

Etaient-ce des vapeurs qui montaient du Tigre?

L'heure était fort avancée déjà ; le fleuve bien éloigné, encore.

Un troupeau d'ânes sauvages qui, tout à coup, se serait levé du milieu des herbes ?

On ne savait.

Des hommes se dressèrent sur le dos de leurs chevaux.

Ils ne voyaient que le nuage, un peu plus grand.

D'autres se couchèrent à terre, et contre le sol, collèrent leur oreille.

Il leur sembla qu'il tremblait, et leur apportait un bruit sourd dont ils ne pouvaient se rendre compte.

Les uns l'attribuaient aux grondements d'un orage qui éclatait à une grande distance.

Les autres, à des roulements de chars.

Chacun alors, par lui-même, voulut juger.

On n'en sut pas davantage.

On fit partir en avant des éclaireurs.

L'armée se remit en marche.

A mesure qu'elle avançait, le nuage s'élargissait, grandissait, montait.

C'était maintenant un vaste rideau de poussière, formant, au soleil, comme un immense nuage fauve.

Une voix s'éleva.

Un soldat avait vu sortir de la nuée des scintillements.

Un instant après, tous s'écriaient :

« Ce sont les rayonnements du soleil sur les armures. Voilà l'ennemi. »

Les coureurs, de toute la vitesse de leurs chevaux, rejoignirent l'armée.

C'étaient bien les Assyriens, avec leurs casques d'airain, leurs boucliers, leurs javelines, leurs glaives, leurs arcs, leurs massues de bois garnies de fer, et leurs cuirasses de lin[1].

Leur nombre paraissait considérable.

Ils avaient de la cavalerie, des chars de guerre.

Aussitôt, aux divinités protectrices, on prépara un sacrifice; lui-même, le roi l'offrit; les victimes consultées rendirent d'heureux présages; tous se prosternèrent, entonnèrent des chants sacrés, des hymnes de guerre.

Darius, pour cacher ses forces, avait massé ses troupes sur un faible espace de terrain. Mais les rangs avaient une grande profondeur.

[1] Hérodote, VII, LXIII.

Aux deux ailes, en avant, sur douze de hauteur, il plaça ses meilleurs soldats.

Ils portaient des tiares; sur le corps, pour les garantir, des cuirasses à manches composées de plusieurs pièces de fer, semblables, par leur aspect, à des écailles de poisson[1]; autour des jambes, les anaxyrides; enfin, au lieu de boucliers, des écus d'osier au-dessous desquels les carquois pendaient.

Ils avaient de courts javelots; de grands arcs[2];

[1] *Catervæ ferratæ*, dit Ammien-Marcellin, XXV, I; et XXIV, VI, *Cataphracti... clibanarii... quos laminarum circuli tenues, apti corporis flexibus, ambiebant per omnia membra deducti...*

[2] Tous les auteurs anciens s'accordent pour qualifier les Perses de bons cavaliers et d'archers excellents, habiles même à lancer la flèche en arrière, en fuyant à cheval. Xénophon, *Anab.* III, III. — La première chose que fait dire Eschyle, *les Perses*, au courrier qui apporte la nouvelle de la défaite de Salamine est celle-ci : « Cette fois, les flèches nous ont mal défendus..., » vers 282. — Selon Strabon, un Darius, peut-être le fils d'Hystaspe, aurait fait graver sur son tombeau : « J'ai été archer et cavalier excellent, *ippeus, kai toxotés aristos.* » Les Perses étaient les *ippotoxotai* par excellence; l'arc, la flèche et le cheval ne les semblent jamais quitter. Sur les monuments de Persépolis, on voit toujours le roi porteur d'un arc et accompagné de personnages armés de la sorte; et si, en face de ces représentations, on se souvient d'Hérodote; de Xénophon; de Strabon; de Virgile; d'Horace, lib. I, od. 19; d'Ovide, lib. II, *Fast.*; de Plutarque, *in Crasso*; d'Ammien; de Procope, lib. I *de Bello Persico*; de Sénèque

de longues lances ; des flèches de roseau ; des sagaris[1] ; des glaives attachés à la ceinture, s'appuyant sur la cuisse droite.

Les cottes de maille, les boucliers étaient frottés d'huile. Plus facilement, dessus, les flèches devaient glisser.

Entre chacun des rangs, on avait disposé un rang de soldats d'un courage moins reconnu; les forts entraîneraient les faibles ; les courageux, les lâches; par derrière, à quelque distance, les frondeurs; puis, les archers.

Au centre, en carrés pleins, sur cinquante hommes de chaque côté, était le corps des Dix-Mille ; près d'eux, autour de l'étendard[2], avec le roi, les doryphores et les xistophores devaient combattre ; en arrière, dissimulés par leurs rangs, les quarante éléphants.

Eloignés de cinq cents pas du front de bataille, les chars de guerre reliaient les ailes au centre. De la sorte, ils devaient éviter le choc des chars assyriens qui ne pourraient arriver jusqu'à eux, et conserver tout

epist. 36; de Justin, XII, II; et de tant d'autres, on reconnaît combien, poètes et historiens, ont été peintres fidèles, narrateurs véridiques.

[1] C'était, suppose-t-on, une hache à deux tranchants.

[2] Un aigle d'or, oiseau consacré au soleil, porté sur un long javelot, était la bannière des rois perses. *Cyrop.*, VIII.

leur élan, en admettant même que l'ennemi s'avançât rapidement quand ils seraient lancés.

Tout au fond, tout à fait au dos de l'armée, les tours roulantes[1] formaient avec elle une ligne égale et parallèle.

Les bagages, les bêtes de somme avec les chariots de transport, avaient été laissés à un demi parasange[2].

Et toute la cavalerie, envoyée des deux côtés; favorisée par un pli de terrain, faisant de plus un grand détour pour n'être pas aperçue de l'ennemi, devait le prendre sur les flancs et par derrière.

On l'avait remplacée par des chameaux sur lesquels étaient montés deux archers adossés, l'un regardant la tête, l'autre la croupe de l'animal. Ils devaient protéger les ailes[3].

[1] A la bataille de Thymbrée, Cyrus avait « un grand nombre de chariots très-grands, sur lesquels étaient des tours hautes d'environ quinze pieds qui contenaient vingt archers. Seize bœufs attelés de front traînaient ces chariots. » Xénophon, *Cyropédie*. Sous ces espèces de redoutes mobiles, les troupes pouvaient se rallier en cas qu'elles fussent rompues.

[2] Le parasange des Perses, suivant Hérodote, était égal à 30 stades, à peu près une lieue et demie.

[3] On voit Cyrus, *Cyropédie*, opposer à la cavalerie de Crésus des chameaux montés de la sorte; Xénophon ajoute que le cheval craint le chameau et n'en peut soutenir ni la vue, ni l'odeur; et qu'alors les chevaux n'eurent pas plus tôt aperçu et senti les chameaux, qu'ils reculèrent. — Dans la description

Bientôt, mais hors encore de la portée du trait, les deux armées furent en présence.

En voyant leurs ennemis en si petit nombre, une grande joie s'empara des Assyriens.

Les Perses n'avaient pas, ou peu de cavalerie; la victoire, à l'avance, était remportée.

Alors, sur toute leur ligne, il se fit un grand mouvement. Ils dédoublaient leurs rangs, et se répandaient dans la plaine, en formant une bande énorme qui, de beaucoup, débordait le front de bataille des Perses. Ils voulaient les envelopper.

La lutte s'engagea.

Les deux armées, poussant des clameurs confuses, sauvages [1], commencèrent à se lancer les javelots, les pierres, les balles des frondes.

Dans l'air, en passant, si nombreuses qu'une ombre se formait, les flèches, les balles de plomb, les amandes d'argyle sifflaient.

du défilé de l'armée de Xerxès, Hérodote, VIII, lxxxvii, a soin de noter que les Arabes marchaient les derniers; « car, comme les chevaux ne peuvent souffrir les chameaux, on avait relégué ceux-ci aux rangs extrêmes pour qu'ils n'effarouchassent pas la cavalerie. »

[1] Les Perses avaient coutume, au moment d'en venir aux mains, de pousser de grands cris pour effrayer l'ennemi et s'exciter entre eux. Quinte-Curce, III, et Diodore, XVII.

Entre les mains, elles brisaient les glaives. Elles s'enfonçaient dans les cuirasses; rebondissaient sur les boucliers ; faisaient jaillir la cervelle des crânes.

Une poussière épaisse s'éleva ; tous ensemble les chars [1] assyriens avaient été poussés en avant ; on les distinguait à peine.

Sur les ailes, sur le centre, les conducteurs de toute la vitesse de leurs chevaux se précipitaient pour ne pas laisser le temps à l'ennemi de prévenir leur choc.

Contre les premiers rangs, ils se heurtèrent [2].

[1] De toute antiquité, on s'est servi de ces chariots dans les batailles. Homère, la Bible, le prouvent. Seulement, ces chars n'avaient que deux roues, étaient attelés de quatre chevaux et montés par deux hommes, dont l'un seulement combattait. — Cyrus remarqua le vice de cet armement, il en changea la forme, les consolida et les garnit de faulx et d'épieux, et mit le conducteur en état de combattre. Voici, la description qu'en donne Quinte-Curce, IV, ix : « Les deux côtés du joug étaient, chacun, armés de trois lames d'épée, et entre les raies des roues, des pointes de dards se montraient en plus grand nombre; enfin, des faulx, les unes attachées au haut du cercle des roues, les autres abaissées vers la terre, devaient couper tout ce que les chevaux lancés rencontreraient sur leur passage.

[2] Pour arrêter leur course, on voit, dans les auteurs, les troupes creuser des fossés. A la bataille de Cunaxa, les Grecs, voyant venir les chars de loin, ouvrent leurs rangs. « Il n'y eut qu'un soldat, dit Xénophon, *Anabase*, I, viii, qui, regardant avec étonnement, comme dans un hyppodrome, se laissa heurter ; et même, dit-on, il n'en reçut aucun mal. » Eumène, dans la bataille que Scipion livra contre Antiochus, avait dis-

Il y eut un grand désordre.

Blessés par les piques qui dépassaient les timons; par les faulx, de chaque côté ; au lieu de se détourner, les soldats se débandèrent, s'enfuirent ou se rejetèrent sur ceux qui les suivaient.

Ce moment de tumulte passa.

Quand l'élan des chars se fut brisé, on reprit courage. Pour les recevoir, les rangs s'ouvrirent, et les piques serrées étroitement, comme deux murs d'airain, perçaient les flancs des chevaux.

Puis, au milieu des rangs, ils finirent par se perdre, se confondre; puis il fut impossible de diriger les coursiers; les uns, à force de secouer la tête, s'étaient séparés du joug; d'autres avaient renversé les chars; d'autres ne traînaient plus que des morts; sous les blessures ils se cabraient, l'effroi les poussait en avant.

Le plus petit nombre pénétra jusqu'aux derniers rangs, mais devant eux se présenta la ligne des archers.

Ils s'arrêtèrent, pas un ne revint.

séminé ses archers dans la plaine, pour jeter la terreur et le désordre parmi les chevaux. D'autres fois, les corps d'armée franchissent rapidement l'espace qui les sépare des chariots pour les empêcher de prendre l'élan. Ainsi firent les Romains à Chéronée.

Cependant, profitant de ce moment de confusion, les Assyriens couraient à l'ennemi.

Pour les prévenir, aussitôt, sur leur centre, Darius lança ses chars.

Il y eut un moment d'indécision ; le centre plia. Les ailes avançant toujours, l'alignement fut rompu. Ils présentaient une vaste demi-circonférence.

Facilement, les chars traversèrent la courte épaisseur des rangs, puis ils se retournèrent, revinrent, et sur toute l'étendue, il se produisit des vides énormes.

Alors, tout d'un coup, les rangs des Dix-Mille s'écartèrent.

Sur vingt de front et deux de profondeur, les quarante éléphants, la croupe piquée par les flèches, se mirent à galoper.

Des plaques de fer leur couvraient le corps en partie et le devant de la tête. Leur poitrail, au milieu, était garni d'un épieu.

Pour les exciter encore, les éléphantarques baissés derrière le col, afin d'éviter et les traits ennemis et ceux qui commençaient à voler du haut des tours, leur piquaient les oreilles avec de longues javelines.

Les énormes bêtes, de leurs trompes, arrachaient les flèches qui s'enfonçaient dans leur peau grise ; et se frappaient la tête de leurs oreilles, en les relevant

comme les ailes de gigantesques chauve-souris, toutes tachées de raies de sang.

Sur eux, à chaque pas plus pressés, tombèrent les javelots et les balles. Ils devinrent furieux, et poussant des hurlements de rage, se ruèrent sur les rangs ennemis.

L'éperon de leur poitrail fendait les cohortes, et des deux côtés, les files de soldats rejaillissaient comme l'écume sous la proue d'un navire, comme la terre sous le socle de la charrue.

Puis le second rang rejetait ces hommes en arrière, et, de leurs trompes, les éléphants les étouffaient, les arrachaient du sol, les lançaient dans les airs, les éventraient de leurs crocs d'ivoire doublés de lames d'acier. Et de ces larges déchirures, les entrailles sortaient.

Une terreur inouïe s'empara des soldats.

Pâles, effarés, ils s'enfuyaient devant les colosses en poussant des cris comme une troupe de pigargues effrayées.

Soudain, devant eux, sans que personne encore l'ait vu, un guerrier se dressa, fort comme un taureau, tête nue, la chevelure en désordre, les yeux hagards. Par le timon, entre ses mains géantes, il souleva un char que les roues brisées n'avaient pu ramener. Il

l'éleva ; puis au-dessus de sa tête, le faisant tourner[1], il s'écria :

« Fils de chiennes, honte et malheur éternels à vous. Aventuriers sans patrie, esclaves courbés sous le fouet du maître, voulez-vous donc que le glorieux nom que vous ont transmis vos pères devienne une injure que les nations se jetteront à la face. »

Par dessus les rangs, le char vola. Dans une tour d'osier, profondément, le timon s'enfonça, et brisant les attaches, dans sa chute, il l'entraîna avec ceux qu'elle contenait.

Le guerrier disparut.

Le bruit se répandit que c'était une divinité, Bel-Nipru, Bel-Chamos, Bel-Phégor[2]. De nouveau les Assyriens revinrent en avant.

Ils s'efforçaient de crever les yeux des éléphants, de leur couper les jarrets, d'incendier les tours.

[1] Une scène semblable est décrite dans Homère, *Iliade*.

[2] Rois assyriens divinisés : Bel Nipru, Bel Nemrod, qui aurait régné vers l'an 2690, à la cinquième génération depuis le déluge. — Après lui, son fils Evéchoüs serait monté sur le trône, et l'adoration que l'on rend à son père serait due à sa piété filiale. — Chamos lui succéda ; il reçut le nom de Bel Chamos ; Pong ensuite, ou Por, ou Bel Peor, ou Bel Phégor, reçut à son tour l'apothéose. Et Bel Nipru, Bel Chamos, Bel Phegor, furent trois divinités en grand honneur parmi les peuples de Chaldée et d'Assyrie.

D'autres se glissant sous le ventre, y enfonçaient leur glaive jusqu'à la garde. L'éléphant tombait. Sous sa masse ils périssaient broyés.

D'autres encore se cramponnaient aux courroies, et, insouciants des traits, sciaient les attaches des tours.

Quelques-uns avaient réussi à abattre les trompes de plusieurs éléphants, et l'on voyait les pauvres bêtes balancer ce moignon ensanglanté, et ruisselant comme une sangsue qui dégorge le sang qu'elle a sucé.

Fous de douleur, il y en eut qui s'emportèrent, alors les Indiens qui les conduisaient, saisissant un long ciseau pendu à leur côté, l'appuyaient sur la jointure du crâne, frappaient de leur maillet, un grand coup ; ils leur fendaient la tête.

Et les monstres s'affaissant sur eux-mêmes, écrasaient dans leur chute les hommes tout autour [1].

[1] Voyez la bataille de Thymbrée. — Ammien-Marcellin, à la suite de Julien, est arrivé à Maranga. « Dès la pointe du jour apparut une immense multitude de Perses avec Mérène, chef de la cavalerie, deux fils du roi, et un grand nombre de nobles. Ces troupes étaient pour ainsi dire bardées de fer; leurs membres étaient tout couverts de lames, parfaitement adaptées aux jointures. Leurs têtes étaient si bien enveloppées de coiffures imitant des faces humaines que, semblables à des corps durs squammiformes, elles ne pouvaient être entamées par les flèches que dans les petites ouvertures faites pour les yeux et les narines. Ceux qui devaient combattre avec des pieux se tenaient immobiles, comme attachés avec

Pour soutenir les siens, Nidintabel avait envoyé une partie de sa cavalerie.

Les uns les autres, ils s'excitaient au courage :

« Est-ce pour eux que nous avons ensemencé nos champs ?

— Est-ce pour eux que nous avons détourné les ruisseaux, creusé les canaux qui fertilisent nos terres ?

— Notre liberté, toutes nos ressources, tout l'espoir

des chaînes d'airain ; près d'eux étaient des archers, qui, écartant leurs bras, tendent leurs arcs flexibles, de manière que la corde frise le mamelon droit, tandis qu'ils tiennent de la main gauche la pointe du trait ; puis avec une extrême adresse, ils décochent les roseaux qui volent en sifflant et causent des plaies dangereuses. Derrière les archers on voyait des éléphants splendidement équipés, dont les trompes terribles inspiraient l'épouvante et effrayaient surtout les chevaux par leurs cris, leur odeur et leur aspect étrange. Les cornacs, *magistri insidentes*, portaient à la main droite des couteaux à manche ; depuis la défaite qu'ils avaient essuyée devant Nisibe, si l'animal devenu furieux cessait d'obéir à son cornac, pour empêcher qu'en se tournant il n'écrasât l'armée qu'il devait servir, on l'abattait en lui enfonçant avec violence ce couteau au niveau de la vertèbre qui joint le col à la tête. » — Mais ce mode de se débarrasser de l'éléphant devenu dangereux, dut être en usage bien avant et dès que ces animaux amenés de l'Inde furent connus en Perse. — « L'expérience montra à Hasdrubal, frère d'Annibal, que c'est ainsi qu'on ôte promptement la vie à ces animaux. » Ammien-Marcellin, XXV, 1. — Cf. Tite-Live, XXVII, xlix.

de notre avenir, sont entre nos mains ; sauvons-nous de l'opprobre, nos femmes, nos enfants ! »

Mais les carrés des Immortels s'avançaient. Entre les éléphants, leur ligne de fer pénétrait, s'élargissant, se rétrécissant, s'allongeant comme une grande couleuvre.

Pour les Assyriens, la résistance devint impossible.

L'épouvante, le découragement les prit. Ils jetèrent leurs armures, se sauvèrent du côté du fleuve.

Restaient les deux ailes, comme deux tronçons.

L'aile gauche avait enveloppé l'aile droite des Perses. L'aile droite avait mis le désordre dans l'aile gauche; les troupes de Darius faiblissaient, cédaient.

On entendait le son des trompes et des instruments guerriers, le cliquetis des fers qui se heurtaient, les clameurs des combattants, et par dessus, la voix des capitaines, les cris des blessés.

A son midi, le soleil les accablait de sa chaleur de plomb.

Sur leur face, le long de leur corps, la sueur, le sang coulaient.

Une immense et lourde poussière les étouffait. Ils ne se reconnaissaient, se ralliaient qu'aux appels.

On piétinait sur les blessés qui, se tordant dans les flaques de sang, cherchaient encore à se protéger de leurs mains, de leurs boucliers ; s'accrochaient aux jambes, mordaient les talons.

Par places, la mêlée était telle, que plusieurs frappés à mort, appuyés contre les vivants, étaient retenus debout.

Ceux qui avaient perdu leurs armes se prenaient corps à corps; et, en le serrant contre la cuirasse, tâchaient d'étouffer leur adversaire.

D'autres, par bravade, s'étaient dépouillés de leurs armures, et, demi-nus, offraient aux coups leur poitrine.

Sur leur peau, la poussière et le sang, par plaques, s'étant collés, formaient de larges taches comme sur la peau des fauves.

Tout à coup, un cri de désespoir, immense, éclata.

On entendait un bruit sourd et prolongé, semblable à celui qu'aurait rendu un fleuve rompant ses digues, une avalanche se précipitant d'une montagne. Sous le sabot des chevaux, la terre, comme si elle eût été arrachée violemment de ses bases, tremblait.

La cavalerie de Darius arrivait.

Alors, Nidintabel, du tertre d'où il dominait la plaine, voyant le centre de son armée détruit; les ailes à demi-victorieuses enveloppées par la cavalerie et les Immortels, jugea la bataille perdue.

Et sans espoir de changer la fortune, levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria :

« Dieux de Babylone, sont-ce là vos promesses et vos secours.

Déjà, m'abandonnez-vous ? »

Puis, reportant ses regards pleins de courroux, comme deux éclairs, sur l'armée des Perses, étendant le poing en signe de haine et de menace :

« Ce n'est pas encore l'heure de te réjouir, Darius, roi infâme, imposteur sacrilège, nous nous retrouverons. »

Il détourna son char, prit la fuite, les cavaliers qui l'entouraient le suivirent.

Les Perses se sont répandus sur toute la surface du champ de bataille.

Ils dépouillent les morts, achèvent les blessés.

Darius fit couper les mains aux malheureux qui avaient été pris vivants. Il leur montra ses ressources, et quand ils eurent tout examiné, il les

renvoya, afin qu'à leur roi ils rendissent un compte exact de ce qu'ils avaient vu[1].

Quelques heures plus tard, les soldats avaient tracé sur le sol une large enceinte, y avaient rangé leurs morts.

A côté, ils s'assemblèrent; au milieu d'eux, le roi entouré des prêtres. Ils commencèrent les cérémonies funèbres.

Leurs voix fortes, élevées, vibrèrent, et sur un rhythme joyeux, ils célébraient les renaissances de l'éternité[2].

Le soir, on arriva à Babylace. Autour de la ville les troupes campèrent[3].

[1] « J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées, dit Sennachérib en parlant des Chaldéens et des Elamites, et je leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris vivants comme des brins de paille, et, pour punition je leur coupai les mains. » — Les rois d'Egypte comptaient aussi les vaincus par *mains coupées*. — La Bible parle des rois qui coupaient les pouces des pieds et des mains à leurs captifs.— Darius Codoman fit couper les mains aux Macédoniens blessés qu'il trouva dans Issus; Quinte Curce, III, viii.

[2] Voyez Appendice A, aux mots : *Cérémonies funèbres* et *Résurrection*.

[3] Les Perses, dans les campagnes, ne se mettaient jamais en marche qu'après le lever du soleil. Xénophon. — Quinte Curce.

Le lendemain, un soldat de haute taille chercha dans le fleuve un endroit guéable; et, de chaque côté, pour former barrière, empêcher que le courant n'entraînât les hommes, on rangea des éléphants et des chevaux.

Entre ces murs vivants l'armée traversa le Tigre[1].

Elle entra dans les plaines de la Babylonie.

[1] « Il n'est d'ailleurs dans les contrées de l'Orient aucun fleuve dont le cours soit aussi impétueux. Outre les eaux d'un grand nombre de torrents, il roule encore avec lui des pierres, et c'est de la rapidité avec laquelle il coule que lui est venu le nom de Tigre, car dans la langue des Perses, *tigris* veut dire une flèche... » Quinte Curce, IV, ix. — Cf. Strabon, XI. — Pline, *Hist. Nat.*, VI, xxvii.

VII.

DANS LE PALAIS.

Nidintabel arrivait à Babylone ; c'était le quatrième jour du mois d'anamakahiya[1], à la tombée de la nuit ; avec lui, quelques cavaliers.

Le deux de ce mois, il venait encore, à Zazana, sur l'Euphrate, de perdre une bataille.

Le peu de troupes qu'il avait pu engager dans ce combat, était en partie tombé sous les coups des Perses ; et le reste en fuyant, s'était noyé dans le fleuve.

[1] Décembre-Janvier.

L'Euphrate charriait les cadavres à la mer[1].

Triste, découragé, le roi s'enferma dans son palais.

Artystone vint à lui.

« La guerre est un mensonge, lui dit-elle; c'est un jeu où les dieux semblent railler la science humaine et déjouer ses calculs.

Mais, il n'y a qu'après la mort qu'il ne reste plus rien à faire. Jusque là, l'on ne doit désespérer de rien.

Personne ici-bas n'est le premier moteur dans les ordres qu'il donne.

La fortune t'a été contraire. Que pouvais-tu contre le destin[2]?

Lui seul réside dans son indépendance. Il ne t'était pas soumis. Lui seul jamais ne perd rien de ses forces, et le moment venu nul ne peut se vanter de pouvoir lui échapper.

Au reste, ne sais-tu pas que plus une cause est juste et sainte, plus les divinités infernales s'efforcent à entraver ses premiers pas.

[1] « Une partie de l'armée ennemie fuit dans l'eau, l'eau l'emporta. » *Inscription de Bi-Sutoun*.

[2] On rencontre souvent chez les anciens, des plaintes relatives à la jalousie du destin. Eschyle, *les Perses*, v. 95 et *seq*. — Hérodote, III, xl; VII, x...

As-tu jamais vu l'aigle se lever de terre à la façon des passereaux ?

Prends courage. Babylone est à toi. Les autres tiendront leurs promesses. Veux-tu déjà te retirer de la lutte ? »

Dans la nuit, l'assemblée des Babyloniens se réunit dans le temple des Sept Lumières de la Terre.

On décida qu'il fallait, pour ménager les vivres, se débarrasser de toutes les bouches inutiles, femmes, enfants, vieillards.

Il y en eut qui proposèrent de les étrangler et de jeter leurs cadavres par dessus les murailles.

Dans la crainte de la peste[1], on arrêta que, dès le lendemain, on les dirigerait sur l'Arménie, avec des présents, pour qu'on les acceptât dans les villes.

[1] Les Babyloniens transportent les malades sur la place du marché ; car ils n'emploient pas de médecins. Le passant donc s'approche du malade et le questionne sur le mal dont il est atteint, pour savoir si lui-même en a souffert ou s'il a vu quelque autre en souffrir. Tous ceux qui vont et qui viennent confèrent avec lui et lui conseillent le remède qui les a guéris de cette maladie, ou qui à leur connaissance en a guéri d'autres qu'eux-mêmes. Il n'est permis à personne de passer en silence devant un malade, sans l'interroger sur son mal. Hérodote, I, cxcvii, page 78 édit. Hachette. — Revenu à la santé, on faisait placer, comme première offrande aux dieux,

On ne devait conserver à Babylone que les femmes mères[1].

Pour que cette mesure ne soulevât aucune plainte, le roi s'offrit à donner l'exemple.

On l'acclama.

Puis, ils votèrent que les habitants de Halalat se

sur les murs des temples un tableau redisant quelles avaient été les souffrances du malade, et le remède qui l'avait guéri. « Ces tableaux, dit M. DE RIANCEY, étaient des notes éparses, des documents à consulter. On attendait un Hippocrate pour les mettre en ordre. » — Quant aux morts, ils les embaument avec du miel. — Voy. HÉRODOTE, I, CXCVIII.

[1] Le récit d'HÉRODOTE est, à cet égard, tout autre que ce que nous disons ici. HÉRODOTE, III, CL, rapporte que ces massacres eurent lieu : « Chacun, dit-il, choisit la femme qu'il préférait parmi celles de sa maison, sauf les mères que l'on mit à part, puis on réunit toutes les autres et on les étrangla. Ils avaient chacun une femme pour cuire leurs aliments, ils étranglèrent le reste pour ménager les provisions. » De telle sorte que, quand Darius se fut emparé de la ville : « Pour que les Babyloniens eussent des femmes, et ensuite des enfants, car les leurs au commencement avaient été sacrifiées, ils les avaient étranglées pour ménager les vivres, il ordonna aux nations voisines de fournir des femmes à la ville, règlant pour chacune le contingent, jusqu'à ce qu'il y en eut en tout cinquante mille. Les Babyloniens de nos jours descendent de ces femmes. » HÉRODOTE, III, CLIX. — Nous n'avons pas suivi le récit de l'historien, parce que nous pensons qu'Hérodote a été trompé par les prêtres qu'il a consultés, mensonge dicté sans doute par l'orgueil national, qui voulut faire des martyrs des derniers défenseurs de Babylone. Jusqu'à un certain point, on peut comprendre les égorgements ordonnés par Esther; cette

conformeraient à ces décisions; qu'ils viendraient se renfermer dans les murs de la ville; que ceux des tribus icthyophages[1] concourraient aussi à la défense; et afin de les engager à se joindre au peuple de la cité, qu'on leur laisserait leurs femmes et leurs enfants; sauf à voir, dans la suite.

Au surplus, ils ne se nourrissaient que de racines de rotèm[2] et de poissons qu'ils pêchent, jettent dans un mortier, broient au pilon, passent à l'étamine, pétrissent comme la pâte et font cuire comme du pain.

Eux-mêmes pourvoiraient à leur nourriture.

Enfin, de telle sorte que les ennemis n'aient aucun abri autour de la ville, on devait incendier les maisons d'Halalat, renverser les cabanes d'argyle et d'aghêmon[3] tressé des icthyophages.

favorite passionnée, toute puissante sur l'esprit de son roi, avait à sauver sa nation, ou plutôt des représailles à exercer; mais dans les conditions où se trouvait Babylone, depuis longtemps se préparant à la révolte, entourée de peuples prêts à la soutenir, on ne saurait admettre une semblable et si inutile cruauté.

[1] Hérodote, I, cc.

[2] Les pauvres mangeaient les racines du rotèm, *Job*, XXX, 4. — Elie, dans le désert, s'assit à l'ombre d'un rotèm, 1, *Rois*, XIX, 5. — Quel est cet arbre, cet arbuste? — Le genévrier(?) — Le chêne(?) — Le térébinthe(?) — Le framboisier(?)

[3] Plante palustre qui servait à construire des palissades. M. Hœfer a cru reconnaître en raison de l'usage de cette plante, le grand roseau à quenouille, *arundo donax*, L.

Ils voulurent encore que l'on envoyât des émissaires, pour hâter les secours des villes voisines ; les Perses se trouveraient acculés, les alliés les écraseraient contre les murs ; que l'on créât des bataillons spéciaux pour la garde des murailles et des portes, on ne dut y admettre que les hommes dont on serait sûr ; que les troupes en armes, du matin au soir, fussent exercées à des combats, à lancer des javelots, à des luttes corps à corps.

Sur les murailles ils pensèrent à dresser des fourneaux, à faire des approvisionnements de vases pleins de bitume ; de cuves remplies d'huile que l'on verserait bouillante sur les assiégeants ; de paquets d'étoupes que l'on imbiberait de naphte pour incendier leurs ouvrages [1].

[1] L'asphalte liquide, qu'on appelle *naphte*, dit Eratosthène cité par Strabon, vient dans la Susiane ; l'asphalte sec susceptible de se solidifier vient dans la Babylonie. La source de ce dernier est près de l'Euphrate. » — Hérodote, I, clxxix : « On compte huit journées de marche de Babylone à une autre ville que l'on nomme Is, où coule une petite rivière du même nom qui se jette dans le grand courant de l'Euphrate ; cette rivière fait jaillir de ses sources de nombreux grumeaux de bitume, et c'est de là qu'on en a transporté pour construire les murs de Babylone. » — « Quand le fleuve se gonfle lors de la fonte des neiges, continue Eratosthène, cette source se gonfle aussi et se déverse dans l'Euphrate ; là, l'asphalte s'agglomère en gros morceaux qui servent aux constructions

Ils ordonnèrent la démolition des vieux murs, le transport des matériaux, des poutres et piliers de palmier contre les fortifications.

Dans les demeures on ferait des perquisitions, pour en tirer tout ce qui semblerait utile à la défense, à l'attaque, jusqu'aux pierres meulières qu'apportaient dans la ville les habitants des Pyles[1], on les pren-

faites avec des briques cuites. D'autres prétendent qu'on trouve aussi l'asphalte liquide dans la Babylonie. On dit que des bateaux en nattes de joncs acquièrent de la solidité quand on les enduit d'asphalte. Quant à l'asphalte liquide ou naphte, il attire le feu dont on l'approche; et si l'on y tient un corps oint de cette matière, il s'enflamme. L'eau, loin de l'éteindre, ranime la flamme; on ne peut l'éteindre qu'avec du limon, du vinaigre, de l'alun et de la glu. » — Ammien-Marcellin, XXIII, VI : « En Assyrie, près du lac *Sosingita*, on trouve le bitume. Le Tigre englouti par ce lac, reparaît après avoir longtemps coulé sous terre. C'est là aussi que se produit le naphte, espèce de poix résineuse, semblable au bitume ; un petit oiseau qui se poserait un instant dessus périrait aussitôt sans pouvoir s'envoler. Cette espèce de liquide, une fois enflammé, ne peut être éteint que par du sable. » — Selon Posidonius, il existe en Babylonie deux espèces de sources de naphte ; les unes de naphte blanc, les autres de noir. Le premier renferme du soufre liquide, c'est pourquoi il brûle ; le second sert pour les lampes au lieu d'huile.

[1] Pyles, — portes ou passages gardés. Ici, il est question des portes ou défilés par lesquels on passait de l'Arabie en Babylonie. D'autres y voient un nom de ville. « Dans ces marches, dit Xénophon, *Anabase* I, v, beaucoup de bêtes de somme moururent de faim : il n'y avait ni fourrage, ni arbres,

drait, bien que taillées et creusées, pour en écraser les ennemis.

Lorsque, en sortant du conseil, Nidintabel rentra au palais, il fit appeler Artystone.

Il lui parla des mesures que l'on avait décrétées.

Au sujet des femmes, elle approuva ses offres.

« Ce sont des grands, dit-elle, que doivent émaner les sages résolutions. En but à tous les regards, espérance de la nation, ils doivent savoir se sacrifier. Quand il part de haut, l'exemple est suivi. Je me préparerai à quitter Babylone. »

Mais, sa voix tremblait, elle ne put contenir un soupir déchirant, et Nidintabel voyant ce beau visage noyé de larmes, ces grands yeux brûlants et humides qui semblaient prier tout en se résignant, se pencha vers elle. Artystone sentit deux lèvres ardentes qui essayaient de boire ses larmes.

Et il lui disait :

« Je ne le veux point ainsi. Tu es mon bon génie. Jusqu'à ce jour, seule entre toutes, tu m'as entouré

tout le pays était nu. Les habitants déterrent le long du fleuve des pierres à meule qu'ils façonnent et transportent à Babylone ; ils les y vendent, et de cet échange achètent le blé dont ils vivent. »

d'une affection sans bornes. Je ne pourrais vivre sans toi. Qui me soutiendrait en mes revers, partagerait ma gloire dans les triomphes. Adore les dieux que je vénère, et ma puissance est à toi. »

Rayonnante d'un bonheur suprême, prenant les mains de son roi, avec une sorte d'ivresse violente, Artystone, d'une voix mélodieuse, s'écria :

« Depuis longtemps, ô mon maître, tes dieux sont les miens. En te suivant n'ai-je pas tout quitté? Je n'ai vu que toi.

J'ai fait venir les Casdim[1] de Babylone ; les conju-

[1] Selon Hérodote, I, clxxxi et clxxxiii, les Chaldéens étaient les prêtres de Bélus. — Diodore, probablement d'après Ctésias, en parle longuement, II, xxix et *seq.* :

« Les Chaldéens sont les plus anciens des Babyloniens ; ils forment dans l'Etat une classe semblable à celle des prêtres en Egypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire, et font des prédictions sur l'avenir ; ils essaient de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou par des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prédire l'avenir par le vol des oiseaux ; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité..... La philosophie des Chaldéens est une tradition de famille ; le fils qui en hérite de son père est exempté de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve

rateurs qui charment les serpents; les magiciens dont les prestiges éblouissent le peuple; les prophètes; je sais les origines, je puis expliquer les symboles. »

et d'ajouter foi aux paroles de leurs maîtres. Habitués à l'étude dès leur enfance, ils font de grands progrès dans l'astrologie, soit à cause de la facilité avec laquelle on apprend dans cet âge, soit parce que leur instruction dure plus longtemps....

« Les Chaldéens enseignent que le monde est éternel de sa nature, qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin. Selon leur philosophie, l'ordre, l'arrangement de la matière sont dus à une providence divine; rien de ce qui s'observe au ciel n'est l'effet du hasard; tout s'accomplit par la volonté immuable et souveraine des dieux. Ayant observé les astres depuis les temps les plus reculés, ils en connaissent exactement le cours et l'influence sur les hommes, et prédisent à tout le monde l'avenir. La doctrine qui est selon eux la plus importante concerne le mouvement des cinq astres que nous appelons *planètes*, et que les Chaldéens nomment *interprètes*. Parmi ces astres, ils regardent comme le plus considérable et le plus influent celui auquel les Grecs ont donné le nom de Kronos, et qui est connu chez les Chaldéens sous le nom de Hélus. Les autres planètes sont appelées, comme chez nos astrologues, Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. Les Chaldéens les appellent interprètes, parce que les planètes, douées d'un mouvement particulier déterminé que n'ont pas les autres astres, qui sont fixes et assujettis à une marche régulière, annoncent les événements futurs et interprètent aux hommes les desseins bienveillants des dieux. Car les observateurs habiles savent, disent-ils, tirer des présages du lever, du coucher et de la couleur des astres; ils annoncent aussi les ouragans, les pluies et les chaleurs excessives. L'apparition des comètes, les éclipses de soleil et de lune, les tremblements de terre, enfin les changements qui surviennent dans

Et tout ce qu'elle avait appris, elle le lui disait.

Puis, par moments, elle s'arrêtait, et ses yeux semblaient interroger : « Est-ce ainsi ? »

Elle lui disait encore, que les astronomes qui con-

l'atmosphère, sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et les nations aussi bien que pour les rois et les particuliers. — Au-dessous du cours des cinq planètes sont, continuent les Chaldéens, placés trente astres, appelés les dieux conseillers ; une moitié regarde les lieux de la surface de la terre ; ces conseillers inspectent à la fois tout ce qui se passe parmi les hommes et dans le ciel. Tous les dix jours, un d'eux est envoyé comme messager des astres, des régions supérieures dans les régions inférieures, tandis qu'un autre quitte les lieux situés au-dessous de la terre pour remonter dans ceux qui sont au-dessus ; ce mouvement est exactement défini, et a lieu de tout temps, dans une période invariable. Parmi les dieux conseillers, il y a douze chefs, dont chacun préside à un mois de l'année et à un des douze signes du zodiaque. Le soleil, la lune et les cinq planètes passent par ces signes. Le soleil accomplit sa révolution dans l'espace d'une année, et la lune dans l'espace d'un mois.

« Chaque planète a son cours particulier ; les planètes diffèrent entre elles par la vitesse et le temps de leurs révolutions. Les astres influent beaucoup sur la naissance des hommes, et décident du bon ou du mauvais destin : c'est pourquoi les observateurs y lisent l'avenir. Ils ont ainsi fait, disent-ils, des prédictions à un grand nombre de rois, entre autres au vainqueur de Darius, Alexandre ; et aux rois Antigone et Séleucus Nicanor, des prédictions qui paraissent toutes avoir été accomplies et dont nous parlerons en temps et lieu. Ils prédisent aussi aux particuliers les choses qui doivent leur arriver, et cela avec une précision telle que ceux qui en ont fait l'essai en sont frappés d'admiration, et regardent la science de ces

naissent le ciel et les symboles lui avaient enseigné la doctrine des cinq astres interprètes; qu'elle savait

astrologues comme quelque chose de divin. En dehors du cercle zodiacal, ils déterminent la position de vingt-quatre étoiles, dont une moitié est au nord et l'autre au sud ; ils les appellent juges de l'univers : les étoiles visibles sont affectées aux êtres vivants, les étoiles invisibles aux morts. La lune se meut, ajoutent les Chaldéens, au-dessous de tous les autres astres ; elle est la plus voisine de la terre, en raison de sa pesanteur; elle exécute sa révolution dans le plus court espace de temps, non pas par la vitesse de son mouvement, mais parce que le cercle qu'elle parcourt est très-petit ; sa lumière est empruntée, et ses éclipses proviennent de l'ombre de la terre comme l'enseignent aussi les Grecs. Quant aux éclipses de soleil, ils n'en donnent que des explications très-vagues : ils n'osent ni les prédire ni en déterminer les époques. Ils professent des opinions tout à fait particulières à l'égard de la terre : ils soutiennent qu'elle est creuse, sous forme de nacelle, et ils en donnent des preuves nombreuses et plausibles, comme de tout ce qu'ils disent sur l'univers. Nous nous éloignerions trop de notre sujet si nous voulions entrer dans tous ces détails ; il suffit d'être convaincu que les Chaldéens sont, plus que tous les autres hommes, versés dans l'astrologie, et qu'ils ont cultivé cette science avec le plus grand soin. Il est cependant difficile de croire au nombre d'années pendant lesquelles le collége de Chaldéens aurait enseigné la science de l'univers ; car depuis leurs premières observations astronomiques jusqu'à l'invasion d'Alexandre, ils ne comptent pas moins de quatre cent soixante-treize mille ans. » Trad. de M. Hœfer, t. I, p. 144 et suiv. — Sur les Chaldéens, Strabon, XV, I, nous apprend que : « Il y a dans la Babylonie une caste ou colonie de philosophes indigènes appelés *Chaldéens* qui s'occupent principalement d'astronomie. Quelques-uns aussi font le métier de tirer l'horoscope, mais ils n'ont pas

que les cinq planètes naturellement subordonnées au soleil, puisqu'elles en tirent la lumière et la vie, sont

l'approbation des autres..... Les Chaldéens astronomes sont de différentes origines, car il y a des *Orchéniens*, des *Borsippiens* et plusieurs autres qui se divisent en autant de sectes, suivant les différentes doctrines qu'ils professent. » — « Ces savants astronomes, dit M. DE RIANCEY, *op. cit.*, d'après SCHLOSSER, *Hist. univ. de l'antiq.*, qui à la vérité inventèrent la sphère convexe et surent tracer un méridien et fixer le point culminant du soleil, mais qui n'allèrent jamais plus loin, revendiquaient aussi, à l'époque d'Alexandre-le-Grand, des observations remontant à 473,000 ans. » — « Il est vrai, continue M. DE RIANCEY dans la note 3, t. I, p. 134, que ce nombre de 473,000 ans dont ils avaient effrayé Diodore, se réduisit à 1903 quand ils en parlèrent à Callisthènes. Callisthènes, selon Simplicius, envoya cette série d'observations à son oncle, le philosophe de Stagyre; Aristote n'en fait mention dans aucun des ouvrages qui nous sont parvenus. Toutefois, comme on a perdu beaucoup de ses livres, un entre autres intitulé *Astronomicon*, il ne serait pas juste de conclure rigoureusement de ce silence que Simplicius a avancé un fait sans fondement. Toujours est-il que Ptolémée, qui a dû avoir connaissance de ces tables astrologiques, ne peut faire remonter son catalogue d'éclipses plus haut que 700 ans avant J.-C. Il ne suppute lui-même les éclipses que par heures et demi-heures, ce qui ne prouve pas une science fort avancée. M. DESDOUITS, *Soirées de Monthéry*; — SCHLOSSER, *op. cit.* » — CICÉRON, *de Divin.*, lib. I, parle d'observations faites par les Babyloniens depuis 470,000 ans; mais aussitôt il ajoute : « Ces hommes sont vains, ou ignorants, ou insensés; ils mentent effrontément sans craindre le jugement de la postérité. » — Bérose et Alexandre Polyhistor rapportent au reste que Nabonassar détruisit tous les monuments historiques antérieurs à son règne, afin que de son avènement, l'on commençât à dater l'histoire des Chal-

douées d'un mouvement particulier que n'ont point les autres astres fixes ou assujettis à une marche régu-

déens ; SYNCELLE, *Chronographia*. — BÉROSE, cité par PLINE, *Hist. nat.*, VII, LVI, dit que les observations astrononiques que l'on conservait à Babylone, ne remontaient qu'à 490 ans ; et Bérose, au rapport de VITRUVE, doit être cru en cette matière, car il avait enseigné l'astronomie dans l'île de Cos où il était établi. VITRUVE, *De Architectura*, IX, VII.

Bérose, né, au rapport de Tatien, au temps d'Alexandre, professait un système astronomique qui parut tellement absurde à Bailly, que ce savant décida qu'il devait y avoir eu deux Bérose : l'un sous Alexandre qu'il sacrifie ; l'autre, plus ancien, sur lequel il se rejette. Bérose a été cité par Pline et Sénèque ; on en retrouve quelques fragments dans FABRICIUS, *Bibliothèque*, et GEORGES LE SYNCELLE, *Chronographie*.

Les prêtres chaldéens, il est certain, n'ont pas eu toute la science qu'on leur a prêtée, mais ils ont dû avoir des notions assez précises de la science qui a pour objet les mouvements apparents des corps célestes. — Voyez IDELER, *Sur l'astronomie des Chaldéens*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, années 1814-1815, p. 199.

A côté des Chaldéens, nous citerons les Chinois et les Japonais, comptant des observations qui remonteraient à deux mille cinq cents années ; les Brahmines, trois cent millions ; les Egytiens trente-quatre mille ; les Phéniciens, trente mille ; les Perses, cent mille. Il est démontré, HERMANN, *Mythol. des Griechen*, « que ces chiffres représentent des cycles astronomiques multiples de treize, dix-neuf, cinquante-deux, soixante, soixante-douze, trois cent soixante, quatre cent dix, et d'autres périodes, au retour desquelles l'imagination a posé l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, en attribuant à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps. » CANTU, t. I, p. 123, *Hist. Univ.*

lière ; qu'elles annoncent aux hommes les événements futurs, et interprètent les desseins des dieux ; qu'en dehors du cercle zodiacal elle avait reconnu la position des vingt-quatre étoiles dont une moitié est au nord, l'autre au sud, que parmi ces juges de l'univers, les étoiles visibles étaient affectées aux êtres vivants, les invisibles aux morts.

Heureuse de lui montrer que de ses croyances elle n'ignorait rien, elle lui parlait de la création, d'Oannès, de Xisuthr, le rejeton qui, lors du déluge, est demeuré de reste [1].

[1] Quelques notions nous sont venues des savants araméens sur la création du monde : « Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, renfermant des monstres de toutes sortes. C'étaient des êtres à deux têtes, une d'homme et une de femme, des hommes qui avaient deux ailes, d'autres qui en avaient quatre. » — « Dans l'antiquité, dit M. DE RIANCEY, quand on visitait le temple de Bel, on y voyait la représentation de ces étranges habitants du chaos. Ils ont apparu à la science moderne étonnée, et on considère avec surprise dans nos musées leurs masses gigantesques. »

Une femme Omorka régnait sur l'univers, mais un jour, un génie plus puissant, Bel, la coupa en deux, forma de l'une de ses parties, le ciel ; de l'autre, la terre. Le chaos devint ordre. Tous les animaux préexistants ne pouvaient supporter la lumière, Bel les tua, établit les planètes et les astres, et pour peupler l'univers qui était vide, tira les hommes de la tête d'Omorka.

Ensuite parut le législateur intellectuel dont l'emblême est la

Avec une joie d'enfant, elle lui répétait tout cela. On lui avait enseigné par des enchantements et

pointe de l'arête. Oannès sortit de la mer Erythrée, et la première année, parut à Babylone. Il avait deux têtes : moitié homme, moitié poisson ; il tenait de l'un, les pieds, la parole ; de l'autre, la tête, la queue. — Il instruisit les peuples sur tout ce qui pouvait leur être utile ; leur donna des lois, leur enseigna les sciences, les lettres, leur apprit à bâtir des maisons, à semer, à mesurer la terre. — Il vivait au milieu de tous, mais ne mangeait pas avec eux ; et au soleil couchant se retirait vers la mer et passait la nuit dans les eaux.

« Bérose, dit M. de Riancey, *op. cit.*, avait promis d'éclaircir le mystère d'Oannès ; l'explication du prêtre chaldéen ne nous est point parvenue. Mais elle est indiquée dans le nom de ce personnage, Oannès, dans lequel on retrouve encore l'étymologie grecque du mot œuf, *ôon*, l'œuf de toutes les cosmogonies orientales qui devient ici le corps d'Omorka. »

L'époque arrive où la terre va être inondée par les eaux du déluge : « Chronos étant apparu en songe à Xisuthr, *le rejeton qui est demeuré de reste*, l'avertit que le quinzième jour du mois de Doëssius, le genre humain serait détruit par un déluge. Il lui ordonna de mettre par écrit l'origine, l'histoire et la fin de toutes choses ; de cacher ses mémoires sous la terre dans la ville du soleil, nommée Sippara ; de construire un vaisseau, de rassembler toutes les provisions nécessaires et d'y entrer ensuite avec ses parents, ses amis, et un couple de tous les animaux à quatre pieds et de tous les oiseaux. Xisuthr exécuta ces ordres de point en point, et fit un navire qui avait deux stades de longueur et cinq de largeur. Il n'y fut pas plus tôt entré que la terre fut inondée. Il laissa passer quelque temps, puis quand il vit les eaux diminuer, il lâcha quelques oiseaux qui, ne trouvant ni nourriture, ni lieu où se reposer, retournèrent auprès de lui. Quelques jours après, il en

des purifications à détourner le mal, à procurer le bien.

lâcha d'autres qui revinrent avec un peu de boue aux pattes, la troisième fois il les laissa aller, ils ne revinrent plus. Xisuthr jugea donc que la terre était suffisamment découverte; il fit alors une ouverture au navire, et reconnaissant qu'il s'était arrêté sur une haute montagne, il en sortit avec ses enfants, sa fille et le pilote. Il adora la terre, éleva un autel, sacrifia aux dieux. Ensuite, lui et tous ceux qui l'avaient accompagné hors du vaisseau disparurent. Ceux qui y étaient restés, ne les voyant pas revenir, en sortirent à leur tour et les cherchèrent vainement. Une voix se fit soudain entendre, et leur annonça que la piété de Xisuthr lui avait mérité d'être enlevé au ciel, et mis au rang des dieux. La même voix les exhorta à être religieux et à se transporter à Babylone après avoir déterré à Sippara les mémoires qui y étaient déposés. La voix cessa de se faire entendre, et ils allèrent bâtir la ville que l'on vient de nommer et quelques autres dans les environs. » (Frag. de Bérose dans Georges le Syncelle.)

Le Sabéisme (de Sabaoth l'armée des cieux), fut le culte primordial non-seulement de la Chaldée, mais de presque tous les peuples ; ainsi donc, « d'abord astrale ou sabéïque, la religion chaldéenne n'était probablement que l'adoration des attributs de la divinité unique et créatrice représentée par le soleil, la lune et les grands corps lumineux qui roulent dans l'espace. Tout en s'altérant, elle n'avait pas détruit l'idée d'un seul Dieu et maître de toutes choses, et elle s'était associée à la doctrine d'une triade. Sans doute le monothéisme avait été rapidement corrompu par l'adjonction de plusieurs dieux de rangs divers. Sans doute les triades s'étaient multipliées, s'enchaînant et se développant les unes des autres. Mais le fond de la vraie doctrine demeurait. » M. de Riancey.

Le Dieu suprême c'est *El*, le Lui, l'Innommé, l'Eternel, la

« Si tu venais dans les appartements que tu m'as donnés, tu verrais, sur les dalles, se rouler de longs serpents.

Lumière incréée. Après lui, la tirade supérieure se dessine : Ana, Bel et Heo. — Ana, l'ancien, le chef originel, le seigneur des esprits et des démons, le roi du monde inférieur, le maître des ténèbres et de la mort. — Bel, le seigneur, le suprême, le créateur, le roi de tous les esprits, le seigneur de la terre. — Hoâ, Heo ou Oannès, le dieu de la mer, le dieu de l'abîme, le guide de la science, le poisson intelligent dont l'emblême est la pointe de l'arête ; le coin, la base première de l'écriture, élément de tout savoir. Il est aussi le serpent, le dieu de la vie, de l'intelligence, de la gloire, le dieu donateur, celui qui a fait à l'homme les plus précieux présents. — Ils sont unis à trois déesses. — Anat est la femme d'Ana. — Beltis, la grande déesse, la femme de Bel, la Mylitta, la dame par excellence, la mère des dieux, la déesse de la terre, de la guerre et des combats, la reine de la fécondité. — Dawkina la princesse est la femme d'Heo.

Règne ensuite la seconde triade double. — Sin, le dieu lune ; San, le dieu soleil ; Vul, le dieu de l'atmosphère. — Sin est le chef, le puissant, le dieu des esprits, l'architecte, le soutien des fortifications, le seigneur des bâtiments. Le croissant est son symbole. — San, qu'on nomme encore le brillant, le dieu du feu, la lumière du monde, le conducteur du jour, l'illuminateur des espaces du ciel et de la terre, le directeur, le moteur, le guide des expéditions favorables, le vainqueur des ennemis du roi, le conculcateur des résistances, a pour symbole le disque marqué d'une croix ou orné de rayons.— Quant à Vul, c'est le prince de l'Air, le chef bienfaisant et prévoyant, le seigneur de l'abondance et de la fécondité, le protecteur des canaux et de l'irrigation. La foudre enflammée, le sillon de l'éclair et du tonnerre dans la nue, voilà son symbole. — Ils

C'est que j'ai reconnu l'erreur des Perses qui commandent de les détruire.

Les serpents sont de bons génies; leur nature est divine. De tous les animaux, ils sont le plus remplis

sont unis : San, à Aï Gula la maîtresse de la vie; son symbole est une étoile à six ou huit rayons; Vul, à Salam bô; et Sin à celle que l'on qualifie de la Grande Dame.

Au-dessous sont les divinités mineures, qui représentent les cinq planètes. — Ninip ou Nin est aussi un dieu poisson; il se nomme la lumière des dieux rayonnant sur les nations; on le figure sur les bas-reliefs par l'homme-taureau à quatre ailes qui garde le palais des rois. — Bel-Merodach, le juge, est celui qui préside aux portes et à la justice; il est le support de la souveraineté, le gardien des trésors. — Nergal, est l'homme-lion ailé, le grand héros, le roi des batailles, le champion des dieux, le piétineur, le guide des assauts, le tuteur de la Babylonie. — Ishtar, l'étoile par excellence, est la déesse qui réjouit l'humanité, la maîtresse du ciel et de la terre, la reine de tous les dieux, la déesse de la chasse; son symbole est la femme. Quelques images sculpturales la représentent portant sur son sein et dans ses bras un enfant-dieu. — Nébo, le voyant, le prophète, est celui qui s'entend aux affaires, il a les renseignements et les leçons, c'est le porteur du sceptre du pouvoir, il accorde aux rois le sceptre de la royauté pour gouverner les peuples. — On le représente avec une longue barbe, joignant les deux mains dans l'attitude de la réflexion, et sa robe toute droite est couverte d'inscriptions.

Les titres que nous avons rapportés ici sont tirés des inscriptions. Voyez Bérose dans Georges le Syncelle. — *Mythologie* de Tressan. — Creuzer, *Religions de l'antiquité*. — M. de Riancey, *op. cit.* — Les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, tome XIII.

d'esprit et de feu, ce qui leur donne cette vitesse incomparable qu'ils possèdent. Eux seuls se rajeunissent, s'accroissent et se résolvent en eux-mêmes, c'est leur manière de mourir.

Ils représentent l'être primordial, le plus divin, plein de grâce.

Quand ils ouvrent les yeux, ils répandent la lumière dans la région première née; quand ils les ferment, les ténèbres se manifestent [1].

Faut-il en savoir encore, dis-moi, j'en apprendrai. »

Nidintabel souriait et lui répondait :

« Tu es bonne et je t'aime. »

Puis il la couvrait de baisers.

Elle avait des tressaillements d'une volupté sans nom.

« Quand sur mes lèvres je sens tes lèvres, disait-elle, il me semble que mon cœur arrête ses battements, tu m'étouffes, ô mon roi, je t'aime tant.....»

Un instant après, avec des caresses dans la voix, dans les yeux, dans le toucher, elle reprenait :

« Je serai pour toi, mon maître, cette femme ver-

[1] C'est ainsi que le phénicien Tahaut, l'inventeur de l'écriture, l'a enseigné. *Sanchoniaton* (?)

tueuse dont le prix surpasse de beaucoup celui des perles.

Je chercherai la laine et le lin, et de mes mains qui tiendront le fuseau et la quenouille, je te tisserai les vêtements d'écarlate.

Je veux que tous me louent; que, dans Babylone, l'on dise :

« Plusieurs femmes, par leur sagesse, se sont illustrées, mais celle-là les surpasse toutes. »

Je veux que l'on te désigne pour ton bonheur quand tu seras assis dans l'assemblée des anciens.

Et puis, quand il te plaira de partager ma couche, tu la trouveras toujours parfumée de myrrhe et de cinnamome.

Jamais assez tu ne me baiseras des baisers de ta bouche, car tes amours me seront plus précieuses que tout le reste. Pour moi, tu es entre les hommes ce que l'oranger est entre les arbres; je ne désire que ton ombre.

Oh ! que de fois, durant les nuits, je t'ai cherché près de moi; toi que mon âme aimait, je ne te trouvais point; je t'appelais, et ma voix restait sans écho. »

Comme une liane roulée autour d'un grand arbre, elle le tenait embrassé.

Elle lui répétait :

« Je t'aime tant; mon bonheur est si grand. »

— Je savais ton amour, répondait-il, mais l'autre avait toutes mes pensées encore, elle vivait trop en moi, et pour venir à toi, je voulais pouvoir me donner tout entier. »

On n'entendait plus au dehors que le gémissement de la brise dans les têtes des arbres; dans la salle, que le bruit étouffé des baisers.

La pâle clarté d'une grande étoile d'or enveloppait les deux amants.

« C'est Ishtar, dit Artystone, vois comme elle semble nous protéger, nous contempler, nous sourire. »

Cette nuit-là, deux larmes de bonheur roulèrent le long des joues ridées de la vieille Tamar.

Seule, devant le lit abandonné de sa maîtresse, l'esclave pria.

Et de son cœur, vers les dieux de Tyr et de Sidon, cette prière, comme un nuage d'encens pur, montait.

Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, on exécuta les ordres des Anciens. On ferma les portes, on ne les entrouvrait que pour recevoir les habitants des campagnes, qui, chassés devant les troupes

du Grand-Roi, accouraient éperdus en demandant asile.

Encore ne recevait-on que ceux qui pouvaient combattre.

On attendit.

VIII.

LE SIÉGE.

Il y avait déjà quinze mois que Darius assiégeait la ville. Et l'on n'était pas plus avancé qu'au commencement du siége.

Les soldats murmuraient hautement.

Ils avaient creusé des fossés, élevé des retranchements, des terrasses, et tous les jours c'était à refaire.

Après cela, on les avait dispersés dans le pays pour y trouver des bois de construction. Avec mille peines, mille dangers, ils s'étaient procuré quelques poutres

de palmier, avaient construit des maisons[1]. Et il était rare que dans la nuit, l'on ne fût point réveillé par les crépitements des incendies[2].

Les attaques n'aboutissaient à rien. Pour s'emparer de la ville, on avait usé de tous les moyens possibles : assauts, mines, tours roulantes, machines de guerre. Quels résultats? Que faire avec des murailles aussi épaisses, aussi élevées ?

Les sorties continuelles les décimaient. Ne valait-il pas mieux les renvoyer chez eux?

[1] « A cause de la rareté du bois de charpente, dit Strabon, on construit avec des poutres et des piliers de palmier. On entrelace ces piliers avec des cordelettes de jonc et on y applique des couleurs. On enduit les portes d'asphalte. Celles-ci sont hautes, et toutes les maisons ont le sommet en cône, vu l'absence du bois de construction. Car la contrée est nue; il n'y a en grande partie que des arbustes, abstraction faite du palmier, très-abondant dans la Babylonie... On ne fait pas usage de toits en tuile, car il n'y pleut guère. La même chose s'observe à Suse et dans la Sittacène.

[2] L'huile médique, dit Ammien-Marcellin, servait à enduire les flèches. Elle était préparée avec de l'huile de naphte. Pour l'obtenir, on fait macérer très-longtemps dans de l'huile commune (de l'huile de sésame, puisqu'au rapport de Strabon « on y faisait généralement usage de l'huile de sésame, » et au rapport d'Hérodote, « on n'y fait point usage d'huile d'olive, mais de celle de sésame, » une certaine herbe, puis on l'épaississait avec une autre matière qui est l'huile de naphte. — La flèche enduite de ce mélange, si elle n'est pas lancée trop rapidement, brûle tous les points où elle s'attache, et la flamme ne peut être éteinte que par du sable. Ammien Marcellin, XXIII.

Leurs femmes, leurs enfants, que devenaient-ils? Ils n'avaient personne pour les défendre et les nourrir.

D'ailleurs, ils étaient exténués par les exercices; les marches, trois parasanges par jour; les luttes; les travaux de toute sorte. Puis c'était avec des coups de fouet que l'on accueillait leurs plaintes[1].

Ils avaient tant souffert des pluies de l'hiver; ils allaient tant souffrir des chaleurs de l'été.

Ils voyaient, dans la plaine, le grain qui commençait à croître. Ils disaient:

« A quoi sert, ne viendront-ils pas incendier les champs quand l'épi sera mûr. Et il faudra recommencer à labourer, à ensemencer.

Ils étaient privés de tout, vivaient comme des eunuques. C'en était trop.

A côté de cela, leurs ennemis, sur les murs, pour se moquer, venaient former des chœurs de danse, dresser des tables de festin. Le vin coulait à flots.

Ils ne pouvaient cerner la ville trop étendue, et pendant qu'on les envoyait d'un côté, les provisions et les secours entraient de l'autre.

Le fleuve en apportait tous les jours. Et sur leurs

[1] C'était avec le fouet que l'on forçait les soldats Perses à travailler, à combattre. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'ils percèrent le mont Athos.

bateaux ronds[1], les Arméniens, garantis par leurs boucliers de peau, se riaient de leurs flèches. Babylone regorgeait de tout.

Les assiégés les insultaient par des plaisanteries de chaque instant :

[1] Voici la description qu'Hérodote, I, cxciv, nous donne de ces barques : « Les Babyloniens n'ont point d'autres barques que celles qui descendent l'Euphrate jusqu'à la ville; elles sont rondes et toutes de cuir, car, lorsqu'ils en ont façonné les côtés, en taillant des saules qui croissent en Arménie, au-dessus de l'Assyrie, ils étendent tout autour extérieurement des peaux apprêtées, de sorte qu'elles forment le fond, sans distinguer la poupe, sans rétrécir la proue. Ces barques sont circulaires comme des boucliers; ils les doublent en dedans de roseaux, puis ils partent et font leurs transports en descendant le fleuve. Leur chargement consiste en marchandises diverses et surtout en vases de terre pleins de vin de palmier. Deux hommes, se tenant debout, dirigent la barque avec une perche; l'un retire la sienne pendant que son compagnon pousse l'autre jusqu'au fond de l'eau. On construit sur ce modèle de grandes et de petites barques. Les plus vastes reçoivent une cargaison du poids de cinq mille talents. Chacune porte un âne vivant, et les grandes plusieurs. Lorsqu'en naviguant elles sont arrivées à Babylone et que les mariniers ont disposé du fret, ils vendent à l'encan les roseaux et la carcasse; puis ils chargent les peaux sur les ânes et s'en retournent par terre en Arménie, car il est impossible de remonter en barque le cours du fleuve à cause de sa rapidité. C'est pour cela qu'ils ne font point leurs bateaux en bois, mais en cuir. Lorsque les conducteurs des ânes sont de retour en Arménie, ils se remettent à construire leurs bateaux par le même procédé. » Page 76, édit. Hachette.

« Vous vous emparerez de la ville quand les mules mettront bas.

— Vous prenez racine ; tarderez-vous à nous donner des fruits ?

En voilà, tenez, nous sommes généreux. »

Et les balles de plomb, les flèches tombaient autour d'eux ; et dessus, ils lisaient :

« Attrape.

— Tu la mérites.

— Détourne-toi... »

Si, seulement, comme les chefs, ils avaient des femmes pour le plaisir; des esclaves pour les servir, et de la vaisselle d'or, d'argent pour charger leurs tables.

Mais, ils n'avaient que de l'eau à boire, boueuse ou limpide, suivant le caprice du fleuve; on leur donnait des racines, des fruits ou du poisson, à peine de quoi se nourrir.

La capithe[1] d'orge ou de dourah valait quatre si-

[1] Plus de deux litres ; Xénophon, *Anab.* — Le Zend-Avesta donne les noms et la contenance de quelques mesures : le *Man*, de la contenance de 28,800 grains d'orge, vaut quarante *Astars*; l'Astar contient ainsi 720 grains d'orge; l'Astar est égal à quinze *Meschkals*, ou quinze fois 48 grains d'orge; le Meschkal, à six *Danks*, ou six fois 8 grains; le Dank à 8 *Hebehs*, ou huit fois un grain.

gles[1]; et encore les pourvoyeurs Lydiens[2] s'en procuraient-ils difficilement.

Ils avaient donc en partage : gémir ; panser leurs plaies ; se faire tuer au combat, ou mourir à la peine.

Il fallait mettre un terme à tous ces maux.

A Babylone, on connut leur lassitude. On songea à en profiter. On leur envoya des marchands leur proposer l'achat de choses dont des soldats n'avaient que faire.

C'était un moyen de les exciter encore, de leur rappeler leurs femmes.

Ils leur apportèrent des amulettes ; des images taillées dans des métaux, façonnées en terre, offrant la représentation des dieux ; des talismans, en forme d'anneaux constellés de figures d'étoiles ; des petits cylindres d'agathe, de verre, d'argile, gages de sécurité et de bonheur[3] ; des pâtes épilatoires, des parures pour

[1] Le sigle était d'un peu plus d'un franc.

[2] Depuis que Cyrus avait interdit aux Lydiens de porter les armes, ce peuple ne s'appliquait plus qu'au trafic ; ils suivaient les armées en qualité de vivandiers ou pourvoyeurs. Cela existait encore du temps de Xénophon. Voyez *Anabase*, I, v.

[3] « La plupart des musées, dit M. Charton, *Voyag. Anciens*, possèdent des cachets et des cylindres découverts à diverses

les femmes ; du fard vert ; des parfums ; de la poudre d'antimoine.

époques sur l'emplacement ou dans le voisinage de l'ancienne Babylone. On en trouve aussi parmi les ruines de Ninive, mais plus rarement.

Beaucoup de cachets sont seulement des boules de terre glaise durcie au feu. Il paraît probable que certains cachets servaient à s'assurer que les portes restaient fermées : c'étaient des scellés. Dans le livre de *Daniel*, chapitre XIV, versets 13 et 16, on voit que l'on ferme le temple de Bel en appliquant des sceaux, et le roi demande ensuite si ces sceaux sont intacts. Cet usage était probablement commun aux divers peuples de l'Orient ; lorsque Alexandre eut fait restaurer le tombeau de Darius, il fit apposer des sceaux sur les jointures de la porte.

Les cylindres, qui sont généralement d'une date antérieure aux cachets, étaient, suivant toute probabilité, des amulettes ; ils sont en matières dures, la plupart précieuses, presque toujours naturelles, quelquefois artificielles : jaspe, calcédoine, sardoine, agate, cristal de roche, lapis-lazuli, hématite, basalte, porcelaine, quartz, etc. Ils sont généralement percés dans leur longueur d'un trou par lequel on passait un cordon. Les scènes religieuses figurées à la surface de ces cylindres sont celles que l'on retrouve sur les bas-reliefs colossaux des monuments assyriens.

On rencontre de semblables cylindres dans l'ancienne Egypte : quelques savants croyaient qu'ils y avaient été fabriqués pour être exportés en Perse ; mais on en trouve qui sont suspendus au cou des momies. »

L'ouvrage de M. F. Lajard, *Culte public et mystères de Mithra en Orient et en Occident*, planches, nous donne de nombreuses représentations des figures gravées sur les cylindres retrouvés dans les fouilles. — Voyez encore M. Hœfer, *op. cit.*, page 429.

La première fois qu'il se présentèrent, on fut sur le point de les dépouiller et de les retenir. Les femmes des chefs, pour se procurer à nouveau tous ces objets qui les flattaient, firent changer cette décision. On les paya, on les laissa aller.

En plus grand nombre, chaque jour, ils revenaient, parcouraient le camp en tous sens. D'abord on les surveilla. Puis, comme ils ne faisaient que vendre leurs marchandises, se retiraient ensuite, on ne le fit plus.

Autour d'eux des groupes se formaient.

Alors, ils entretenaient les soldats de toutes les richesses, les ressources de la ville; leur énumé-raient les enceintes qui la protégeaient; surchargeaient leurs récits de détails propres à leur montrer combien leurs peines étaient vaines.

D'autres fois ils leur disaient, désignant les temples :

« Celui-ci, a la cîme carrée, c'est le temple des Sept Lumières de la Terre. Il est fortifié. Il regorge d'or, d'argent, de pierres précieuses; de quoi acheter toute une armée[1].

[1] « Je ferai voir quelle était la richesse des Babyloniens par plusieurs faits, dit Hérodote, I, cxcii, parmi lesquels est celui-ci. Pour l'approvisionnement que les sujets, outre l'impôt, fournissent au grand roi et à son armée, toute la contrée qu'il gouverne est partagée en un certain nombre de districts.

— Là bas, ces terrasses qui s'étendent sur les rives du fleuve, sont celles des palais. Il y a trois enceintes qui les défendent. Un pont sur le fleuve, un passage souterrain, font communiquer le palais de la rive droite au palais de la rive gauche.

— Cette pointe de pyramide, c'est le temple de Mérodach, aussi riche que celui de Bel.

— Ces grands arbres dans lesquels on voit se jouer des cynoscéphales, vous indiquent le temple de Mylitta-Zarpanit.

La cour intérieure est entourée de cellules, voilées de rideaux de lin fin. Au milieu, ce ne sont que bos-

Comme il y a douze mois dans l'année, la Babylonie fournit les vivres de quatre mois et le reste de l'Asie ceux des huit autres mois. Ainsi l'Assyrie produit le tiers de ce que produit toute l'Asie, et le gouvernement de cette province (que les Perses appellent une *satrapie*) est le plus considérable de tous. C'est au point que Tritantechme, fils d'Artabaze, qui le tenait du roi, en tirait un plein artabe d'argent par jour. Or l'artabe est une mesure perse (de 55 litres) contenant trois chénices attiques (1 litre 08) de plus que le médimne d'Athènes (51 litres 34). Il possédait en outre une race de chevaux indigènes, indépendamment de ceux de l'armée ; ses haras contenaient huit cents étalons et seize mille cavales, un mâle pour vingt femelles. Il nourrissait enfin une quantité de chiens de l'Inde, telle que quatre gros bourgs de la plaine étaient exempts d'impôts, à la charge de pourvoir à la nourriture de ces chiens. Tels étaient les avantages de celui qui possédait le gouvernement de Babylone. »

quets de rimmôns, de cyprès, de myrtes et de palmiers consacrés[1].

C'est là que les étrangers trouvent les femmes qui viennent honorer la déesse[2].

[1] On dit, rapporte Ammien Marcellin, XXIV, III, que les palmiers se marient, et qu'on peut facilement distinguer les sexes. On ajoute qu'on féconde les palmiers femelles en les saupoudrant de la semence des mâles et qu'elles éprouvent du plaisir dans cet amour. Que la preuve en est qu'étant inclinés les uns vers les autres, des vents violents ne pourraient parvenir à les séparer ; que si par hasard la femelle ne reçoit pas l'influence du mâle, elle ne produit que des fruits avortés ; et si l'on ignore de quel mâle la femelle est éprise, on oint son tronc avec la semence d'un mâle ; excitée par cette odeur agréable, elle indique le désir de s'accoupler. » — Il est vrai que les palmiers sont dioïques, et que l'on féconde les femelles artificiellement, par la poussière du mâle ; mais de là, à l'exagération d'Ammien Marcellin, il y a loin. — « Dans la plaine entière poussent spontanément les palmiers, dit Hérodote, I, cxciii. La plupart portent des fruits dont ils font certains mets ; ils en font aussi du vin et du miel. Ils cultivent tout à fait les palmiers à la manière des figuiers ; quant à ceux que les Grecs appellent mâles, ils en attachent les fruits à ceux des dattiers, afin que le cinips qu'ils renferment pénètre dans la datte, la fasse mûrir et l'empêche de tomber, car les palmiers mâles portent dans leurs fruits le cinips, de même que les figues sauvages. »

[2] « J'ai fondé, dit Nabuchodonosor, j'ai bâti dans Babylone le temple sacré, la maison de Mylitta-Zarpanit la souveraine sublime et qui est le cœur de Babylone, en l'honneur de la souveraine sublime la reine auguste des dieux.

J'ai fait construire en bitume et en briques, un *kissa* (cour

La tête ceinte d'un bandeau, le corps demi-nu, les yeux avivés d'antimoine, les joues teintes de fard,

carrée) énorme; j'ai formé les voûtes de ses niches intérieures par une terre massée.

Souveraine des dieux, mère auguste, en tout sois propice, féconde la semence, renferme dans le sein de l'utérus l'embryon jusqu'au terme, préside à la délivrance. Que mes œuvres réussissent avec ton aide. »

« La plus honteuse des lois de Babylone est celle-ci, dit Hérodote, I, cxcix : Toute femme indigène est obligée de s'asseoir une fois en sa vie dans le temple de Vénus et de se livrer à un étranger. Plusieurs qui, fières de leurs richesses, dédaignent de se mêler aux autres femmes, se rendent au temple en char couvert, escortées d'une multitude de servantes. La plupart agissent comme il suit : elles s'asseyent dans l'enclos sacré, la tête ceinte d'une corde, elles sont là en grand nombre; les unes entrent, les autres sortent. Elles laissent entre elles, de tous côtés, des chemins alignés, que les étrangers parcourent, après quoi ils choisissent. Dès qu'une femme s'y est assise, elle ne retourne plus à sa maison avant qu'un étranger lui ait jeté sur ses genoux une pièce de monnaie et se soit uni avec elle hors du temple. En jetant cette pièce d'argent, il doit dire : « J'invoque pour toi la déesse Mylitta. » C'est le nom que les Assyriens donnent à Vénus. Quelque médiocre que soit leur présent, la femme ne doit pas le refuser. Ce n'est point permis, car cet argent est sacré. Elle suit le premier qui le lui jette, elle ne dédaigne personne. Lorsqu'elle s'est livrée, elle a satisfait à la loi, à la déesse, elle retourne à sa maison, et par la suite, quelque somme considérable que tu lui offres, tu ne la déciderais pas à se livrer à toi. Celles qui sont belles, grandes et bien faites ne tardent pas à s'en aller. Les contrefaites attendent longtemps faute de pouvoir accomplir la loi. »

toutes parées de colliers, de bracelets, d'anneaux, elles appellent ceux qui passent, dans les allées, pour se donner à eux. »

Et les soldats, les yeux chargés de désirs regardaient.

« Qui vous retient, suivez-nous, c'est demain que sur les places on adjuge les femmes. Vous achèterez des épouses; si vous choisissez les plus belles, vous les paierez; si vous n'êtes pas difficiles, on vous en donnera de moins jolies, et avec elles, de l'or [1].

[1] « Ils ont institué les coutumes que je vais dire en commençant par la plus sage à mon avis, pratiquée aussi, comme je l'ai ouï dire, chez les Vénètes Illyriens. Une fois par an, dans chaque village, toutes les vierges nubiles se rassemblaient, de sorte qu'on les vît ensemble ; alentour se tenait la foule des hommes. Un héraut appelait tour à tour les jeunes filles et les mettait en vente : d'abord la plus belle, ensuite, quand celle-ci avait trouvé beaucoup d'or et était adjugée, la seconde en beauté; elles étaient toutes vendues sous la condition du mariage. Or, tout ce qu'il y avait de Babyloniens cherchant à prendre femme, enchérissant les uns sur les autres, achetaient toutes celles qui excellaient par la beauté ; tandis que les gens du peuple, qui désiraient aussi se marier, ne regardant point la beauté comme indispensable, prenaient les plus laides et avec elles de l'argent. Car lorsque le héraut avait fini de vendre les belles, il faisait lever la plus laide, une difforme s'il s'en trouvait dans le nombre, et il la mettait à l'enchère pour celui qui voudrait l'acheter et se contenter de la moindre dot; enfin il l'adjugeait au moins exigeant. L'argent ainsi donné provenait des belles; de cette manière, les

Que faites-vous ici? Voulez-vous vous faire tuer jusqu'au dernier? Tous les jours on attend une armée qui vient au secours de la ville. Elle ne saurait tarder. Attaqués par devant, par derrière, où fuirez-vous? »

Et par épouvante, par curisoité, par désirs surtout, il y eut des soldats qui se mêlèrent aux marchands et avec eux rentrèrent dans la ville.

Alors on les engagea à des festins, on les gor-

belles dotaient les laides et celles que la nature avait disgraciées. Nul n'avait le droit d'accorder sa fille en mariage à qui lui convenait, ni d'emmener la fille achetée, à moins de caution ; mais moyennant caution garantissant qu'on l'épouserait, on pouvait partir avec elle. Si les fiancés ne tombaient pas d'accord, la loi voulait que l'argent fût rendu. Il était permis aussi à celui qui était venu d'un autre village d'acheter, si telle était son intention. Certes, c'était chez eux une très-belle coutume ; elle était tombée en désuétude ; mais on a récemment imaginé un autre moyen de préserver les femmes des mauvais traitements et d'empêcher qu'on les emmène dans une autre cité ; comme, depuis la prise de Babylone, ils sont tombés dans la misère, tous les gens du peuple qui n'ont pas de quoi vivre prostituent leurs filles. » Hérodote I, cxcvi.

A côté des dernières lignes que nous venons de citer, rapprochons ce passage du prophète Baruch VI :

42. « On voit dans les rues des femmes ceintes avec des cordes et qui brûlent des noyaux d'olives en forme de sacrifice.

43 « Et lorsque l'une d'elles a été emmenée par le passant qui l'a séduite, elle se rit de sa compagne qui n'a pas été jugée digne. »

gea de plaisirs. Les femmes les retenaient. Ils restèrent.

Que leur importait après tout, tel maître ou tel autre. Du moins à Babylone, ils ne manquaient de rien.

Un matin, on envoya une troupe entière de cavaliers faire du fourrage à une assez grande distance du camp. Le soir, le lendemain, le surlendemain, pas un n'était revenu.

On craignit d'apprendre au roi cette défection. Mais l'exemple fut suivi, on fut forcé de tout lui dire.

Il prit des mesures plus sévères; renferma les soldats dans le camp; en interdit l'entrée aux marchands.

Enfin, pour prendre la ville, comme dernière tentative, on décida qu'il fallait user de l'artifice de Cyrus[1].

[1] Voici le parti que prit Cyrus pour s'emparer de Babylone : « Il range le gros de ses forces à l'endroit où les eaux entrent dans la ville, et une autre troupe à leur issue du côté opposé; il prescrit à ces deux corps de faire irruption dans Babylone à l'instant où ils verront le fleuve devenir guéable. Ces dispositions prises, ces instructions données, il s'éloigne avec la partie inactive de son armée. Il recule jusqu'au bassin creusé par Nitocris et s'en sert comme elle, mais dans un but opposé. Il y détourne les eaux du fleuve, dont le lit habituel est aussitôt rendu guéable. Cependant, les Perses que

On apprit aux soldats qu'ils allaient travailler à la terre pour détourner le cours de l'Euphrate. On ne forçait personne, mais on donnerait à ceux qui consentiraient à ce travail, d'abord, par jour, un demi-stater d'or[1]; puis, à la fin de la guerre, des distinctions, de ces coqs d'or que l'on plaçait au bout de piques, des

Cyrus a rangés sur ses bords auprès de la ville, le voient s'affaisser, au point qu'un homme n'a plus d'eau que jusqu'aux cuisses; ils saisissent le moment d'entrer dans Babylone. Si les habitants avaient soupçonné ou appris ce que Cyrus préparait, ils eussent épié l'arrivée de l'ennemi dans la ville et l'eussent misérablement détruit : car, en fermant les portes qui conduisent à l'Euphrate, et en montant sur les murs de soutènement des deux berges, ils l'eussent pris comme dans une nasse. Les Perses, au contraire les surprirent; la ville est si grande que, selon le récit des Babyloniens eux-mêmes, ceux des extrémités étaient déjà enveloppés, que ceux du centre n'en savaient rien. C'était jour de fête : les uns dansaient, les autres se livraient à des divertissements qu'ils n'interrompirent qu'en apprenant la vérité. Ainsi Babylone fut prise pour la première fois. » HÉRODOTE, I, CXCI.

[1] « Le roi thésaurise les impôts de cette manière : on fait fondre les métaux, on les verse, encore liquides, dans des vases de terre cuite; quand ils sont refroidis, on brise cette enveloppe. Lorsque le roi a besoin d'argent, il fait frapper la somme qui lui est nécessaire. » HÉRODOTE, III, XCVI. — Le stater ou darique était une pièce de monnaie d'or; sur cette pièce était représenté un archer décochant une flèche. — Le stater valait 19 fr. 17. — Les rois de Perse avaient toujours au chevet de leur lit, une réserve de 5,000 talents d'or, et une autre, au pied du lit, de 3,000 talents d'argent; on appelait ces réserves, *l'oreiller* et le *marche-pied* du roi.

commandements de garnisons et de compagnies. Enfin, on les assura que si l'on ne réussissait pas, le siége serait levé.

Pour donner l'exemple, les chefs se mirent à l'œuvre malgré leurs riches tuniques et leurs anaxyrides brodées.

Jour et nuit on travailla. Dans la crainte d'une révolte, on avait cessé l'usage du fouet.

Mais à Babylone, l'on était prévenu; les habitants étaient sur leur garde; l'attaque échoua [1].

On ne partit point.

Alors de tous côtés les plaintes, les imprécations s'élevèrent; comme des enfants, comme des veuves la plupart se lamentaient.

On infligea des châtiments. Par la ceinture, on traîna des hommes au supplice [2].

[1] Hérodote, I, clii : « Déjà un an et sept mois s'étaient écoulés : Darius et l'armée s'affligeaient de n'avoir pu prendre la ville, quoique tous les stratagèmes et tous les instruments de guerre eussent été employés. Entre autres expédients, on avait essayé de celui qui jadis avait réussi au roi Cyrus. Mais les Babyloniens étaient trop bien sur leurs gardes, et ils ne s'étaient pas laissés surprendre. »

[2] Au lieu de mettre la corde au cou, chez les Perses, on traînait au supplice par la ceinture. Diodore, XVII, xxx.

Les peines étaient nombreuses et quelques-unes barbares. — On déportait dans les îles de la mer Erythrée. — La peine du fouet était souvent appliquée. — On condamnait à perdre la

Le tumulte augmenta.

On fut obligé de donner des suppléments de vivres, de promettre des femmes; quelques-unes furent amenées.

chevelure, à être privé des honneurs ou des décorations méritées; à des amendes, à la confiscation des biens; au carreau triangulaire, retenant le bras droit élevé. — La peine de la mutilation consistait à couper les oreilles et les mains, les pieds et le nez; quelquefois la langue était aussi coupée, arrachée, percée; les yeux souvent étaient crevés ou brûlés avec de l'huile bouillante ou une aiguille rougie; Hérodote nous a rapporté comment s'était vengée la reine Amestris sur sa belle-sœur de l'amour qu'avait inspiré la fille de celle-ci à Xerxès: « elle lui fit couper les mamelles qu'elle jeta aux chiens; les narines, les oreilles, les lèvres, la langue, et dans cet état la fit reconduire en sa demeure. » — Il arrivait que les peines prononcées contre un père de famille s'étendaient à tous les siens. — On appliquait la peine du talion (Aman et Mardochée.) — Cambyse força Psamménite à boire du sang de taureau. — N'avoir pas les mains cachées dans les manches en paraissant devant le roi, mettre un vêtement de prince, s'asseoir sur le siége du monarque, ou tirer à la chasse avant lui, étaient des crimes punis de mort. On enterrait vivant, totalement ou partiellement; on lapidait; on mettait en croix; on écorchait vif. On attribue à Darius fils d'Hystaspe l'invention du supplice de la cendre : le patient était précipité du haut d'une tour dans un monceau de cendres que l'on agitait avec une roue, jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Enfin nous citerons encore, comme le plus horrible, le supplice des deux anges : le patient était enfermé entre deux pierres creusées selon le volume de son corps ; la tête, les mains, les pieds nus restaient en dehors ; ils étaient enduits de miel, et exposés de la sorte à la voracité des insectes.

Les soldats les fatiguèrent d'amour. Et quand, à demi-mortes, elles ne pouvaient plus satisfaire à leurs violences, ils leur passaient au cou des lacets d'osier, les étranglaient, puis, avec toute sorte de gestes et de paroles obscènes, formaient des danses autour de leurs cadavres.

Le lendemain, dans les rues du camp, ils retrouvaient les corps blêmes, roidis, livides, et les scènes horribles de la veille recommençaient.

Ce n'étaient plus des hommes, mais des brutes. Tout commandement était devenu impossible.

Dans le conseil du roi, l'on était d'avis d'abandonner l'entreprise.

Un seul, le fils de Mégabyze, l'un des sept, maintenait Darius indécis, en lui répétant qu'il ne fallait encore désespérer de rien; entendre des opinions contradictoires.

« L'or sans alliage, disait-il, s'il est seul ne se peut reconnaître. Mais si on le frotte contre de l'autre or, on voit de suite lequel est le plus pur. »

Un soir, dans un repas, le roi en ouvrant une pomme de grenade, s'écria :

« Ah, si j'avais autant de Zopyre qu'il y a de grains en cette pomme, que ne ferais-je pas? »

Le lendemain, un homme ayant le nez et les oreilles coupés, le corps tout en sang, sillonné de coups de fouet, se fit introduire près de Darius.

C'était Zopyre.

Effrayé, le roi courut à lui, demandant qui l'avait traité de la sorte, lui, un des hommes les plus considérables de l'armée.

Zopyre répondit :

« Dans la Perse, il n'existe personne, si ce n'est toi, dont la puissance eût été assez grande, puisque tes bienfaits m'ont placé jusque sur les marches de ton trône. Mais, c'est moi même, parce que je suis cruellement affligé de nous voir tourner en dérision par nos ennemis, et parce qu'en outre je sais que la récompense sera plus grande que le mal.

— Insensé, reprit le roi, ton action est odieuse, et tu veux la parer du plus beau nom. Crois-tu donc que nos ennemis, toi mutilé de la sorte, en seront plus promptement vaincus.

— J'en suis certain, répliqua Zopyre, et si tu ne m'abandonnes pas, Babylone, avant peu, sera à nous.

Je vais fuir comme transfuge ; je publierai que par tes ordres j'ai souffert ces outrages ; que le seul motif a été mes prières près de toi pour t'engager à lever le siége. Je dirai dans Babylone que je viens chercher

ma vengeance; qu'on me confie quelques soldats, et que bientôt l'on sera payé de cette confiance, car je connais les moindres particularités de tes desseins.

Pour les convaincre davantage, tu me sacrifieras quelques troupes, mille hommes dans dix jours vers la porte de Sémiramis; sept jours après, deux mille près de celle de Ninus; et dans vingt jours, tu feras avancer quatre mille hommes près de la porte des Chaldéens, puis aussitôt tu ordonneras l'assaut; d'un côté tu les occuperas, de l'autre je ferai entrer les Perses par les portes de Bel et de Cissus[1].

La trahison nous entoure, ne dévoile ce projet à personne.

— Va donc, lui dit le roi, et que les dieux te guident. »

[1] Hérodote rapporte en détail l'histoire de Zopyre, liv. III, chap. CLIII à CLVIII.

IX.

LE MALKHA.

Un matin, c'était le vingtième depuis l'arrivée de Zopyre à Babylone, Artystone disait à Nidintabel :

« J'ai peur. Depuis que vous avez reçu cet homme, une terreur que je ne puis vaincre trouble toutes mes nuits. Ses succès faciles ne présagent rien de bon. L'assemblée des Anciens lui a donné trop de pouvoirs. Tu as laissé faire, tu as eu tort. Il vous trahit. La répulsion subite que j'ai éprouvée pour lui ; l'horreur que son nom seul m'inspire sont autant de pressenti-

ments, d'avertissements qui me viennent des divinités protectrices. Crois-moi, retire-lui ta confiance.

— Frayeur folle, reprit Nidintabel ; comment veux-tu que Zopyre ne soit pas tout à nous ; maltraité comme il l'a été, condamné par les siens, réfugié dans nos murs, il ne tient plus à sa patrie par aucun lien, aucune loi. Sans nous quel espoir lui resterait-il?

— Eh bien, écoute, dit-elle, c'est peut-être vrai, en cela je puis me tromper ; mais je t'en conjure, évite les dangers de la lutte, ta valeur te perdra. Ne sors plus des murs, promets-le moi, et ne t'expose pas à rendre ton enfant orphelin et ton épouse veuve. Si tu nous manquais, que deviendrions-nous? »

Elle lui prenait les mains ; et pour qu'il l'embrassât, lui tendait leur enfant bien-aimé qui ne parlait pas encore, mais déjà semblait leur sourire.

Elle continuait :

« C'est que, vois-tu, je ne sais pourquoi, tout m'inquiète.

Le temps est venu cependant où la brise apportant le parfum des montagnes ; où les bosquets se couronnant de fleurs, les collines brillantes de l'éclat des tulipes et de l'émail des hyacinthes, rendent à la nature tout son éclat, sa fraîcheur, sa beauté ; et tout cela me paraît l'attrister au contraire.

Le rossignol, dont j'aimais tant naguère à entendre le chant joyeux, aux accents duquel on eût dit que la rose s'épanouisse, ne pousse plus maintenant que des cris plaintifs.

Plus souvent, le soir, au-dessus de lui, l'oiseau de nuit passe et le fait taire; et quand il reprend, sa voix semble se plaindre.

Oh! ce n'est certes pas ainsi qu'il s'exprime, quand, du milieu de la verdure des arbres, il chante la joie, l'amour, le bonheur.

Pardonne-moi de t'attrister; mais, en moi, je crains que pour nous l'avenir ne soit gros de malheurs; je sens qu'il y a, dans l'air, quelque chose de lourd, de terrible, d'indéfinissable, comme lorsqu'un orage se forme, et que tout ce qui nous environne est plein de cette tristesse et de cet accablement.

— Amie, à mon sujet, pourquoi t'affliger autant. Il est vrai que tes soucis sont les miens; mais comme un lâche, je ne saurais éviter les batailles.

Avant tout je dois prendre soin de mon nom et de ma gloire; de notre nom et de notre gloire, reprit-il, en regardant son enfant et lui souriant.

L'honneur de ma race dépend de moi, tandis que nul, courageux ou lâche, ne peut remettre le terme fatal que les dieux lui ont assigné.

La mort avec nous marche, avec nous s'arrête, avec nous s'en retourne, sans qu'on la puisse fléchir, quand la vie doit se tarir, comme tarissent les eaux d'un étang, sous les rayons du soleil, au temps chaud. »

Et le père prenant son enfant, le berçait contre sa poitrine et lui donnait des baisers.

Enfin, l'élevant dans ses bras, se tournant du côté de l'Orient, il s'écria :

« Bel, Dieu Soleil, et vous, divinités augustes, faites que mon fils règne puissamment sur Babylone.

Faites que l'on dise :

« Il est plus brave dans les combats, plus sage dans les conseils, que son père n'a été jamais. »

Faites que sa mère puisse, s'appuyant sur sa force, renaître plus tard en sa beauté et se réjouir en lui. »

Puis il remit l'enfant aux femmes qui en prenaient soin.

Et tous deux, Artystone et Nidintabel, attachaient sur lui leurs yeux, leur âme toute entière.

Tout à coup, malgré l'isolement des demeures royales, ils entendirent s'élever un bruit de clameurs confuses.

Il leur sembla que des cris appelaient.

Nidintabel s'élança au faîte du palais.

Il écouta.

Quand un incendie poussé par le vent s'abat sur les plaines ; quand un rapide torrent descendant des montagnes ravage les moissons, un berger, dans le lointain, sur la cîme d'un roc, écoute avec autant d'étonnement, ces bruits, dont il ne pénètre pas la cause.

Le tumulte devenait éclatant, de plus en plus. Le fracas des armes, les cris des guerriers, le son des trompes, arrivèrent plus distincts.

Le roi courut revêtir ses armes.

Dans l'appartement, un messager couvert de sang se précipita en s'écriant :

« L'ennemi est dans nos murs.

Par les portes pénètrent des milliers de soldats.

Des phalanges entières occupent déjà les rues.

On égorge les habitants jusque sur le seuil des temples. »

— Rassemble tous les hommes du palais, reprit Nidintabel, hâtez-vous, vous allez me suivre au combat. »

Artystone alors, se jetant à ses pieds, toute en larmes, le suppliait, l'invoquait.

« Oh ! ne m'abandonne pas ; ils vont me prendre, m'emmener captive ; je serai livrée à l'un d'eux, son esclave.

Ton fils, ils le tueront.

Fuyons, fuyons, il en est temps encore.

Par de là les mers, nous trouverons des rives fortunées, où l'un pour l'autre nous vivrons heureux. Dans les îles de Kittim, à Ophir, dans le pays de Sind, à Taprobane, on n'a qu'à se baisser pour ramasser l'or, l'ivoire et les pierreries; des fleurs toujours brillantes, balancent leurs larges corolles d'où les parfums s'exhalent et montent comme s'ils sortaient d'éternels encensoirs... Mon roi... mon maître... mon dieu... fuyons...»

Nidintabel s'était arraché à ses embrassements.

Sur le sol elle s'affaissa évanouie, les bras allongés, ses longs cheveux noirs tout dénoués, l'enveloppaient comme d'un linceul.

Quand ses femmes furent parvenues à la ranimer, Nidintabel, près d'elle, était étendu sur des coussins; au côté, il avait une large et profonde blessure; le javelot, dans les chairs, s'était brisé.

Elle ouvrit les yeux.

Il lui souriait, malgré ses souffrances.

« C'en est fait de Babylone, dit-il. Du faîte de sa grandeur, la ville des lois s'écroule.

Tu avais raison, ce Perse nous a trahis.

Mais, ne crains rien, nous avons fait notre devoir, et notre chute sera glorieuse.

Si le bras d'un mortel eût pu sauver la ville, mon bras l'aurait sauvée.

Que pouvions-nous contre les divinités de Babylone, elles-mêmes, qui combattaient contre nous. Dans la mêlée j'ai reconnu Mérodach excitant nos ennemis, semant la terreur parmi mes soldats, et je suis tombé..... »

Des gouttes de sang s'échappaient de la blessure, comme on voit transpirer d'une montagne les gouttes rouges que sue une veine de cuivre.

Artystone, en signe de deuil, déchirait ses vêtements[1]. Puis sur les lèvres de son époux collait ses lèvres, et lui disait :

« O mon roi, ton visage est plus beau que jamais, cependant... tu souffres... dis-moi... ne me quitte pas... je t'aime... »

Quelques heures plus tard, le roi s'était fait porter sur les terrasses de son palais; avec lui, tenant son enfant, était Artystone.

« Jusqu'à la fin je veux voir, lui dit-il. Soulève-moi. »

[1] C'était une coutume répandue chez les Perses et autres peuples de l'Orient, hommes et femmes; Eschyle, les *Perses*, vers 202, 203. — Hérodote VIII, xcix. — Quinte-Curce, IV, x.

Un instant il contempla la ville.

Au-dessus, un grand rideau de fumée planait; et par places, les flammes des maisons qui brûlaient, se perdaient au milieu.

Deux larmes aussi longues que des perles roulèrent sur la face du roi, comme deux gouttes de pluie sur le tronc d'un chêne.

« Et les autres, dit-il, qui malgré leurs serments m'ont abandonné; misérables, qui n'avez pas vu les nuages des tempêtes s'amonceler sur vous. »

Puis, ses yeux s'animèrent, son visage s'illumina, comme un dieu il resplendissait, il sentait en lui le souffle de la divinité, et comme si Mérodach lui-même eût parlé, sa voix résonna :

« Babylone, pauvre ville, comme te voilà tombée.

Ta magnificence d'autrefois, où est-elle? De ta splendeur que va-t-il rester? — Un sépulcre où la vermine te couvrira.

Tu étais l'étoile du matin, la fille de l'aube du jour, et tu avais voulu dresser ton trône par-dessus les étoiles, t'asseoir aux côtés de l'Aquilon sur la montagne de l'assemblée.

Et voilà que le souffle de la destruction passe sur toi.

Nébo est renversé. Bel tombe sur ses genoux.

Tu vas être labourée comme une campagne.

Il ne restera plus de toi que des monceaux de pierres où les animaux du désert habiteront; qu'un marais immense où le butor vivra en paix; qu'une terre sèche, une lande, où le fils de l'homme ne passera plus.

Peuple-roi, ton heure est venue. Il n'y a plus de trône pour toi. Va-t-en tourner les meules[1].

Mais un vengeur te viendra; bientôt, un roi puissant se lèvera[2]; l'orgueil en germant ne porte que l'épi du malheur; la moisson qu'on en retire est toute de larmes; à leur tour les fils des Perses gémiront[3]... »

Sur les coussins, il retomba.

Un moment après, d'une voix qui allait toujours s'affaiblissant, il reprit :

« Je vais mourir, Artystone, je le sens.

Quelque peu avant la tienne, mon âme va renaître dans la divinité. Toi et mon enfant vous allez me suivre. Derrière moi je ne laisse aucun regret. Quand, durant la vie entière on a accompli son devoir, la mort

[1] Les prophéties contre Babylone se réalisaient. *Esaïe*, XIV, XLVI, XLVII; — *Jérémie*, etc.

[2] Alexandre, fils de Philippe, que les vaincus vont appeler Sekander-Iounani.

[3] Dans la Bible, les prophéties contre les Perses. *Daniel*, etc.

est douce. En elle-même, au reste, elle n'est pas redoutable, puisque l'homme arrive à n'y pas songer; quand le jour se lève il se réjouit, est-il à son coucher il se réjouit encore, et pas davantage, à cette heure qu'à l'autre, ne pense qu'il a fait un pas de plus vers la fin; mais pour l'homme vertueux, elle devient une récompense.

Artystone... viens... viens... »

Artystone, penchée vers lui, sentit un souffle passer sur son visage.

C'était fini.

Elle le contemplait en pleurant.

« O mon amant, lui disait-elle, ton corps d'où la vie s'est retirée n'a rien perdu de sa beauté. Il est comme la montagne qui continue à s'irradier après l'heure même où le soleil a quitté le monde. »

A la base des palais, les Perses cherchaient à enfoncer les portes.

Ils aperçurent de longs sillons de lumière et de fumée qui se glissaient à travers les ouvertures élevées. Ils entendirent des crépitements aigus; le bruit de coups de haches, de poutres que l'on déplaçait, de draperies que l'on déchirait.

Ils coururent à Darius en s'écriant :

« Le rebelle et les siens sont sur les terrasses. Dans l'intérieur on met le feu. »

Le roi répondit :

« Ne troublez pas leur fête suprême. N'insultez pas aux vaincus. Le soleil en silence échauffe ; et le vent brise les arbres sans leur jeter un seul mot d'outrage[1]. »

Avec des craquements épouvantables, on entendit la toiture s'affaisser.

Des torrents de feu se tordaient dans les cieux.

La flamme pleurait.

Et le vent, avec un bruit lugubre, emportait de longs tourbillons d'étincelles.

Artystone venait de rejoindre son roi.

[1] Darius dit cependant dans l'inscription de Bi-Sutoun : « Par la grâce d'Ormuzd je pris Babylone, ainsi que Nidintabel lui-même, et dans Babylone je mis à mort Nidintabel. »

Dans notre récit Nidintabel périt en combattant. — Et en effet nous pensons que, si Darius avait eu entre les mains son ennemi, il se serait complu à raconter le supplice qu'il lui aurait infligé, comme il l'a fait pour les autres chefs de révolte.

X.

DARIUS.

Le siége avait duré vingt et un mois.

Pour châtier Babylone de sa révolte, Darius fit empaler trois mille d'entre les premiers de la ville; au reste, il permit de l'habiter. Il ordonna aux nations voisines de fournir des femmes pour la repeupler, et à chaque peuple il règla le contingent; on en amena cinquante mille.

Enfin il fit abaisser les remparts, arracher les portes.

Une seule subsistait, on n'avait point osé la ren-

verser, parce que, sur la terrasse, se trouvait le tombeau de la reine Nitocris.

On en prévint le roi; on lui dit que sur la tombe on lisait une inscription.

Darius y vint; on lui lut ces mots que la reine elle-même avait fait graver :

« Si quelqu'un des rois qui me succèderont à Babylone vient à manquer d'argent, qu'il ouvre ce sépulcre, qu'il en prenne autant qu'il voudra; mais qu'il se garde bien de l'ouvrir pour d'autres motifs, cette infraction lui serait funeste. »

Darius fit desceller la tombe. Mais il n'y trouva que le corps de la reine et cette autre inscription :

« Si tu n'avais pas été insatiable d'argent et avide d'un gain honteux, tu n'aurais pas violé le tombeau des morts. »

Furieux d'une telle mystification, Darius fit raser la porte et jeter au vent les cendres de la reine.

Enfin, pour récompenser Zopyre, il l'honora comme pas un jusque-là ne l'avait été.

Il le nomma gouverneur de Babylone, jusqu'à la fin de sa vie, sans tribut.

Tous les ans, il lui envoya les présents que les Perses estiment le plus; et souvent il répétait :

« J'aimerais mieux que Zopyre n'eût pas été si

horriblement mutilé que de conquérir vingt Babylone outre celle que je possède. »

Pendant que Darius achevait de ramener la Babylonie à l'obéissance, les autres provinces s'en détachaient.

C'était trop tard.

La révolte devint générale dans la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagydie et la Sace.

Mart'iya qui avait soulevé la Susiane, fut mis à mort par les habitants eux-mêmes, à l'annonce seule de la marche de Darius contre eux.

En Médie, Phraortès se mit à la tête de la révolte. Darius, pour s'opposer à lui, envoya un corps de troupes commandées par le persan Hydarnès, en lui disant :

« Salut, combattez dans la Médie tout ce qui ne m'est pas soumis. »

Près de la ville de Ma..., les Mèdes furent mis en déroute, le six du mois d'anamakahiya. Les Perses s'établirent à Kapada en attendant l'arrivée du roi.

Dadarsès partit en Arménie ; il battit les troupes de cette province, le six du mois de thurawarahiya; le dix-huit du même mois, près du château de Tigris ; le

neuvième jour de thaïgarcis près du château d'Arménie.

Puis il se sépara lui-même de Darius; Vomisès fut envoyé contre lui ; une première rencontre eut lieu dans un canton d'Assyrie le quinze d'anamakahiya; une seconde à A'utiyara, en Arménie, dans les premiers jours de thurawahariya.

La guerre durait alors depuis plus d'une année; Darius se rapprocha des provinces où elle avait lieu ; de Babylone il se rendit en Médie. Phraortès avec son armée s'avança vers Ghudrusie ; il fut vaincu le vingt-six du mois de..... Avec sa cavalerie, il marcha sur Rhagès ; les Perses le poursuivirent. Fait prisonnier, conduit devant le roi, on lui coupa le nez, les lèvres et les oreilles, on le chargea de fers, on l'exposa publiquement aux portes de son palais. A Ecbatane, on le mit en croix.

En Sagastie, Chitratak'hma fut traité comme Phraortès. Il fut mis en croix à Arbèles.

Dans la Parthie, l'Hyrcanie, la Perse, une seconde fois à Babylone, des événements semblables eurent lieu.

Enfin, résumant l'inscription qu'il avait fait tracer sur le rocher que l'on nomme Bi-Sutoun, Darius put écrire :

« Ainsi, tout s'accomplit heureusement par la grâce d'Ormuzd ; j'ai soumis par dix-neuf combats les provinces révoltées ; j'ai fait neuf rois prisonniers..... Ce que contient cette inscription est la vérité même..... Voilà ce que j'ai fait par la grâce d'Ormuzd. »

A Bi-Sutoun encore, touchant aux quatorze tablettes d'inscriptions qui redisent la gloire de ce règne, il existe un bas-relief historique et religieux à la fois, qui dépeint aux yeux le résultat de ces événements.

Le roi, dans son costume royal, debout, et tenant de la main gauche un arc appuyé sur le sol, est suivi de deux officiers qui portent, le premier un arc, le second une lance.

Darius, sous ses pieds, foule un ennemi renversé qui demande grâce, et reçoit neuf prisonniers de costumes divers, têtes nues, avec les mains liées derrière le dos, et attachés l'un à l'autre par une corde passée au cou.

Au-dessus de cette scène plane le férouer du roi, le mihr, dont on ne voit que la partie supérieure, le reste se perdant sous un ample vêtement; un grand cercle cordelé est passé autour de la taille ; de la main gauche il tient un anneau ; et la droite, il la lève en signe de commandement.

Toutes ces représentations sont de grandeur colossale.

Des inscriptions se rapportant aux figures du tableau se trouvent dans le champ même du bas-relief et sur la plinthe.

L'homme que le roi foule aux pieds est Gomatas, il porte une longue robe, a une forte chevelure, une barbe pointue. Au-dessous, on lit :

« ..... Il a fait un mensonge, car il disait : Je suis Bart'iya, fils de Cyrus, et je suis roi. »

Le premier des captifs, à longue tunique, sans ceinture est :

« ..... Athrinès qui a fait un mensonge ; il disait : Je suis le roi de la Susiane. »

Le second, à courte tunique, serrée à la taille par une ceinture à agrafes, chaussé de bottines est :

« ..... Natitatabirès, qui a fait un mensonge en disant : Je suis Nabukhadanachara, fils de Nabonis et roi de Babylone. »

Puis, viennent Phraortès ; Mart'iya ; Chitratak'hmès Véisdatès ; Arak'ha de Babylone ; Phraatès, le roi de la Margiane, et le scythe Sarak'ha, le seul qui ne soit point accusé de mensonge.

Son corps est couvert d'une tunique, attachée au cou, descendant peu au-dessous du genoux et serrée

à la taille par une ceinture. Il n'a pas de chaussure, et sa tête chevelue, barbue, est couverte d'un grand bonnet pointu qui s'incline en arrière[1].

Les révoltes comprimées, c'est celui-là contre lequel Darius avait tourné ses armes[2].

[1] Telle est en substance l'inscription de Bi-Sutoun. — M. J. Oppert, *op. cit.*, tome 2, livre II, chapitre v, pages 238 à 250, en a donné une traduction complète. — M. Oppert, d'après cette inscription, a restitué les dates des expéditions de Darius : — Décembre 520, Darius force les Babyloniens à se retrancher derrière les murs ; — Janvier 517, le siége commence ; — Août 518, fin du siége, la Médie, l'Arménie se soulèvent ; — Novembre 518, défaite des Mèdes...

[2] Dans l'inscription de Bi-Sutoun, Darius se vengeait sur un prisonnier de la défaite qu'il avait essuyée chez les Scythes. — « Les Thraces et les Gètes sont soumis, dit M. de Riancey, mais les coureurs scythes échappent aux bataillons iraniens. Les Perses s'égarent dans les solitudes ; les fatigues, les maladies diminuent l'armée, qui est forcée de revenir, en Asie, morcelée et presque détruite. Le Grand-Roi fut trop heureux de retrouver le pont de l'Ister conservé ; le petit tyran de la Chersonèse, Miltiade d'Athènes, eût voulu le détruire. Il savait déjà que les Perses avaient pris pied jusqu'en Thrace, jusqu'en Macédoine, que le roi de cette dernière contrée avait fait hommage à Darius ; que Lemnos et Imbros étaient prises, et il pressentait l'invasion de l'Hellade. » Heureusement, l'avis d'Histiée de Milet prévalut, le pont subsista, Darius fut sauvé. Voyez Hérodote, IV, I et *seq.* — « A peine échappé aux steppes du nord, Darius combattit les pacifiques Hindous. Le grec Scylax, suivant le cours de l'Hindus, le Sind, était descendu vers la mer. Le pays de montagnes situé au nord de ce fleuve fut réduit sous la domination persane. Darius

L'empire était formidable[1]; cent soixante-cinq mille deux cents lieues carrées, en superficie; une armée nombreuse; des revenus qui se montaient à cent quatre-vingt-dix millions, produit net, puisque les provinces elles-mêmes devaient fournir à toutes les dépenses des services publics[2]. Darius put se reposer dans sa gloire en disant:

« Parce que je n'étais ni irréligieux, ni menteur, ni

triomphait par lui-même, et en même temps son lieutenant Aryandès comprimait par une expédition contre Barce un soulèvement de l'Egypte. C'était la pacification générale. »

[1] Darius, le Grand Roi, dit: Voici les pays que je possédais; par la grâce d'Ormuzd, je devins leur roi : Perse, Elam, Babylonie, Assyrie, Arabie, Egypte, les peuples de la mer, Asie Mineure, Ionie, Médie, Arménie, Cappadoce, Parthie, Sarangie, Ariane, Chorasmie, Bactriane, Sogdiane, le Paropanisus, les Saces, Sattagydes, Arachosie, Macée, en tout 23 provinces. — Trad. de l'inscription de Bi-Sutoun, M. J. Oppert, *op. cit.*, 'ome 2, liv. II, chap. v, p. 238 à 250.

[2] « Les dix mille « *Immortels* » faisaient au monarque une brillante et valeureuse escorte. Chaque année le souverain passait la revue de ses troupes, et ses ministres « *yeux et oreilles du roi,* » parcouraient les camps et les garnisons, ranimant la discipline, récompensant le mérite et punissant les négligences.

Au premier mot du schah, toute cette multitude se levait en armes. Un rendez-vous était donné dans une des vastes plaines asiatiques, et alors le monarque, traîné sur un char éclatant, faisait marcher ses armées vers le nord ou vers le midi, l'orient ou le couchant, selon son bon plaisir, selon le caprice d'une femme ou la haine d'un satrape. » — M. Riancey.

tyran, Ormuzd et les autres dieux qui existent m'ont été propices[1]. »

Par imitation de ses prédécesseurs alors, il songea à augmenter les palais d'Istakhar[2].

[1] Les peuples sur lesquels ce roi règna en gardèrent un bon souvenir, et Eschyle, dans sa tragédie *des Perses*, prêtait au chœur les paroles que chacun se répétait après la défaite de Xerxès :

« Souterraines et saintes déités, dit le chœur, et vous, roi des enfers, rendez Darius à la lumière ; ce n'est que ce roi qui nous pourra indiquer le terme de nos malheurs si nous devons en redouter encore.

Entend-il mes lamentations, ce roi qui vivra à jamais, ce prince qui égale les dieux. Mes gémissements vont-ils jusqu'à lui ?

O prince des ombres, permettez à cette ombre glorieuse, à ce dieu que l'on vénérait jadis à Suse, de quitter vos demeures ; qu'il vienne, ce roi qui n'eut point son égal en Perse...

Jamais, en des guerres destructives, il n'a perdu ses armées ; nous le croyions inspiré des dieux, et cela était, puisque ses armes furent sans cesse triomphantes...

Qu'il vienne, ce père de son peuple, ce roi irréprochable... »

[2] « La chaîne de roches de marbre gris, qui porte encore le nom de trône de Djem-Schid, s'arrondit en un immense amphithéâtre qui sert d'enceinte à un édifice formé de blocs énormes unis l'un à l'autre sans ciment et si admirablement rapportés que l'œil n'aperçoit presque point les jointures. Des escaliers de marbre donnent accès à trois étages de terrasses où dix cavaliers de front peuvent passer. Sur les pilastres qui ont survécu, des animaux fabuleux se dressent et paraissent garder les portes. Des colonnes cannelées, que trois

Mais, pour les conquérants rois de Perse, le repos ne pouvait être de longue durée. Au reste, les Athéniens venaient d'incendier Sardes ; l'Ionie se soulevait.

La révolte, il est vrai, fut promptement apaisée, et cruellement punie par les Phéniciens, qui servaient à la fois et la haine de leurs maîtres et leur animosité personnelle.

Mais ce soulèvement avait rappelé à Darius ses anciens projets contre la Grèce.

A la nouvelle de l'incendie de Sardes, il avait demandé son arc et lancé une flèche en s'écriant :

« O Dieu suprême, puissé-je me venger des Athéniens. »

Et depuis, chaque jour au moment du repas, un officier devait lui répéter trois fois :

« O Seigneur, souvenez-vous d'Athènes. »

hommes ont peine à embrasser et qui ne mesurent pas moins de dix-sept mètres de hauteur, soutiennent un péristyle sur lequel s'ouvrent des bâtiments composés de nombreux appartements et décorés d'une foule de sculptures et de reliefs...

Le caractère général est identique aux constructions babyloniennes ; même style, même grandiose, même symbolisme, mêmes inscriptions, avec plus de recherche et d'ornementation peut-être.

C'était bien la résidence des maîtres de l'Orient, de ceux en qui se résumaient les empires détruits et les monarchies écroulées. » M. de Riancey.

On résolut d'attaquer par terre et par mer.

Une flotte fut équiqée, dirigée contre l'Hellade, mais une tempête furieuse brisa les vaisseaux persans contre le mont Athos.

L'armée de terre traversait la Thrace, mais la tribu des Bryges vendit si chèrement sa liberté au satrape Mardonius qu'il fut obligé de revenir sur ses pas.

C'était peu de chose que ces pertes, pour la vaste domination de Darius, aussi bientôt fut-il préparé pour une de ces expéditions formidables, comme la Perse seule pouvait les organiser. Miltiade à Marathon sauva la Grèce.

Des révoltes encore, entre autres, en Egypte[1], vinrent pendant dix ans, suspendre le cours des vengeances du Grand-Roi.

Il songeait de nouveau à l'Hellade, quand la mort vint le surprendre.

[1] L'Egypte, satrapie de l'empire des Perses, était nommée *Mesraya*, *Mezraïm*. — L'inscription de la statue d'Ouza-horpenrès, nous apprend qu'il avait été chargé par Darius « de rétablir le collége des hiérogrammates, de faire le recensement de la population, à laquelle Darius restituait tous ses droits comme auparavant, et de restaurer le nom de tous les dieux, leurs temples, leurs offrandes et la célébration de leurs panégyries à toujours. » Brugsch, *Hist. d'Egypte*, t. I, p. 273.

APPENDICE.

APPENDICE

ZOROASTRE, — ou suivant les diverses orthographes et les divers idiômes, *Zerdust*, *Sapetman-Zertocht*, *Zerdoucht*, *Zeratoucht*, *Sapétémaë Zérétoschstrô*, *Zerathxistrâ*, était fils de Poroschasp, « possesseur de nombreux chevaux, » et de Dogdo. — Voyez sa vie dans ANQUETIL-DUPERRON, *op. cit.*

On a traduit le nom de Zoroastre par « astre pur, — étoile de pureté, » d'après le grec. — DIOGÈNE DE LAERCE, *in proemio ad vitas philos.*, l'a traduit par « celui qui sacrifie aux étoiles, » convertissant ainsi l'adorateur du feu en sabéen. — BOCHART : « contemplateur des astres ; » — d'autres, « prince du secret, » — « ami du feu, » — « astre d'or. » — M. EUGÈNE BURNOUF dans son *Commentaire sur le Yaçna*, par « possesseur de chameaux jaunes. »

A quelle époque parut Zoroastre? — C'est là une grosse question. Le seul renseignement que nous donne l'*Avesta*, à cet égard, est celui-ci : « Cet événement arriva à la fin d'une partie du temps livrée à Ahriman. »

On ne saurait non plus s'arrêter à l'opinion répandue dans l'antiquité, et qui faisait remonter Zoroastre à cinq mille ans avant la guerre de Troie. Cette opinion fut suivie par Hermodore le Platonicien; Hermippe, qui avait étudié à fond les institutions de Zoroastre; Xanthus; Plutarque, *Isis et Osiris;* Pline l'Ancien; Diogène-Laërce...

Platon nous parle déjà de Zoroastre comme d'un sage très-ancien.

M. Oppert place ce législateur vers l'époque de Djem-Schid, deux mille trois cents ans avant Jésus-Christ.

M. de Héeren, et M. Champollion-Figeac qui l'a suivi, pensent que « Zoroastre pourra garder une place légitime dans l'histoire de l'ancienne philosophie orientale pour la période de temps où la Bactriane formait un Etat particulier et prospère. »

Cette opinion est clairement développée, et appuyée de bonnes raisons dans M. DE HÉEREN, *De la politique et du commerce des peuples anciens*, etc., traduction française, tome I, page 474; — dans M. CHAMPOLLION, *la Perse*, pages 124 et suivantes.

M. JEAN REYNAUD, *Encyclopédie nouvelle*, au mot *Zoroastre*, suit cette version : « Il est remarquable, dit-il, qu'Hérodote qui a bien connu les institutions de Zoroastre, n'ait pas même prononcé le nom de ce législateur. Cette omission serait inexplicable si Zoroastre avait pu se présenter à l'esprit de l'écrivain avec une physionomie historique. Donc il est vraisemblable qu'il ne se présentait pas non plus de cette manière à celui des mages qui instruisit le voyageur grec. On peut inférer

de cette circonstance que Zoroastre n'a vécu ni sous l'empire des Perses, ni sous celui des Mèdes... Si les Mages n'ont pas donné à Hérodote plus de renseignements sur la vie de Zoroastre qu'il y en avait (autant que nous en pouvons juger par ce qui nous reste dans leurs écritures sacrées), il a dû en effet considérer ce personnage comme se réduisant à un nom fabuleux joint à l'idée d'une vague antiquité; et il est naturel dès lors qu'avec son sentiment précis de l'histoire, il ne se soit pas cru obligé d'en faire expressément mention. »

Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, a assimilé le schah *Wystaçpa*, *Gustap*, de la tradition à Darius fils d'Hystaspe, ce qui ferait Zoroastre le contemporain de ce roi. — M. de Riancey, *op. cit.*, t. III, page 50, a adopté cette manière de voir. — Mais comment se fait-il alors que la grande inscription de Bi-Sutoun ne cite pas à côté de tous les noms qu'elle nous a transmis, celui de Zoroastre? Comment se fait-il, comme le dit M. Reynaud, qu'Hérodote n'en fasse point mention?

Enfin on a trouvé des raisons pour faire remonter l'existence de Zoroastre à 70 ans avant Cyrus; et afin de trancher la difficulté provenant de la divergence d'opinions, on a supposé qu'il y avait eu dans l'ancienne Perse, deux Zoroastre, l'un ayant existé à l'époque de Djem-Schid, qui serait alors le Wystaçpa; l'autre plus moderne, se rapprochant de Darius fils d'Hystaspe.

La version de MM. de Héeren et Champollion s'appuyant, il nous semble, sur les raisons les plus solides, nous n'hésitons pas à la suivre.

Ne pouvant dans un aussi court aperçu, qu'est le nôtre, reproduire les discussions savantes qui se sont élevées sur cette question, nous renvoyons, pour une étude approfondie, aux auteurs que nous avons cités.

Zoroastre fut un imposteur infâme et sanguinaire, ont dit les uns; un homme divin, ont dit les autres. — Exagérations ridicules.

Zoroastre fut le premier d'entre les mages qui ait tracé par écrit les dogmes, les lois et la morale que la tradition avait conservés jusqu'alors; ce fut un homme de génie, mais un homme; et ses qualités purement humaines ont fini par céder aux passions qu'il avait longtemps nourries, sans les avouer; sa vie, par conséquent, dut offrir un mélange de grandeur et de bassesse.

« Esprit sublime, dit ANQUETIL-DUPERRON, grand dans les idées qu'il s'est formées de la divinité et des rapports qui unissent tous les êtres; pur dans sa morale et ne respirant d'abord que le bien de l'humanité.

Un zèle outré lui fait employer l'imposture.

Le succès l'aveugle.

La faveur des princes et des peuples lui rend la contradiction insupportable, et en fait un persécuteur qui voit de sang-froid des fleuves de sang arroser ce qu'il appelle l'arbre de la loi. »

En effet, dans le principe, ce sage, « après avoir prescrit à ses auditeurs les sacrifices qu'ils devaient rendre à l'Etre suprême, cessa soudain de fréquenter le reste des hommes, se bornant au commerce de ceux que leurs dispositions naturelles rendaient plus aptes à connaître la vérité. » C'est DION CHRYSOSTOME qui nous en parle ainsi.

Mais, plus tard, nous le revoyons, écoutant son ambition, reparaître à la cour du roi, où il savait trouver tous les honneurs, devenir vil courtisan pour satisfaire à un désir de vengeance contre un contradicteur, Ardjasp, le roi du Touran, puis froidement cruel en conseillant une guerre que tous redoutaient comme devant être

sanglante et désastreuse; et lui, pour atteindre son but, répond aux objections les plus sensées : « Qu'est-il besoin de prudence avec cet ennemi de la loi, il faut marcher contre lui. »

Zoroastre se présenta devant le roi Gustasp et lui dit :

« Je suis envoyé par le Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres; ce Dieu qui donne la vie et la nourriture et prend soin de son serviteur, qui t'a donné la couronne, te protège et a tiré ton corps du néant. »

Puis, lui présentant l'*Avesta*, la parole de vie, le livre dans lequel il venait de restituer les pures doctrines; d'enseigner à nouveau la pureté de parole, de pensée et d'action; les vieilles et saines croyances qu'avaient conservées, à peine, quelques *Poëviodécheskans*, les hommes du premier âge, ceux qui avaient été instruits par l'oreille, auxquels Ormuzd avait parlé par ses ministres; il ajouta :

« Dieu m'a envoyé aux hommes pour leur annoncer cette parole. »

Le monde savant ne s'est pas encore accordé sur l'antiquité du livre de Zoroastre qui nous est parvenu, l'*Avesta;* « mais on ne le porte pas dans son état actuel, dit M. Champollion, *op. cit.*, p. 50, au-dessous du VIe siècle avant l'ère chrétienne; toutefois, son origine est vraisemblablement plus ancienne..... »

Et plus loin, page 150 : « A l'égard du *Zend-Avesta*, on ne peut faire descendre au delà du règne de Darius Ier la rédaction qui nous est parvenue en langue et en écriture zendes. C'est par la connaissance de cette même langue, qu'on a pu interpréter les écritures cunéiformes de Persépolis; il faut donc admettre que l'écriture zende et l'écriture cunéiforme existaient en même temps, dès le

règne de Cyrus; que l'une, rectangulaire, fut l'écriture des monuments et des actes inscrits sur la pierre; que l'autre, d'un tracé compliqué par ses formes arrondies, fut l'écriture des livres, et que la langue zende fut également employée par ces deux écritures contemporaines. Mais Zoroastre vécut longtemps avant Cyrus; quelle fut l'écriture iranienne de son temps? Cette question doit être ajoutée à tant d'autres que fait naître le voile qui couvre les temps inconnus de l'Iran. »

Il est évident maintenant que le zend de l'Iran dérive du sanscrit de l'Inde. A Bactres, où Zoroastre expliqua ses livres, le zend porta le nom de *déry*, et du zend sont sortis quatre dialectes : *herri*, qui fut en usage dans l'Hérat; *sagri*, Sedgestan; *zavéli*, Zaboulestan; *soghdi*, Soghdiane.

« Plusieurs siècles et quelques centaines de lieues, dit ANQUETIL-DUPERRON, occasionnent dans les langues sorties l'une de l'autre des changements qui en cachent ordinairement la source. »

« Avec le temps et la multiplicité des provinces persanes, deux idiômes qui furent plus que des dialectes, car la littérature locale les fixa anciennement par d'importants ouvrages, naquirent du zend et lui succédèrent; ces deux idiômes sont connus sous le nom de *pehlvi* et de *parsi*. » M. CHAMPOLLION, p. 142.

Le pehlvi et le parsi, suivant ANQUETIL, sont deux frères issus d'une source commune, le zend; le pehlvi, né sous un ciel rude, dans des contrées montagneuses, est demeuré longtemps grossier; l'autre a grandi dans les belles plaines du Farsistan; et tous deux ont une égale antiquité; le parsi exista du temps de Zoroastre, il a survécu à l'empire des Perses, est passé dans la langue des Persans modernes, où il s'est mélangé d'arabe. Dans une co-

médie d'Aristophane, une phrase prononcée par un Perse est complétement de l'idiôme parsi. — M. Héeren, *op. cit.*, pages 129 à 131, a retracé toutes les notions réunies sur les anciennes langues de l'Iran. — Voir aussi M. Champollion, *op. cit.*, p. 140 et suiv.

Les livres que l'on a attribués avec plus ou moins de raison à Zoroastre, et que, réunis, l'on nommait *Avesta*, formaient 21 *nosks*, *trois fois sept* volumes. En voici les titres en zend et en pehlvi, tirés d'une notice de M. Léon de Rosny, analysant le volume de Dosabhoy-Framdji, parsi de Bombay, *The Parsees*, 1858, publié à Londres. Avec ces titres, nous rapporterons en substance, d'après M. Parisot, *Encyclopédie du XIXe siècle*, au mot *Zend-Avesta*, les points de religion et de législation, etc., dont traitaient ou traitent chacun de ces volumes.

1. *Yatha*, en pehlvi *Suttout-Yeacht;* la nature de Dieu et des esprits; il se compose de 33 *fargards* ou chapitres.

2. *Ahou*, en pehlvi *Suttoud'gour;* prière, pureté des actions, aumône, concorde entre parents : 22 fargards.

3. *Verio*, en pehlvi *Vehest-Mathre;* foi et obéissance à la loi, caractère de Zoroastre, du peuple saint, des actions louables et dignes d'Ormuzd jusqu'à la résurrection : 22 fargards.

4. *A-tha*, en pehlvi *Bug;* contenu de la loi, idée véritable du Dieu suprême, raison de l'obéissance à la loi, moyens de combattre Ahriman et de concourir à la ruine de son empire : 21 fargards.

5. *Rattous*, en pehlvi *Davadjed-Hamas;* le peuple d'Ahriman, le monde céleste et le monde souterrain, nature de tous les êtres créés : 32 fargards.

6. *Oussad*, en pehlvi *Nadour;* astronomie, médecine : 35 fargards.

7. *Tchid,* en pehlvi *Patchem;* quadrupèdes qu'il est permis de manger, célébration et cérémonie des fêtes des Gahanbars, mérite de celui qui lit l'*Yaçna* : 22 fargards.

8. *Hacha*, en pehlvi *Rattoustide;* autorité des rois, obéissance des sujets, devoirs des juges, fondement des états : 50 fargards.

9. *Vangehous*, en pehlvi *Barras;* actes et volontés des rois, conduite que doit tenir le berger à l'égard du troupeau, le roi à l'égard du sujet, le juge dans le lieu de sa juridiction : 60 fargards.

10. *Dadjda*, en pehlvi *Kassasroub;* science du bien, véracité, purification et amélioration du pécheur : 60 fargards.

11. *Manangho,* en pehlvi *Vichtaps;* soumission de Gustasp à la loi : 60 fargards.

12. *Sicouthenaman,* en pehlvi *Khesout;* reconnaissance d'un Dieu suprême, foi, récompenses et punitions finales, obéissance aux rois, devoirs, états et rangs honorables de la société : 22 fargards.

13. *Angéhous*, en pehlvi *Saffand;* de l'homme et de tous les faits qui concernent l'humanité : 60 fargards.

14. *Mazdaï,* en pehlvi *Djarsat;* naissance et premières années de l'enfant : 22 fargards.

15. *Khastremtchaî,* en pehlvi *Bongan-Teacht;* hymnes aux anges de lumière, aux izeds : 17 fargards.

16. *Ahouraî,* en pehlvi *Neyadoûm;* emploi des richesses, conduite du sectateur d'Ormuzd : 54 fargards.

17. *Aa,* en pehlvi *Housparem;* ouvrages surnaturels, peines et épreuves de l'homme juste pendant la vie, jurisprudence des successions, horoscopes : 64 fargards.

18. *Eem,* en pehlvi *Davasronsid;* maux de l'homme, préceptes à l'égard des prisonniers : 65 fargards.

19. *Darregobio*, en pehlvi *Achkaram;* loi des juges, emploi de la loi, connaissance des devoirs : 52 fargards.

20. *Dadada,* en pehlvi *Vendidad;* préservatif contre les productions ahrimaniennes, les dews : 22 fargards.

21. *Vastarem*, en pehlvi *Hadokht;* moyen d'opérer des prodiges, des phénomènes qui semblent contraires à l'ordre de la nature : 30 fargards.

Trois autres *naçkas*, en zend ; *nosk*, en pehlvi, devront être ajoutés, plus tard, au livre de la Loi ; les choses se passeront ainsi :

Zoroastre eut trois femmes. La troisième femme fut Houo, nièce de Djamasp, il la vit trois fois, et cette femme s'étant lavée, les germes restèrent dans l'eau. Les izeds Nériocengh et Anahid furent chargés de les garder jusqu'au terme où trois filles, se lavant dans la même eau, recevront ces germes et mettront au monde trois fils de Zoroastre.

Le premier sera nommé Oschederbami, paraîtra au dernier mille du monde, arrêtera le soleil dix jours et dix nuits, et la deuxième partie du genre humain embrassera la Loi dont il apportera le vingt-deuxième nosk ; le deuxième, Oschedermah, viendra quatre cents ans après Oschederbami, arrêtera le soleil vingt jours et vingt nuits, et la troisième partie du genre humain embrassera la loi dont il apportera le vingt-troisième nosk; le troisième, Sosioch, viendra à la fin des siècles; toute la terre embrassera la Loi; il apportera le vingt-quatrième nosk. Et la résurrection se fera ensuite.

Les Parsis ne possèdent plus qu'un petit nombre des livres que nous venons de citer; les autres auront été détruits, soit lors de la conquête d'Alexandre, soit lors de l'invasion des Arabes.

L'*Avesta* des Parses actuels ne se compose plus que

de cinq livres dits : *Yaçna*, *Vendidad*, et *Vispered*, composant le *Vendidad-Sadé ; Yecht-Sadés* et *Si-Rouze*.

Le *Yaçna* ou *Izechné* contient les prières. Le *Vispered*, l'éloge de tous les chefs des êtres. Le *Vendidad*, le fond de la loi. Les *Yechts-Sadés* sont composés de prières, *Yechts, Néaechs*, *Aprins*, écrites les unes en zend, les autres en pehlvi. Le *Si-Rouze* consiste en une litanie pour les trente jours du mois.

L'*Yaçna* se divise en deux parties, la première a vingt-sept *hâs* ou chapitres; la deuxième trente-six et trois *Yechts* ou prières. Le *Vendidad* a vingt-deux fargards. Le *Vispered* se compose de vingt-sept *cardés* ou chapitres.

Le docte et valeureux Anquetil a retrouvé ces livres chez les *Parsis* ou *Parses, Gaibres* ou *Gaures,* sectateurs de Zoroastre, réfugiés dans l'Inde, il les a traduits après de longues et pénibles études, et à son éternelle gloire en a enrichi pour toujours l'Europe savante.

On trouve encore quelques fragments du *Vistap-nosk*, *Hadokht-nosk*, *Damdad-nosk*.

Parmi les livres écrits en pehlvi, il faut citer : le *Boun-déhescht* que les Perses considèrent comme la traduction d'un des livres du prophète. Il contient la cosmogonie, abonde en généalogies royales, malheureusement, renseignements auxquels on ne saurait accorder grande confiance. Les *Ravaëts* de Behram-Schapour renferment des renseignements semblables à ceux du *Boun-déhescht*, et qui souvent ne sont pas plus sérieux que ces derniers. Le *Boun-déhescht* et les *Ravaëts* ont été traduits par Anquetil-Duperron.

Il y eut, on est d'accord sur ce point, deux états successifs dans la religion persane. — Zoroastre inaugura

le deuxième état, et ses institutions durèrent en Perse jusqu'à l'invasion du Koran.

Le premier fondateur du culte de l'Iran avait été Héômo, le ministre fidèle d'Ormuzd; le premier, il avait règlé à la fois et le dogme et les formes du culte.

Tout d'abord, il avait proclamé l'existence d'un Dieu unique; ce Dieu était :

ZEROUANO, — ou Zervane-Akérène, le temps sans borne.

Le *Sarvam Akiaram* des Hindous a la même signification ; la religion des Perses, comme leur langue, comme leurs lois, devait conserver quelques caractères de l'origine indienne.

Ce Dieu régnait au commencement; il était le premier principe; le créateur de la lumière; de l'eau première; du feu originel; d'Ormuzd, le bien; et d'Ahirman, le mal, ces deux agents secondaires, sans cesse en lutte dans le monde. L'Eternel, on l'adorait en entretenant le feu sur ses autels, car le feu le plus pur des éléments était son image. — Le culte était aussi simple que le dogme.

Ce fut là la religion des hommes du premier âge, les Poéviodèke du nom de leur religion, ou Peischdadiens.

Mais bientôt le culte du feu entraîna à l'adoration des astres et des éléments; des sectes hétérodoxes naquirent. Et déjà, au milieu de l'épais tissu des fables, fruits de la superstition ou des passions, les vieilles et saines croyances se perdaient malgré le zèle du pieux Djem-Schid, quand Zoroastre arriva; il entreprit une réforme.

Zoroastre considéra les circonstances du temps, la faiblesse naturelle des esprits, l'obstination de l'ignorance, et dans sa doctrine, l'idée du Dieu unique s'efface quelque peu sous l'action envahissante du dualisme,

d'Ormuzd et d'Ahriman; mais toutefois, son système resta en opposition bien tranchée avec le grossier polythéisme et le panthéisme de la Chaldée et de Babylone.

Nous avons esquissé dans notre livre I, chap. I, d'après l'*Avesta*, et le plus possible avec ses expressions mêmes, le système religieux de Zoroastre; nous allons donc simplement compléter ce que nous en avons dit par quelques citations.

HONOVER, — en pehlvi; en zend *Ehonéhé*, existait au commencement avec Dieu, l'Eternel, le Temps sans borne; Honover, « c'est-à-dire la Parole, le Verbe, qui procédait de Dieu, être émané de Dieu, mais inférieur à Dieu et supérieur à toutes les créatures, source et modèle de toutes les perfections des êtres, avec la puissance de les produire. » M. CHAMPOLLION, *op. cit.*, p. 126.

C'est Ormuzd lui-même qui a enseigné à Zoroastre ce qu'était Honover :

Zoroastre demanda à Ahurâ-Mazdâ :

« Ahurâ-Mazdâ, esprit le plus saint, créateur des mondes existants, véridique! Quelle fut, ô Ahurâ-Mazdâ, (dites-moi), la parole qui exista avant le ciel, avant l'eau, avant la terre, avant la vache, avant l'arbre, avant le feu fils d'Ahurâ-Mazdâ, avant l'homme véridique, avant les dews et les hommes carnivores, avant tout l'univers existant, avant tout le bien créé par Mazdâ et ayant son germe dans la vérité ? »

Alors répondit Ahurâ-Mazdâ :

« Ce fut la totalité du Verbe créateur, très-saint Zoroastre, je te le dirai. Elle exista avant le ciel, etc., etc.

« Telle est la totalité du Verbe créateur, ô très-saint Zoroastre, que quand même elle n'est pas prononcée, ni récitée, mais chantée, elle compense cent autres prières émanées qui ne sont pas prononcées, ni récitées; mais chantées.... Et celui qui, dans ce monde-ci qui existe, ô très-saint Zoroastre, se souvient de la totalité du Verbe créateur, ou la profère quand

il s'en est souvenu, ou la chante quand il la profère, ou la célèbre quand il la chante; je conduirai son âme trois fois à travers le pont du monde meilleur (le paradis), vers la meilleure existence, vers la meilleure vérité, vers les meilleurs jours. »

... « J'ai prononcé cette parole qui contient le Verbe et l'émanation pour accomplir la création de ce ciel-ci, avant la création de l'eau, de la terre, de l'arbre, de la vache quadrupède, avant la naissance de l'homme véridique à deux pieds. » — Traduction de M. Oppert, *Annales de philosophie chrétienne*, tome LXIV, p. 54.

A ce passage nous ajouterons la fameuse prière des 21 mots que les Parsis doivent répéter cent fois par jour. M. Oppert la dit, vraisemblablement, antérieure à Zoroastre.

« Comme le Verbe de la volonté suprême, ainsi l'émanation n'existe que parce qu'elle procède d'une vérité quelconque. La création de ce qui est bon dans la pensée ou dans l'action, appartient dans le monde à Mazdâ, et le règne est à Ahurâ, que le Verbe a constitué le destructeur des méchants. »

Dieu par le verbe avait créé deux intelligences auxquelles il donna le pouvoir de créer. La première fut Ormuzd; la seconde Ahriman.

ORMUZD, — est en pehlvi *Hormisda* ou *Hormizda-Choda*; *en* zend, *Ehoro-Mezdao; Ahurá-Mazdá;* d'où les grecs, *Oromazdos*, *Oromazos*.

Les Livres Saints sont remplis des louanges d'Ormuzd.

Dans le *Yaçna* :

« J'invoque et célèbre le créateur Ahurâ-Mazdâ, lumineux, resplendissant, très-grand et très-bon, très-parfait et très-énergique, très-intelligent et très-beau, éminent en pureté. qui possède la bonne science, source de plaisir, lui qui nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, lui le plus accompli des êtres intelligents. » E. Burnouf. *Commentaire sur le Yaçna*, p. 146.

Ailleurs :

« Je prie et invoque le grand Ormuzd, brillant, éclatant de lumière, très-parfait, très-excellent, très-pur, très-fort, très-intelligent ; qui a le corps le plus pur, au-dessus de tout ce qui est saint, qui ne pense que le bien, source de plaisirs, qui me donne ce que je possède, qui est fort et agissant, qui nourrit, qui est souverainement absorbé dans l'excellence. »

Dans les *Yecht-Sadés :*

Zoroastre consulta Ormuzd en lui disant :

« O Ormuzd, absorbé dans l'excellence, juste juge du monde qui existe par votre puissance... Quelle est la parole excellente et élevée? Quelle la victorieuse ? Quelle la fontaine de lumière? Quelle la motrice d'action? Quelle la frappante et triomphante? Quelle la guérissante ? Quelle celle qui rend malades et brise les dews-hommes? Quelle celle qui dans tout le monde existant, comble les désirs? Quelle celle qui dans tout le monde existant, éloigne et détruit ce qui est contraire au bien? »

Alors Ormuzd dit :

« Mon nom, ô Sapetman Zoroastre, nom immortel, nom excellent, voilà la parole excellente et élevée, la victorieuse; etc., etc. »

A quoi Zorastre dit :

« Apprenez-moi ce nom dans toute son étendue, ô pur Ormuzd!... Que lorsque je voudrai briser les dews-hommes, briser tous les magiciens, les paris, personne ne me blesse, ni le dew, ni l'homme, ni le magicien, ni le pari. »

Et Ormuzd dit :

« Mon nom est celui qui aime à être consulté, ô pur Zoroastre! Mon nom est la concentration! Mon nom est l'omnipotence à l'instant! Mon nom est l'intelligence! Mon nom est la science! Mon nom est l'excellence! Mon nom est le roi! Mon nom est le grand! Invoquez-moi Zoroastre, jour et nuit; l'eau, les arbres, les saints férouers iront à votre secours, et vous mettront dans la joie. Si vous voulez, ô Zoroastre, rendre malades et briser les dews-hommes, magiciens, paris, ceux qui

rendent sourds, aveugles, les couleuvres à deux pieds, les achmogs à deux pieds, les loups à quatre pieds, l'armée nombreuse et impure... prononcez et récitez mon nom dans toute son étendue, tous les jours et toutes les nuits !... Mon nom est celui qui donne la santé, qui la donne par excellence. Mon nom est... etc., etc. »

La demeure d'Ormuzd se nomme Behescht; son royaume Gorotman. Le Gorotman est la plus élevée des sphères célestes; bien par delà l'Albordj, dit l'*Avesta;* le soleil roule bien au-dessous du trône d'Ormuzd, et semble pendre au-dessous de ce dôme magnifique qu'illumine la présence d'Ormuzd, comme un riche diamant, à l'extrémité d'une chaîne précieuse.

AHRIMAN, — en parsi *Achmogh;* en pehlvi *Hareman; Arya-Maynia;* chez les Grecs *Areimanios* ou *Arimannis; Arimanus* chez les Latins, — est au contraire surnommé le « caché dans le crime. » Il est la source de tout mal, le néant du bien, le père du crime, le principe de toute corruption. Ahriman est représenté, tenant à la main droite un serpent court et à grosse queue, son symbole, tandis que de la main gauche, il écrase un lion, symbole d'Ormuzd. — Est-il le martikhore ou tueur d'hommes de Ctésias? Est-il ce lion qui, dans les palais, déchire les licornes ailées à tête de lion; le loup à ailes, à crête, à queue vertébrée comme celle du scorpion; le lion ailé à bec de vautour? — Certainement ce sont des emblêmes ahrimaniques; mais est-ce bien lui ou seulement quelque dew de son peuple?

Ce sont ces deux intelligences, l'une toute de bien, l'autre toute de mal, qui ont créé l'univers. Dieu leur avait ordonné de le créer par la parole.

La première des créations du bien fut celle des :

FÉROUERS. — Les Férouers du bien sont les types de tous les êtres bons qui doivent exister dans l'avenir. « Ces subtances spirituelles, dit M. de Sacy, s'unissent à l'homme au moment de la naissance et le quittent à la mort. Elles combattent les mauvais génies produits par Ahriman, et sont la cause de la conservation des êtres. »

Comparez aux génies des Latins ; aux anges gardiens du Christianisme.

On a reconnu les Férouers dans ces figures aériennes placées sur les monuments, tantôt au-dessus de la tête du monarque comme pour le protéger, tantôt en avant entre lui et le feu sacré, comme pour lui servir de médiateur. Ces figures sont dans un anneau d'où partent des ailes, deux, quatre ou six, comme celles de nos anges et nos chérubins, qui se terminent par un plumage épais.

Ces types immortels des différents êtres étaient d'abord dans le ciel, puis Ormuzd les exila de leur patrie première en leur disant :

« Quel avantage ne retirerez-vous pas de ce que dans le monde, je vous donnerai d'être dans les corps. Combattez les daroudjs, faites-les disparaître. A la fin, je vous rétablirai en votre premier état, et vous serez heureux. A la fin, je vous remettrai dans le monde, vous serez immortels, sans vieillesse, sans mal. »

On lit dans l'*Avesta :*

« J'invoque et célèbre les redoutables, les puissants férouers des hommes purs, les férouers de l'ancienne loi, les férouers des hommes nouveaux, mes parents, les férouers de mon âme. »

Le *Yecht-Farvardin* est tout entier consacré à leur louange :

« Gloire, y est-il dit, aux purs, aux forts, aux excellents férouers des saints depuis Kaïomorts jusqu'au héros de victoire Sosioch ; aux férouers des étoiles, aux férouers du Verbe

céleste, du feu, de l'eau, de la terre, des arbres, des troupeaux, du taureau, du pur comme le ciel Kaïomorts; au pur et saint férouer de Zoroastre; du premier des êtres en foule créés, premier des purs par la pensée, premier des purs par la parole, premier chef, premier guerrier, premier cultivateur, à la création duquel Ormuzd a pensé avant de songer au reste des êtres! Louange aux saints férouers des grands du monde, des bienfaiteurs des provinces, des princes purs, des races multiples de héros! Louange aux férouers des hommes et des femmes de toutes les provinces de l'Iran! »

Ce sont ces « génies bienfaisants, dit M. Burnouf, qui dispensent le bonheur aux hommes vertueux dont ils sont eux-mêmes la glorieuse apothéose. »

On les invoque aussi dans les cérémonies funèbres, et par là, on aide à la guérison et à la purification des âmes.

A la suite des Férouers, Ormuzd créa :

LES AMSCHASPANDS, — qui furent pour lui des auxiliaires dans la lutte qu'il devait soutenir contre Ahriman.

Ormuzd est l'amschaspand suprême. Dans le *Yaçna*, les six autres sont ainsi nommés :

« J'invoque et célèbre Bahman, la bienveillance; Ardibehecht la pureté excellente; Schahriver, le roi désirable; Sefendarmad, celle qui est sainte et soumise; Khordad et Amerdad, celui qui produit tout, et celle qui donne la vie.

Bahman. — Les Amschaspands reposent sous sa garde. Il est le père de la pureté du cœur. Il aide Taschter à distribuer l'eau sur la terre. Il donne la paix, l'intelligence, les troupeaux en abondance, les profits. Il reçoit les justes à l'entrée du Gorotman, quand leurs âmes sous la conduite des izeds célestes ont franchi le pont Tchinevad. Alors, couvert d'habits d'or, il se lève de son trône, pour donner des vêtements aux âmes heureuses et leur dit :

« Ames pures, comment êtes-vous arrivées ici? Comment du monde des tribulations êtes-vous venues dans ces demeures célestes où le père du mal n'a point de pouvoir? Soyez bienvenues en ces lieux, soyez heureuses, âmes pures! Heureuses près d'Ormuzd et des amschaspands, dans le séjour de la félicité au milieu duquel Ormuzd trône avec les amschaspands, et avec tous les saints. »

Ses *Hamkars* ou coadjuteurs, sont : Mah, Goschoroun, et Rameschné-Rast, ennemis d'Achmogh, d'Akouman et de Tarmad. Bahman et le *Theos eunoias* de PLUTARQUE. *De Isid. et Osirid.* XLVII.

Ardibehecht, — préside au feu, à la santé, aux productions de la terre, à la grandeur de l'univers. Plutarque le nomme *Theos alêtheias*. Il a pour hamkars, Séroch, Behram, et les feux, allumés dans l'Atech-gâh, les Adérans; ennemis des dews de l'hiver et de Sapodiguer. Il est lui-même hamkar de Rapitan.

Schahriver, — préside aux richesses métallurgiques que renferme la terre, et les fait découvrir aux mortels. — Plutarque : *Theos eunomiás*. — Hamkars : Khor, Asman, Aniran, Mithra. Ennemi : Savel.

Sefendarmad, — passe pour déesse et fille d'Ormuzd. On la prend quelquefois pour la terre à laquelle elle préside. — Astouïad est son ennemi. — Plutarque la considère comme le génie de la sagesse.

Khordad et *Amerdad*, — selon Plutarque, forment un couple inséparable, il nomme le premier « génie des eaux, de la richesse; » et la seconde, « l'artisan de l'agréable et de l'honnête. »

Khordad a pour hamkars : Tachter, Bad, Ardafréoech; pour ennemis : Tarik et Zaretch.

Amerdad, veille sur la végétation, fait croître les arbres, mûrir les fruits, blondir les moissons; germer les grains dans le sein de la terre; naître les fleurs; croître

les moelleuses toisons sur le dos des brebis; écarte la grêle, la foudre, les pluies froides et dévastatrices, les épizooties ruineuses, les vents funestes. Ses hamkars sont: Rachné-rast, Achtad, Zemiad; — son ennemi est le grand dew Tosius.

Aux férouers du bien étaient opposés, dans le système perpétuellement dualiste de Zoroastre, les férouers du mal, les dews; aux six amschaspands, six princes des dews ayant à leur tête comme prince suprême, Ahriman, ainsi que nous avons vu Ormuzd à la tête de ses six amschaspands.

Après Ahriman, le premier des six princes des dews, celui qui est opposé à Bahman, est:

AKOUMAN. — Celui-là, le livre de la Loi semble le craindre plus que toutes les autres productions d'Ahriman, souvent il en parle :

« Si le dew qui est de toute inutilité dans ses pensées vient sur les germes du monde; si les daroudjs viennent sur les hommes, tourmentent les justes, bouleversent les sept terres jusqu'à la racine, venez, ô Ormuzd, au secours de la nature opprimée.... »

« Akouman s'applique, cherche uniquement à rendre les hommes très-méchants, par là, il augmente la force des dews ; et les dispositions pures du cœur, l'intelligence donnée d'Ormuzd sont inutiles pour les bonnes œuvres.... »

« Tu as affligé l'homme qui vivait bien et qui était immortel, toi Akouman dont les pensées sont l'inutilité même ; qui des dews cachés dans le crime est le plus inutile ; dont les paroles et les actions ne présentent rien de bien, roi puissant des darvands. — Il a dit : « Les hommes qui sont en grand nombre ne jouiront pas de la paix. » Maintenant, dites, ô Ormuzd, très-pur roi, et vous Bahman, dites : « Je veillerai sur le monde. » Ces envieux sont assis pour nuire, ô intelligent Ormuzd, dites que l'homme vive; quelque chose qu'ils disent, veillez sur leurs paroles. — Il parle contre l'homme pur, grand, fidèle à la loi; contre le taureau pur et lumineux; il s'élève

contre vos productions, ô Ormuzd ; il dit, lui qui n'a appris que le mal, qu'il tourmentera l'homme qui vit bien et parle avec intelligence. L'eau ne coulera plus, les biens qui viennent de Bahman disparaîtront, les biens dont vous avez dit que vous prendriez soin. Il dit : « Je gâterai en les regardant d'un œil mauvais, les troupeaux créés grands ; le pur soleil donné pour durer longtemps ; je ferai que les pâturages seront sans eau.... »

CRÉATION. — Le peuple céleste était créé, Ormuzd allait s'occuper des choses de la terre. Lui-même, dans l'*Avesta*, se rend ainsi témoignage :

« En quarante-cinq jours, moi Ormuzd avec les amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné le ciel ; j'ai ensuite célébré le Gahanbâr (époque) et lui ai donné le nom de gâh *Médiozerem*.

En soixante jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné l'eau et j'ai ensuite célébré le Gahanbâr et lui ai donné le nom de gâh *Médioschem*.

En soixante-quinze jours, j'ai donné la terre, puis célébré le gâh *Peteschem*.

En trente jours, j'ai donné les arbres, puis célébré le gâh *Eiathrem*.

En quatre-vingt jours, j'ai donné les animaux, puis célébré le gâh *Médiareh*.

En soixante-quinze jours, j'ai donné l'homme, puis célébré le gâh *Hamespthmedem*. »

Suivant Thomas Hyde, *op. cit.* : Création des lieux, 45 jours, du 11 de Bahman au 25 de Sefendarmad. — Création des eaux, 60 jours, du 26 de Sefendarmad au 25 d'Ardibehecht. — Création de la terre, 75 jours, du 26 d'Ardibehecht au 10 d'Amerdad. — Création des arbres, plantes, 30 jours, du 11 d'Amerdad au 10 de Schahriver. — Création des animaux, 80 jours, du 11 de Schahriver au 30 d'Aban. — Création de l'homme, 75 jours, du 1er d'Ader au 10 de Bahman. — En tout 365 jours. —

Ces époques répondent aux fêtes des Gahanbârs instituées par Djem-Schid.

.... *Quievit septimo*, ajoute THOMAS HYDE, *ut exemplo esset hominibus diem septimum sanctificare.*

Le roi Djem-Schid pour rappeler aux hommes la création, avait divisé l'année en six époques, une fête était fixée pour chacune d'elles; et pour chacune, il avait prescrit des offrandes différentes. — Un quadrupède cuit, très-chargé de chair et de lait, ou du pain au lait. Donner à manger aux hommes purs, véridiques, pauvres et bons, à ceux qui se conduisent sagement dans l'état de mariage. — Si vous ne pouvez faire tout ce qui est commandé, donnez un tas de bois sec montant à la hauteur de l'œil, ou au moins à celle du coude; si vous ne le pouvez encore, du moins priez Ormuzd. Et en agissant de la sorte, vous serez aussi méritant que si vous aviez donné mille brebis avec leurs agneaux à des hommes justes, pour être agréable à des âmes saintes et pures, et vous aurez une place au behescht, où résident Ormuzd et les esprits célestes. — Au contraire, si vous manquez, vous éloignez de vous la clémence divine, vous en privez le pécheur et votre péché augmentera d'un gahanbâr à l'autre, de telle sorte que, à la première omission, vous aurez accru de cent quatre-vingt fois son propre poids; qu'à la seconde, vous serez considéré comme un menteur et l'on n'écoutera plus votre parole. A la troisième, vous ne serez plus parmi les fidèles. A la quatrième, on ne souffrira pas que vous alliez monté sur un animal. A la cinquième, vous ne pourrez posséder aucun bien pur en ce monde. A la sixième enfin, vous serez exclu de l'examen favorable du juste juge, et vous ne passerez pas le pont.

« Afin d'assurer la conservation de l'homme, qui était

plus que toutes les autres créatures, l'objet de ses prédilections, Ormuzd créa :

LES YEZDS, — ou *Izeds*, ou qualités physiques et morales qui concourent au bonheur individuel, et à celui des sociétés ; les Yezds sont d'un rang inférieur aux amschaspands. — « Ces intelligences de deux ordres secondaires étaient l'objet des plus grands respects parmi les hommes. » M. CHAMPOLLION, *op. cit.*, p. 127.

En voici la liste :

Aban, — génie de l'eau, préside aux arts libéraux et mécaniques.

Achtad — préside à l'abondance. — Ses fonctions ressemblent à celles d'Amerdad. Il donne à ses adorateurs la force morale qui fait accomplir le devoir. Il veille sur les quatre coins du monde, et du haut de l'Albordj verse ses trésors sur le monde.

Ader — régit le feu, sous les ordres d'Ardibéhecht.

Anahid — est la planète Vénus ;

Aniran, — la lumière primitive.

Archéching — est femelle et préside au bonheur, les ris, les plaisirs l'accompagnent. Elle charge les tables de festin et inonde les cœurs de joie.

Ard, — qui ne fait qu'un avec Archéching, préside au feu, à la lumière qui illumine l'intelligence.

Ardviçour — est l'eau primordiale, la source sortant du trône d'Ormuzd ; c'est l'eau ignée, divine, immatérielle, dont les eaux terrestres et atmosphériques ne sont que des individualisations bien inférieures.

« Je fais izeschné, dit l'*Avesta*, à l'eau des sources Ardviçour, qui remplissent abondamment les désirs, donnent la santé et l'intelligence des réponses d'Ormuzd ; qui, priées, célébrées dans le monde existant, donnent aussitôt l'abon-

dance aux purs, distribuent les biens avec profusion à l'assemblée pure, donnent l'abondance au monde pur, au royaume, à la province pure, la semence aux femelles ; qui purifient toutes les femelles qui conçoivent pour engendrer, donnent à toute femelle d'engendrer heureusement, portent le lait à toutes les femelles qui ont un chef... Lorsque toute cette eau qui coule en abondance sur la terre, se précipite avec grandeur de l'excellente montagne, l'Albordj, dans le fleuve Voôrokesché, il fait tout naître, tout exister dans les endroits au milieu desquels il coule, porte l'eau de la source qui a mille canaux, mille bras pleins ; chacun est porté à la distance qu'un cavalier bien monté peut parcourir en quarante jours... Avec cette eau pure et abondante, je viens au secours des sept keschvars, je porte cette eau aux purs pendant le chaud et le froid. »

Au troisième tiers de la nuit, le coq l'appelle à son secours.

« O source Ardviçour, venez promptement à mon secours, donnez-moi la vie, élevez-moi au-dessus de mille hommes... Faites couler l'eau dans mes villes, vous qui avez un corps de fille pure.... »

Asman — est le ciel.

Barzo — habite les monts et les versants de l'Albordj.

Behram — préside à la force du feu.

« Je demande à ce victorieux Behram donné d'Ormuzd, dont le bras est agissant, dont le corps est grand, qu'il mette mon corps en son état et le rende excellent, qu'il m'apporte les biens, lui qui est comme le *Keró* dont l'eau est abondante, coule au loin dans les villes et les vallées.... Behram excellent cheval, qui, au troisième tiers de la nuit, quand tout désire la lumière, veille sur la terre.... Ce *Keturkás* d'or qui veille sur les provinces. »

Behram se présente encore sous le corps du vent ; d'un taureau à oreilles et cornes d'or, qui frappe de la corne ; d'un cheval à oreilles et queue d'or ; d'un chameau qui porte les biens, les trésors, désirs de l'homme,

lui fait passer le monde à grands pas; du *viradjeh* à la dent droite et aiguë ; d'un coq ; d'un agneau à tête d'or ; d'un bélier dont les pieds sont purs et les cornes recourbées ; d'un homme de quinze ans, éclatant de blancheur et vigilant quant aux yeux.

Dahman — est le béatificateur du peuple et des hommes justes.

Din — veille sur la loi sainte.

Farvardin — a les férouers sous sa domination ;

Goch, — les biens ;

Goschoroun, — l'âme des animaux ;

Khorschid, — le soleil;

Mah, — ized femelle, la lune ;

Manrespand, — la parole divine.

Mithra — est l'amour, l'âme-feu du soleil ;

Nériocengh, — le feu qui anime les rois.

Parvand.

Ramechné-Karom — préside aux révolutions célestes ;

Ramechné-Rast, — au repos;

Taschter, — aux eaux pluviales. C'est le dieu du déluge. On lit dans le *Boun-déhescht :*

« Taschter, le génie des eaux, déversa l'eau sur la terre pendant trente jours et trente nuits : dix jours sous la forme d'un homme, dix jours sous la forme d'un cheval, dix jours sous celle d'un taureau. Les gouttes étaient énormes, chacune comme une grande soucoupe. Les flots couvrirent la terre à hauteur d'homme. Cette inondation fit périr tous les génies impurs. »

Vad — préside au vent ;

Venant, — à la santé;

Zémiad, — ized femelle, à la terre.

« Qu'Ormuzd vous donne tous les biens, disaient les Perses; que Bahman vous accorde d'être pur de cœur, Ardibehecht de bien parler ; Schahriver de bien faire ; Sefendarmad d'être

humble de cœur ; Khordad, ce qui est doux à manger; Amerdad, les fruits; Ader, un grand éclat ; l'eau Ardviçour. l'abondance ; le Soleil, l'empire élevé; la Lune, la semence abondante des animaux; Tir, d'être libéral : Gosch, la pureté et la sainteté ; Mithra, le bonheur ; Serosch d'être obéissant aux ordres de Dieu ; Ramechné-Rast, de marcher dans la droiture ; Farvardin, force et lumière ; Behram, victoire; Ram, les plaisirs purs et certains ; Vad, force et puissance ; Din, science ; Ascheching, la nourriture journalière et éclat modéré ; Aschtad, de bien remplir vos devoirs; Asman, de prendre garde au douzakh ; Zémiad, un trône éternel; Manrespand, de ne voir que le bien ; Aniran, la gloire du corps. »

Aimer et adorer Ormuzd, avoir un respect accompagné de reconnaissance pour les intelligences qu'il a chargées du soin de la nature; l'honorer dans tout ce qu'il a produit; prendre dans ses actions les attributs des bons génies pour modèle, retracer dans sa conduite l'harmonie de l'univers, détester et combattre Ahriman dans toutes ses créations, voilà les grandes formules de la religion de Zoroastre.

Quant à la morale, nous n'ajouterons que peu de chose à ce que nous avons déjà donné dans nos notes.

Le législateur recommande, aux princes et aux chefs, la bonté, la justice, la fermeté. Des sujets, il veut soumission et respect; des prêtres, science et pureté; de tous, obéissance exacte aux préceptes de la Loi.

Zoroastre, comme ses pères, les antiques Ariens, regarde le feu comme le symbole le plus pur de la divinité : « Ordonnez aux prêtres, dit la Loi, d'avoir soin du feu, de ne l'éteindre ni dans l'eau, ni dans la boue; d'avoir dans chaque ville un autel du feu, car son éclat vient de celui de Dieu. » On ne doit pas l'animer avec le souffle, car venant du corps, ce souffle est impur. Les mages doivent y mettre des odeurs et du bois aux cinq gahs du jour. — Et la loi s'écrie :

« Qu'y a-t-il de plus beau au monde, il ne demande que du bois et des odeurs. »

Un jour, un contradicteur demanda :

« Pourquoi s'adresser au feu pour demander des biens, puisque lui-même demande du bois? »

— « Dans une ville, lui fut-il répondu, les différents états ont besoin les uns des autres; nous prions le feu comme des domestiques prient le maître; et lui nous demande comme le maître à ses domestiques. »

« Ils mettent tous leurs soins, dit Thomas Hyde, à conserver purs ces quatre éléments : le feu resplendissant, l'eau courante, le vent subtil, et la terre *(gravis)* mère. »

Le jeûne n'était ni méritoire, ni permis. On doit se bien nourrir, car un corps vigoureux rend l'âme plus forte pour résister aux dews. — Darius, s'intitulant le chef des mages, fit graver sur son tombeau qu'il pouvait boire beaucoup et portait bien le vin.

La loi de Zoroastre prescrit l'usage des ablutions, le paiement de la dîme, le respect envers les prêtres, la pratique de la prière et de l'aumône, la destruction des insectes, des reptiles et des bêtes vénimeuses ou malfaisantes.

L'agriculture et le soin des troupeaux sont en honneur. Le laboureur est nommé « la source du bien. » Mais acheter dans sa ville pour revendre avec gain, c'est pécher, et agir ainsi pour des grains est la plus mauvaise action; on peut acheter dans une ville pour revendre dans une autre. — « Quels sont ces hommes, disaient les Perses, en parlant des Grecs, qui s'assemblent sur une place publique pour se tromper les uns les autres, par des serments réciproques. » — Au reste, « parmi les peuples, les Perses honoraient le plus ceux qui demeuraient à côté d'eux. Ils honoraient le moins

ceux qui sont le plus éloignés, s'estimant eux-mêmes de beaucoup et en toutes choses les plus excellents des hommes, et accordant aux autres d'autant plus de vertu qu'ils avoisinent l'excellence, d'autant moins qu'ils en sont éloignés. » Voyez HÉRODOTE, I, CXXXIV.

Comme la Loi est pour ainsi dire le corps sous lequel s'est manifestée la parole primitive qui a créé le monde, la lecture des livres qui la renferme est un hommage rendu à cette parole, et une nécessité.

Les fidèles confessent mentalement leurs fautes à l'être suprême, c'est par là que la prière commence.

Enfin la prière est recommandée parce que l'homme a besoin du secours qu'elle procure.

Zoroastre consulta Ormuzd en lui disant : « Ormuzd absorbé dans l'excellence, juste juge du monde qui existe par votre puissance, quelle est la prière qu'il faut vous adresser pour avoir tout en abondance, toutes les saintes et pures productions ? »

Ormuzd répondit : « Priez en récitant l'*Eschem*. Celui qui prie en récitant l'*Eschem*, qui le récite bien et souvent, avec pureté de cœur dans le monde, c'est comme s'il me priait, moi qui suis Ormuzd, c'est comme s'il invoquait l'eau, la terre, les animaux, les arbres ; enfin, c'est comme s'il invoquait toutes les pures créatures, tous les germes saints, donnés d'Ormuzd. — Celui qui répète un pur *Eschem-vohou*, c'est comme s'il procurait le sommeil à cent personnes, nourrisait de viande mille hommes et donnait mille lièvres..... » (ANQUETIL-DUPERRON, *op. cit.*)

Mais on ne doit pas prier dans un but unique ; chaque sectateur de Zoroastre doit faire concert dans sa prière avec tous les autres membres de la société militante, et implorer Dieu au nom de tous ; il intercède aussi pour que Dieu accorde la grâce, à ceux qui se sont éloignés du bien, de les y ramener. Où trouver une plus noble et plus simple prière que cette invocation des *naçkas* :

« Intelligence pure, donne-moi une sainteté inébranlable dans mes actions, dans mes paroles; fais que je puisse exécuter à découvert tout ce que je désire, que je porte publiquement la parole à ceux qui sont instruits, et aussi à ceux qui ne le sont pas et qui me font du mal... Ce que je te demande, Ormuzd, c'est que les méchants deviennent mehestans, qu'ils soient sans péché, et que bientôt, où était le péché, on ne voie que des œuvres pures. » — *Yaçna.*

« Ainsi, lié dès cette vie avec la céleste société des anges, obéissant au même chef, animé des mêmes désirs, éclairé des mêmes lumières, participant aux mêmes travaux, le mazdéïsnan en s'élevant après sa mort dans le monde supérieur, ne fait que rejoindre les êtres avec lesquels il avait déjà pris l'habitude de vivre sur la terre. Confiant dans les promesses de Zoroastre, et sachant que la mort est le principe de leur accomplissement, il rend en paix son âme. Rien dans cette crise suprême ne peut le troubler si sa conscience est pure, et s'il se rappelle cette encourageante réponse d'Ormuzd que le prêtre en célébrant l'office répète tous les jours : « Par la voie du temps arriveront sur le pont Tchinevad donné d'Ormuzd, les darvands, et les justes qui auront vécu dans ce monde purs de corps et d'âme. Les âmes des justes passeront le pont Tchinevad qui inspire la frayeur, en compagnie des célestes izeds. Bahman se lèvera de son trône d'or, et leur dira :

« Comment êtes-vous venues ici, ô âmes pures, du monde de maux dans ces demeures où le mal n'existe pas ? Soyez les bienvenues... » — *Vendidad*, farg. 19. — Jean Reynaud, *Ency. nouv.* au mot *Zoroastre.*

Enfin, les prières des mages sont si efficaces, que le médecin même, qui les a guéris de quelque maladie, doit se contenter de ces prières et ne point exiger d'autre paiement.

Le respect que l'on avait pour la terre était poussé à un tel point qu'il était défendu de la souiller en y enterrant les cadavres d'hommes ou d'animaux.

« LES CÉRÉMONIES FUNÈBRES, — nous dit M. Dubeux, sont encore actuellement à peu près semblables à ce qu'elles étaient dans l'antiquité. A Surate et à Bombay, les Parsis exposent les corps morts sur la plate-forme de tours rondes, d'environ onze pieds de hauteur, situées hors des villes et loin des habitations. Les oiseaux carnassiers, qui se tiennent toujours en grand nombre autour de ces hideux cimetières, dévorent toute la chair des cadavres, et les os sont jetés ensuite dans une espèce de puits creusé à cet effet au milieu de la plate-forme. »

Chardin nous donne la description d'un de ces cimetières ou dakhmés : « C'est, dit-il, une tour ronde qui est faite de grosses pierres de taille; elle a environ trente-cinq pieds de haut et quatre-vingt-dix pieds de diamètre, sans porte et sans entrée. Cette tour a au dedans un degré fait de hautes marches attachées contre le mur en tournant. Quand ils portent un mort dans ce tombeau, trois ou quatre de leurs prêtres montent avec des échelles sur le haut du mur, tirent le cadavre avec une corde, et le font descendre le long de ce degré qui est cent fois plus dangereux et plus difficile qu'une échelle, n'y ayant rien à quoi on puisse se tenir; car ce ne sont que des pierres fichées dans le mur, à trois ou quatre pieds l'une de l'autre, non pas en ligne droite, mais en tournant, et qui n'ont pas plus de neuf pouces d'assiette. Il y a une manière de fosse au milieu, que je vis remplie d'ossements et de guenilles. Ils couchent les morts tout habillés sur un petit lit fait d'un matelas et d'un coussin.

Ils les rangent tout autour contre le mur, si serrés qu'ils se touchent les uns les autres, sans distinction d'âge, de sexe ou de qualité; et ils les étendent sur le dos, les bras croisés sur l'estomac, contre le menton; les jambes croisées l'une sur l'autre, et le visage découvert. On met proche du mort, à son chevet, des bouteilles de vin, des grenades, des coupes de faïence, un couteau et d'autres ustensiles, chacun selon ses moyens. Quand il n'y a point de place pour un mort, ils en font une, en tirant les corps les plus consumés dans cette fosse, que j'ai dit être au milieu du cimetière. Je crois avoir déjà remarqué que la sécheresse de l'air de Perse, et surtout d'Ispahan, est si grande qu'il consume les cadavres en peu de temps, et qu'il en empêche l'infection. J'ai fait divers tours dans ce sépulcre, et j'admirais qu'il n'y sentît point mauvais. J'y vis des corps encore frais, il n'y avait rien de gâté aux mains et aux pieds qui étaient nus; mais le visage l'était beaucoup, à cause que les corbeaux qui remplissent le cimetière, et qui sont par centaines aux environs, se jettent d'abord sur cette partie. »

Suivant Thomas Hyde, il y a des tombeaux (*conditorium*) blancs, et d'autres noirs. Si le vautour, *primo invadit rectum oculum*, ou si le chien a été amené à temps pour recevoir le dernier souffle. Ce mort est placé dans les cases blanches; sinon on le met dans un tombeau noir, car l'inaccomplissement d'une de ces conditions est réputée un mauvais signe.

Les corps des rois et des princes n'étaient pas livrés aux animaux carnassiers. Dans les environs d'Istakhar, on retrouve de nombreuses sépultures; on a cru voir dans l'une d'elles, celle de Cyrus-le-Grand. — Selon Ctésias, Darius se fit faire un tombeau sur le mont à

deux cimes, ou mont-royal, Naskhi-Roustan près de Persépolis; Chardin, Ker-Porter, MM. Flandin et Coste ont visité et décrit ce rocher; les tombeaux des anciens rois Perses sont au nombre de quatre, sur la même ligne, dans le même style, avec les mêmes symboles.

Lorsqu'on eut achevé ce tombeau de Darius, le roi « eût le désir de le voir, mais il en fut dissuadé par ses devins, par son père et par sa mère : mais ceux-ci, non moins curieux, voulurent visiter ce tombeau, et il leur en coûta la vie. Les prêtres qui hissaient sur la montagne le père et la mère de Darius, ayant aperçu des serpents, abandonnèrent les cordages; le prince et la princesse furent tués dans leur chute. Mais Darius fit couper la tête aux quarante prêtres qui s'étaient chargés de hisser son père et sa mère sur la montagne.

Ce tombeau de Darius existe encore, et sa situation explique parfaitement la narration de Ctésias; pour cette fois du moins, sa véracité éclate par d'imposants témoignages. Ils sont non moins favorables à Diodore de Sicile, qui rapporte qu'à l'orient de la citadelle de Persépolis, à quatre plèthres de distance environ, on voit une colline nommée le Mont-Royal, où se trouvent les tombeaux des rois de Perse. Ce mont n'est autre chose qu'un rocher où l'on a creusé intérieurement plusieurs chambres, dans lesquelles les monuments funéraires des rois étaient rangés. Aucune porte faite de main d'homme n'y donnait accès; les cercueils étaient descendus dans les chambres sépulcrales au moyen d'une machine très-ingénieuse. » — M. Champollion.

Les Yezds n'abandonnent pas l'homme, même au moment de sa mort. Lorsque celle-ci arrive, l'âme erre pendant trois jours autour du corps.

Ormuzd, lui-même, a enseigné aux hommes ce qui, alors, avait lieu.

« Quand le juste meurt où va son âme?

Ormuzd répondit: « Elle s'assied à la tête du mort, elle chante le gah Oschtouet, elle dit avec pureté: « Moi qui suis pure, celui qui est pur, quel qu'il soit, ordonnez Ormuzd que ses désirs (mes désirs), soient remplis. » Cette même nuit, l'âme jouit du bonheur selon tout ce qu'elle a fait dans le monde pendant sa vie. »

Il en est de même durant la deuxième et la troisième nuit. La troisième nuit à la fin, l'âme de l'homme juste est dans le monde, elle est dans les arbres odoriférants, elle en sent le parfum comme si elle avait un corps. Alors s'élève, souffle un vent de la partie de Rapitan (du midi), un vent qui répand la meilleure odeur, l'odeur la plus suave, la meilleure, la plus pure. Ce vent prend au nez; l'âme de l'homme pur dit: « Jusqu'au moment où ce vent a commencé de souffler, jamais vent de meilleur odeur ne m'a affecté l'odorat. » Dans ce vent paraît avec éclat son Kerdar vivant, sa propre loi, elle paraît avec un corps de fille pure tout éclatante de lumière; avec les ailes de l'Eorosch, grande, excellente, élevée, la gorge haute, très pure, — grande, germe brillant, forte comme un corps de quinze ans, pure comme ce qu'il y a de plus pur dans le monde.

L'âme de l'homme juste lui dit: « Qui êtes-vous? Des êtres qui habitent les corps, je n'en ai jamais vu de plus pur que vous. » Elle répond: « Je suis votre propre loi, je suis votre chercher ce qui est pur, votre pensée, parler, agir pur, votre loi pure, vous qui avez eu une loi pure, lorsque vous étiez dans un corps, selon ce que vous avez fait, je suis maintenant excellente, très-sainte, très-pure, de très-bonne odeur, triomphante à l'abri de toute crainte. Etant dans votre corps lorsque, vous avez vu le darvand, vous l'avez lié, vous avez frappé tout ce qu'il machinait, vous lui avez opposé une porte de bois, vous vous êtes assise, avez dit la parole, avez fait izeschné à l'eau pure, au feu d'Ormuzd, vous avez fait du bien à l'homme juste qui habitait près de vous, à celui qui venait de loin; c'est pour cela que je suis éclatante de gloire, pure, très-pure, précieuse, très-précieuse aux yeux d'Ormuzd, que je suis assise dans un lieu large. » — « Que l'homme donc, (dit Ormuzd,) me fasse izeschné avec pureté de pensée,

parole, action, à moi, qui aime à être consulté longtemps. » — L'âme de l'homme juste fait ensuite un pas et pose le pied dans le lieu de la pensée pure; — deuxième pas, — parole pure; — troisième pas, — action pure; — quatrième pas, — lumière première. — Alors les justes morts auparavant lui disent: Comment, ô juste, êtes-vous venu dans ces demeures, de ce monde existant dans ce séjour céleste, de ce monde de maux, dans ce monde où le mal n'a aucun accès. Que de temps il faut que vous ayez été pur.

Quant à l'âme du méchant, elle rôde durant trois nuits près de la ceinture du mort, elle éprouve le malheur selon ce que l'homme a fait durant sa vie. — Elle brûle enfin, sent des odeurs les plus pourries de toutes; et son kerdar l'entraîne dans le douzakh, au milieu des dews et des méchants.

« Là elle est punie et tourmentée, dit M. CHAMPOLLION, p. 129; mais la clémence de Dieu ne l'abandonne pas entièrement, un bon esprit veille à ce que le châtiment soit proportionné aux fautes. — Dans cet enfer de Zoroastre, les peines ne sont pas éternelles; l'expiration des crimes par le châtiment a des limites; une durable félicité est promise à tous les hommes, aux bons pour leurs mérites, aux méchants après l'expiration de leurs peines. Cette époque heureuse pour tous les hommes sera celle-même de leur résurrection. »

LA RÉSURRECTION — arrivera quand expirera le *temps borné* fixé par le *temps sans limite* à douze mille ans.

Une chose surprend Zoroastre, c'est ce rétablissement des corps.

« Mais, le vent emporte le corps, l'eau l'enlève, dit-il à Ormuzd, comment donc pourra-t-il être rétabli; comment se fera la Résurrection. »

Ormuzd répondit .

« C'est par moi que l'Asman (le ciel), gros d'étoiles, est dans l'espace céleste, lui dont l'office est, en montrant son visage, de donner au loin la lumière qui était cachée. C'est par moi que la terre existe, a été tirée du monde subsistant; la terre sur laquelle marche le maître du monde. C'est par moi que le soleil et la lune, les étoiles, élèvent dans les nues leurs corps lumineux. J'ai donné le grain qui passant dans la terre croît de nouveau et se multiplie abondamment. C'est moi qui ai donné dans les arbres des veines, (des racines), de différentes espèces ; qui y ai mis un feu qui ne brûle pas. C'est moi qui mets selon son espèce l'enfant dans celle qui porte, qui donne séparément à tous les êtres, la peau, les ongles, le sang, les pieds, l'œil et l'oreille. C'est moi qui donne l'eau en bas pour qu'elle coule ; je la donne en haut pour porter l'eau à ce monde en la faisant tomber en pluie. C'est moi qui donne l'homme dont l'œil voit, dont la force est dans le vent (respiration) ; lorsqu'il veut s'élever on ne peut le vaincre avec le bras. C'est moi qui donne chacun de ces êtres; que celui qui ne fait que le mal paraisse et essaye d'opérer la résurrection, il aurait beau aider ces choses à ressusciter, il ne pourrait. Mais on la verra certainement. Les veines seront de nouveau rendues aux corps, et lorsque la résurrection aura été faite, il ne faudra pas la faire une deuxième fois, car, dans ce temps, de la terre céleste viendront les os ; de l'eau, le sang ; des arbres, le poil ; du feu, la vie, comme à la création des êtres. »

La résurrection se fera selon l'ordre qui a été suivi pour la création. L'assemblée de tous les êtres du monde paraîtra :

« Dans cette assemblée chacun verra le bien ou le mal qu'il aura fait. Dans cette assemblée, le darvand paraîtra comme un animal blanc dans un troupeau noir. Dans cette assemblée, le juste qui aura été ami dans le monde du darvand, le darvand prendra ce juste à partie : « Pourquoi, lui dira-t-il, lorsque j'étais dans le monde ne m'avez-vous pas appris à agir avec pureté ? C'est parce que, ô vous pur, vous ne m'avez pas instruit que je suis exclu de cette assemblée des bienheureux. » — Ensuite les justes seront séparés des darvands. Les justes iront au Gorotman, les darvands seront de nouveau précipi-

tés au douzakh. Pendant trois jours et trois nuits, ils y seront punis en corps et âmes ; et pendant ce temps, les justes dans le Gorotman goûteront en commun les plaisirs des bienheureux, comme il est dit : Le jour que les purs seront séparés des Darvands, quiconque paraîtra taché ira en bas. Ensuite le père sera séparé de sa moitié, la sœur du frère, l'ami de l'ami, il sera passé à chacun selon ses œuvres. Les pleurs pleureront sur les darvands, et les darvands sur eux-mêmes, car le père pur aura un fils darvand ; de deux sœurs, l'une sera pure, l'autre darvande. Il leur sera fait selon leurs œuvres. »

Puis :

« Gourzscher, du ciel qui est sous la lune tombera sur la terre, la terre sera comme malade, semblable à la brebis qui tombe de frayeur devant le loup. Ensuite la chaleur du ciel fera couler les grandes et les petites montagnes qui renferment les métaux. Ces métaux seront sur la terre comme un fleuve. Alors tout homme passera dans ces métaux coulants et sera purifié. Les purs s'approcheront donc et y passeront comme dans un lait chaud ; les darvands seront aussi obligés d'y marcher. Ainsi dans le monde tout ira dans les métaux coulants, et de cette manière tout homme deviendra excellent et heureux. Le père, le fils, la sœur, l'ami, tous, l'un avec l'autre, feront des œuvres méritoires.

« Les âmes sur lesquelles je vous ai consultées, dit Zoroastre, étant purifiées, pures au darvandes, qu'arrivera-t-il à l'âme et au corps. »

Ormuzd dit : « Tous les hommes seront unis dans une même œuvre ; il feront avec zèle un grand sétaesch à Ormuzd et aux amschaspands. » Dans ce temps-là, Ormuzd ayant achevé toutes les productions ne créera plus rien. Les morts ressuscités ne feront plus rien de servile. » — *Zend-Avesta.*

Et tous les êtres de la création, hommes du bien et hommes du mal, bons génies, daroudjs, dews, tout le peuple d'Ahriman, Ahriman lui-même, convertis à la loi d'Ormuzd, célèbreront sa gloire.

Chez tous les peuples, on retrouve toujours les mêmes croyances, les mêmes principes, derrière le grossier

manteau de la fable, produit de la vanité ou de l'ignorance, qui les enveloppe.

Et parmi toutes les preuves que l'on peut apporter à l'appui de l'idée de l'unité de la race humaine ; quelle plus grande saurait-on trouver que cette analogie des dogmes, que cet accord des traditions chez les hommes de tous les lieux et de tous les âges.

Dans l'ancienne histoire de l'Iran, à côté de Djem, deux rois entre tous, se dessinent ; deux chefs de révolutions.

Le premier est Zohak, l'homme du mal, un conquérant que détrônera un descendant de la race pure.

FÉRIDOUN, — un homme de bien, est le second.

Le dew de l'orgueil avait pénétré dans le cœur de Djem si fécond jusque là dans le bien. Il avait méprisé la loi, épousé la fille d'un dew et recherché les adorations de son peuple. Dieu devait l'en punir, lui et sa race.

De la source pure, Djem avait laissé une fille, Zaïanèh-Zarcherchem. Elle fut mère d'Athvian ; et ce prince fut chassé du trône de l'Iran, par l'Hamyarite Zohak, sorti de l'impure poussière des dews ; fils de la fille de ce dew que Djem avait épousée dans le délire de son orgueil.

Nous assistons ici à une de ces révolutions étranges et toutefois si communes dans les régions asiatiques ; Zohak n'est rien autre qu'un conquérant arabe ; d'abord feudataire de Djem, il va renverser le successeur de ce prince, et pendant quelque temps désoler l'Iran et l'Asie toute entière, car : « Zohak était un roi extrêmement injuste et méchant, il introduisit les mauvaises

mœurs dans l'univers, et fit périr tous les rois. » C'est ainsi que nous le dépeint TABARI. — *Traduction* de M. DUBEUX.

Les livres saints sont remplis de malédictions contre ces conquérants arabes.

Zohak, disent-ils, eut neuf successeurs de son nom ; de sa mère sont ainsi venues dix hontes, et le premier fut la honte même, livré au péché de l'envie inspiré par Ahriman.

La dernière honte de cette race fut Zohak-Bevarasp, le roi aux deux serpents. Il ajouta à sa méchanceté naturelle les maléfices de la magie.

Son visage était pâle et maigre, son regard étincelant et égaré, son air fier et hautain, son corps absolument difforme.

Deux ulcères douloureux sur ses deux épaules ajoutaient par les souffrances à sa férocité naturelle. Il avait fait un pacte avec le démon qui lui demanda pour prix de ses services de baiser ses épaules. Aussitôt deux horribles serpents se jetèrent dessus et se creusèrent une demeure. — Il n'y avait point d'autre remède contre ce mal que de laver les plaies avec du sang humain chaud ou d'y appliquer la cervelle d'un homme nouvellement tué. Et il avait établi sur ses sujets un tribut de deux hommes par jour. — Ce Bevarasp avait trois bouches, trois ceintures, six yeux, mille forces. Il était plus violent, plus puissant que les dews, que les daroudjs livrés au mal, que les darvands de ce monde qui sont des daroudjs très-violents, créés par Ahriman et qui rôdent sans cesse sur la terre pour y multiplier la mort.

Le hideux conquérant, dont les épaules étaient rongées par deux ulcères affreux, pousse ses hordes fanatiques jusque dans l'Inde, qui tremble encore au nom de

Sacyà ; puis il revient, gorgé de sang et de richesses, s'endormir dans les délices d'Ispahan.

« C'est un terrible souvenir que Zohak a laissé dans l'Asie entière. Car il ne faut pas croire que ce fut simplement un de ces fléaux dont Dieu se sert pour châtier les peuples et qui passent sans laisser d'autres traces que celles des plaies qu'ils font aux nations. La conquête de Zohak avait un caractère à la fois guerrier et religieux, dont le poison pénétra plus intimement au cœur des populations. Ministre de vengeance et de corruption, il vint semer par les armes de nouveaux germes d'erreur. Un seul mot nous indique cette révolution : « Et il appela toutes les nations à l'idolâtrie. » — M. DE RIANCEY.

Mais tant de cruauté, tant d'horreur, de violence, d'idolâtrie suscite enfin la révolte :

« Or il y avait dans Ispahan, dit TABARI, *trad. cit.*, un homme qui était père de deux jeunes gens beaux de visages et doués d'un heureux naturel. Un jour on saisit ces deux jeunes gens et on les tua, sans s'inquiéter de leur père ni de leur mère. Cet homme se nommait Cavêh. Il était forgeron et travaillait sous un auvent devant sa maison, quand on vint lui annoncer que ses enfants avaient été pris et mis à mort. Au même instant, il sortit de son auvent, et dans son trouble et sa juste colère, il se mit à courir par la ville avec la pièce de cuir que portent les forgerons pour garantir du feu leurs vêtements. Et il se mit à pousser des cris et des gémissements dans Ispahan, et les hommes se réunirent autour de lui. Or, les habitants d'Ispahan étaient fatigués de la cruauté de Zohak, ils se levèrent en masse avec le forgeron Cavêh, lequel attacha au bout d'un bâton cette pièce de cuir qui le couvrait jusqu'aux pieds et la tint comme étendard.

Tous ceux de Zohak furent massacrés, tous ses trésors et ses armes pillés. »

Des gens partis de toutes les villes vinrent grossir l'armée du forgeron. Cent mille hommes furent autour de lui. Alors il leur dit : « Choisissez un souverain afin que je l'oppose à Zohak et que je prenne ses ordres. » Ceux-ci lui répondirent : « Sois notre roi, nous t'acceptons. » Cavêh leur répondit : « Vous savez que je ne remplirais pas convenablement les devoirs d'un roi ; or il y a un prince de la race royale nommé Féridoun. »

Et Féridoun, le onzième descendant de Djem, le fils d'Athvian, fut élu. — Ce Féridoun avait été nourri, dans les pâturages du Caucase, par une vache mouchetée comme un paon ; il avait été ensuite confié aux soins et aux leçons d'un vieillard, et la voix des génies lui avait révélé sa future grandeur.

La colère d'Ormuzd était tombée, le péché de Djem était effacé à ses yeux.

Zohak-Bevarasp fut lié vivant à perpétuité sur le mont Damavend, à l'endroit où il avait été vaincu ; et son âme, dans l'autre monde, est continuellement tourmentée pour ses crimes.

Sur le trône, Féridoun conféra à Gaôh, le titre de *Pahlaven-Gihan*, général de ses armées, et combla sa famille de richesses.

Tout cela fut inspiré au roi par la reconnaissance, et pour consacrer à jamais le souvenir de la délivrance, il décida que l'étendard royal de l'Iran serait désormais le tablier de cuir. Il le fit orner de pierreries, et pour les rois, ses successeurs, c'est une bonne action d'enrichir ainsi le signe du salut.

« Ainsi triomphait le beau, le fortuné *Afridoûn*. Tout est grand et imposant dans ce monarque ; la tête ceinte

du fameux *Kulah-Schahy* (couronne royale) que porteront après lui tous les rois de l'Iràn; ayant en main le sceptre à tête de vache, symbole de reconnaissance pour sa nourrice de la montagne; décoré de la royale ceinture, *Kemer-Schahy ;* et du baudrier orné de pierreries, *Baré;* couvert d'une robe éblouissante, chaussé de brodequins de pourpre, il s'assied sur le trône de son grand-père Djem-Schid, et reçoit les hommages de tous les *Merzeban* et les *Schuturban* (Satrapes) de son empire ; puis il distribue aux chefs de l'armée les colliers, les ceintures ou les robes magnifiques, témoignage de gratitude et récompense de la valeur.

Son autorité fut reconnue dans presque toutes les vastes régions de l'Asie orientale. L'Inde même, après trois campagnes, se serait vue obligée de se soumettre à la souveraineté du schah. » M. DE RIANCEY.

BABYLONE. — *Bab-i-lu,* « porte du dieu du déluge. »

Une femme conçut un jour le projet de construire une ville. — Cette femme quelle était-elle?

Doit-on la compter parmi ces conquérants fameux, dont les armes ont été troubler le monde jusqu'en ses confins les plus reculés; parmi ces hardis constructeurs, dont les œuvres bravant les siècles doivent raconter aux générations de tous les âges, quel a été leur puissance, leur splendeur. — N'est-elle, au contraire, qu'un de ces êtres légendaires que l'imagination des peuples s'est complue à illustrer de toutes les magnificences d'un empire?

L'histoire de Ninus, dit SCHLOSSER, n'est qu'un conte

oriental ; celle de Sémiramis un mythe asiatique. Ninus et Sémiramis, dit M. Oppert, ne sont que les personnifications de la ville et de l'empire de Ninive.

Mythe ou réalité? — On l'ignore.

Il y a sans doute de l'un, de l'autre.

Laissons parler Diodore.

Cette femme, l'histoire l'a nommée Sémiramis; c'est la fille de la nymphe Dercèto, de la déesse au visage et à la tête de femme, au corps de poisson.

Dercèto n'avait pas toujours eu cette singulière apparence. « Les plus habiles racontent, dit M. de Riancey, tome 1, p. 149, d'après Diodore, liv. II, que Vénus offensée par elle, lui inspira un violent amour pour un jeune sacrificateur. Dercèto eut de lui une fille; mais elle conçut une si grande honte de sa faiblesse qu'elle fit disparaître le jeune homme, et ayant exposé l'enfant dans un lieu désert, elle se jeta elle-même dans le lac où son corps fut métamorphosé. La petite fille cependant fut sauvée et nourrie par des colombes. Plus tard, un berger des troupeaux du roi la recueillit, l'éleva, et, en souvenir du prodige, l'appela Sémiramis. »

Sémiramis ne devait pas rester longtemps dans l'obscurité. Un officier du roi d'Assyrie, Ménonès, l'épousa; et bientôt il est appelé, à la suite de son roi, dont les armées vont fondre sur la Bactriane.

Le siége de Bactres traînait en longueur; Ninus commençait à redouter un affront pour ses armes jusque-là victorieuses; quand Ménonès, regrettant la jeune femme qu'il avait laissée en Syrie, l'appela vers lui.

« Comme le voyage était long, dit Diodore, elle prit un habit ambigu par lequel on ne pouvait juger si elle était femme ou homme. Ce vêtement très-propre à garantir durant le chemin son corps et son visage des impres-

sions du soleil, laissait cependant une pleine liberté pour les exercices militaires. »

Par elle, Bactres est enlevée. Elle délaisse son mari pour le monarque Assyrien; « cette Sémiramis, ajoute Diodore, ne fut qu'une belle courtisane qui gagna, par ses attraits, le roi d'Assyrie. » Et plus tard, mère de Nynias, elle se débarrassera de Ninus.

« On dirait, à lire la vie de Ninus et celle de Sémiramis, dit M. de Riancey, qu'à l'un on a donné tout l'éclat des conquêtes, à l'autre toute la splendeur du luxe, du commerce, des constructions admirables. La mémoire des hommes admet parfois de telles divisions pour se reconnaître un peu dans la confusion où elle est jetée. Il ne faut pas croire qu'aucune trace ne nous reste des expéditions de Sémiramis; mais c'est surtout du souvenir de ses palais magiques, de ses jardins suspendus, de ses terrasses enchantées que sa renommée a vécu. On s'est plu à reconnaître dans ses travaux le génie créateur d'une nature moins rude et plus amie des arts. »

C'est de retour à Babylone que Sémiramis va songer à ces constructions surprenantes dont les ruines nous étonnent encore.

La ville qu'elle veut doit répondre aux grandes choses qu'elle a déjà entreprises. Qui pourra l'arrêter, lui faire obstacle?

Le manque de bras? — Mais ne vient-elle pas de ramener de la Bactriane et de la Phénicie de longues chaînes de captifs. L'Asie toute entière ne lui en fournira-t-elle pas encore !

La nature ? — La dompter pour elle ne sera qu'un jeu.

Il faut que toutes ses actions soient telles que les hommes puissent un jour graver sur sa tombe ces phrases qu'elle-même va composer :

« Je n'ai reçu de la nature que le corps d'une femme. Par mes actes je me suis égalée au plus vaillant des hommes.

« J'ai tenu sous ma loi la domination de Ninus qui n'est bornée vers l'orient que par le fleuve Hinaman; qui touche vers le sud au pays de l'encens et de la myrrhe; qui, vers le nord, s'appuie sur les Sogdiens et les Saques.

« Avant moi, nul homme d'Assyrie n'avait vu de mers. J'en ai vu quatre que personne n'abordait tant elles étaient éloignées.

« J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils pouvaient être utiles.

« J'ai fécondé les terres stériles, j'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai percé avec le fer, à travers d'impraticables rochers, de larges chemins.

« J'ai frayé des routes sur mon passage, et mes chariots ont couru là où les bêtes féroces ne pouvaient marcher.

« Au milieu de ces travaux, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amis. » POLYEN, I, VIII, 26, *trad.* de M. POIRSON, *Précis d'Hist. Anc.*

Sémiramis a fait ses plans. La ville sera grandiose, les constructions surprenantes; l'ensemble tiendra du prodige.

Mais il faut un vaste emplacement. — Il est trouvé.

La cité géante commandera le cours de l'Euphrate. Elle sera assise dans cette plaine qui fut naguère le témoin de la confusion des langues; où l'humanité, encore dans toute la fougue et la folie de la jeunesse, avait voulu se dresser jusqu'au ciel et y défier le Tout-Puissant. — *Genèse,* ch. XI, 1 à 9.

La reine ordonne, et soudain de tous les points de

l'Asie des travailleurs accourent. Ils sont deux millions. — Les uns creusent le sol; d'autres convertissent en briques la terre que les premiers retirent.

Sur les fourneaux bout le bitume, l'asphalte de la rivière d'Is.

Les murailles s'élèvent. De trente en trente couches de briques, des lits de roseaux entrelacés consolident les constructions; d'énormes fossés les protègent.

Et bientôt apparaît un immense carré, entouré d'abord d'une eau large et profonde, puis d'un mur de 480 stades de long; de 50 coudées royales d'épaisseur; de 200 d'élévation; percé de 100 portes d'airain avec des jambages et linteaux de même métal; et couronné de tours qui se font face, laissant cependant encore entre elles l'espace nécessaire pour qu'un char attelé de quatre chevaux y puisse tourner.

L'Euphrate, dont le cours rapide descend de l'Arménie et se décharge dans la mer Erythrée, partage ce carré en deux parties égales. Chaque partie a son attribut, l'une le temple du Dieu; l'autre le palais du roi.

Bel, du haut de son temple; le malkha des terrasses de son palais, dominaient la ville. Les prêtres, la cour, c'était la nation.

Le mur d'enceinte touche le fleuve par chacune de ses extrémités, et, formant un angle à ce point, se rattache des deux côtés à une maçonnerie construite également en briques cuites, formant les quais des deux rives.

L'intérieur de la ville, rempli de maisons à trois et quatre étages, est traversé par des rues alignées se coupant à angles droits, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au fleuve.

Telles sont les dimensions énormes que donne le plus accrédité de tous les historiens à cet égard, Hérodote,

qui visitait la Babylonie environ 400 ans avant Jésus-Christ.

Sur Babylone, voyez : *Genèse*, ch. XI, v. 1-9. — HÉRODOTE, I, CLXXVIII-CLXXXII. — DIODORE, II. — STRABON, XVI. — QUINTE CURCE, V. — Quelques détails encore dans ARRIEN, VII. — JUSTIN, I. — PLINE, *Hist. nat.*, VI.

Sur l'état physique des contrées de l'Euphrate et du Tigre, nous renvoyons au père de l'histoire, HÉRODOTE, I, CXCII-CC. — XÉNOPHON, *Anabase*. — STRABON, XV. — PTOLÉMÉE, *Géograph.*, VI. — PLINE L'ANCIEN, *Hist.*, *nat.*, V et VI. — AMMIEN-MARCELLIN, XXIV.

Pour la reconstruction de l'histoire des Assyriens, la BIBLE est la source principale. Après elle, c'est HÉRODOTE, dans les livres I, XCV, CII, CIII, CVI, CLXXVII; II, CXLI; VII, LXIII. Pour plus de détails, HÉRODOTE renvoie à son *Histoire des Assyriens*. Elle ne nous a pas été conservée. HÉRODOTE l'a-t-il même écrite? — C'est DIODORE DE SICILE, dont les renseignements sont en grande partie empruntés à CTÉSIAS; — BÉROSE encore, BEROSI, *Chaldæorum historiæ quæ supersunt*, Leipsig, 1825, in-8°. — JUSTIN. — Peu de choses, dans VELLEIUS PATERCULUS, I, VII; AGATHIAS, *De rebus gestis Justiniani*; — et PAUL OROSE, *hist.*, I, IV.

ENCEINTES. — Les auteurs anciens nous ont appris que Babylone était défendue par six enceintes principales, et plusieurs monuments fortifiés.

En venant du dehors, la première enceinte que l'on rencontrait, se nommait *Imgur-Bel*; elle renfermait toutes les autres; la deuxième, doublant pour ainsi dire la première, était « le boulevart *Nivitti-Bel*, » comme il est dit dans une inscription :

« Babylone est la ville des lois; Imgur-Bel est l'enceinte; Nivitti-Bel, le boulevard. »

La troisième muraille réunissait la ville de Borsippa à la vieille ville de Babylone, laquelle ne se composant plus que des palais royaux était, elle-même, enveloppée de trois enceintes dont nous donnerons la description, d'après Diodore, au mot *Palais*.

Le roi Nabuchodonosor se glorifie d'avoir achevé Imgur-Bel.

« Babylone est le refuge du dieu Mérodach, s'écrie-t-il; j'ai achevé Imgur-Bel, sa grande enceinte. Dans les seuils des grandes portes, j'ai ajouté des battants d'airain, des rampes et des grilles très-fortes; j'ai creusé ses fossés; atteint le fond des eaux; construit les bords de la tranchée en bitume et en briques. Les maisonnettes (constructions qui se trouvent) sur les bords des hauts murs, comparables à un rocher qu'on ne peut enlever, je les ai faites en bitume et en briques. »

A côté du roi, écoutons Hérodote, I, clxxviii et *seq.*

« La ville de Babylone est située dans une vaste plaine; elle forme un carré parfait, dont chaque côté est de cent vingt stades; l'enceinte totale est par conséquent de 480 stades. Telle est la grandeur de Babylone, bâtie d'ailleurs avec une magnificence qui l'emporte beaucoup sur toutes les autres villes que nous connaissons. Elle est entourée d'abord d'un fossé profond, très-large et rempli d'eau, ensuite d'un mur dont l'épaisseur est de 50 coudées royales, et la hauteur de 200. La coudée royale est de trois doigts plus longue que la coudée ordinaire. — Il faut dire ici comment fut employée la terre retirée du fossé et de quelle manière on construisit le mur. A mesure que l'on creusait le fossé, la terre qui en sortait était immédiatement façonnée en briques; et lorsqu'on en avait disposé un nombre convenable, on les faisait cuire au four. On bâtissait ensuite avec des

briques enduites d'une couche d'asphalte chaud, au lieu de simple chaux, en les disposant par assises, et entre chaque trentième assise on introduisait un lit de tiges de roseaux. On construisit par ce procédé d'abord les parois du fossé et ensuite le mur, en continuant d'employer le même genre de construction. Elevés au sommet du mur et sur ses bords, deux rangs de tourelles à un seul étage, contiguës et tournées l'une vers l'autre, laissaient entre elles l'espace nécessaire pour le passage d'un char attelé de quatre chevaux. Dans le pourtour de la muraille, on comptait cent portes en airain, avec les jambages et les linteaux de même métal... — Le mur d'enceinte était la principale défense de Babylone; on en éleva en outre un second intérieur et parallèle presque aussi solidement construit que le premier, mais moins épais. En outre, çà et là, au milieu des deux quartiers, sur les deux rives, certains édifices sont fortifiés. »

Les principaux sont : La pyramide, la tour à étages.

Nabuchodonosor s'est glorifié d'une de ces fortifications intérieures :

« Voulant préserver efficacement la pyramide et la défendre contre l'ennemi et contre les attaques qui peuvent être dirigées contre Babylone l'impérissable, je fis construire en maçonnerie dans les extrémités de Babylone le boulevart du Soleil-Levant qu'aucun roi n'avait fait avant moi. Je fis creuser les fossés et consignai sur des barils la construction de ses bords. Tout autour je fis couler de l'eau dans cette digue immense de terre à travers ces grandes eaux, comparables aux abimes de la mer, je fis faire un conduit, j'ai fait murer ces grands fossés avec des briques; fait construire ce mur pour garantir les produits de la plaine de Babylone, un

refuge pour les contrées des Soumir et des Accad. — *Baril de Philips*, J. Oppert, *op. cit.* »

Ouvrons maintenant le livre de Diodore, II, vii :

« Sémiramis, jalouse de surpasser en gloire son prédécesseur, résolut de fonder une ville dans la Babylonie; elle fit venir de tous côtés des architectes et des ouvriers au nombre de deux millions, et fit préparer tous les matériaux nécessaires. Elle entoura cette nouvelle ville, traversée par l'Euphrate, d'un mur de trois cent soixante stades, fortifié, selon Ctésias de Cnide, de distance en distance, par de grandes et fortes tours. La masse de ces ouvrages était telle, que la largeur des murs suffisait au passage de six chariots de front, et leur hauteur paraissait incroyable. Au rapport de Clitarque et de quelques autres, qui suivirent plus tard Alexandre en Asie, le mur était d'une étendue de trois cent soixante-cinq stades, qui devaient représenter le nombre des jours de l'année. Il était construit avec des briques cuites et enduites d'asphalte. Son élévation était, d'après Ctésias, de cinquante orgyes; mais, selon des historiens plus récents, elle n'était que de cinquante coudées, et sa largeur était de plus de deux chariots attelés; on y voyait deux cent cinquante tours d'une hauteur et d'une épaisseur proportionnées à la masse de la muraille. Il ne faut pas s'étonner si le nombre des tours est si petit comparativement à l'étendue de l'enceinte; car dans plusieurs endroits la ville était bordée de marais, en sorte que la nature rendait inutile la fortification de main d'homme. Pour hâter l'exécution de ces travaux, la reine avait assigné l'espace d'un stade à chacun de ses amis, et leur fournissait les matériaux nécessaires avec l'ordre d'achever leur tâche dans l'année. » *Trad.* Hœfer.

Selon Strabon, XVI, i : « L'enceinte de Babylone a

385 stades de tour, sur 32 pieds d'épaisseur. La hauteur du mur est de 50 coudées dans l'intervalle des tours et de 60 en y comprenant les tours. La largeur est assez grande pour que deux quadriges y puissent facilement courir en sens contraire. Aussi cette enceinte est-elle au nombre des sept merveilles du monde... »

Quinte-Curce, V, I : « Son mur est de briques cimentées de bitume et a 32 pieds d'épaisseur ; deux quadriges peuvent s'y rencontrer sans danger. Il a 100 coudées de haut et les tours sont de 10 pieds plus élevées. L'enceinte est de 368 stades (lisez 365), et l'on rapporte que la tâche avait été de faire un stade par jour... »

Les historiens anciens sont donc, nous le voyons, loin d'être d'accord sur les dimensions des murs de Babylone. — 480 stades de tour, dit Hérodote; Diodore copiant Ctésias 360; Strabon 385, il est à supposer que l'on doit lire pour Diodore comme pour Strabon 365, ainsi qu'on lit dans Quinte-Curce, au lieu de 368.

Les auteurs se contredisent encore plus pour la hauteur que pour la circonférence; Hérodote et Diodore lui donnent 200 coudées, 300 pieds; Strabon 50 coudées, 75 pieds; Quinte-Curce, 100 coudées, 150 pieds. — La hauteur des murs ne fut plus que de 50 coudées quand Darius Hystaspe les eut réduits après la prise de la ville.

M. Oppert, *op. cit.*, a ainsi rétabli les dimensions de ces murailles :

Imgur-Bel était long de 480 stades, 90,720 mètres; haut de 90 coudées, 47 mètres 25; large de 50 coudées, 26 mètres 25; des tours, de place en place, le surmontaient, elles étaient hautes de 200 coudées, 105 mètres.

Nivitti-Bel avait 360 stades de long, 68,040 mètres; 50 coudées de haut, 26 mètres 25; 18 de large, 9 mètres 45 ; les tours étaient de 110 coudées ou 57 mètres 75.

RUES. — *Intérieur de la ville.* — D'après ces calculs, Babylone avait donc une étendue que nous pouvons à peine nous figurer aujourd'hui. Hérodote nous dit : « que l'intérieur de la ville rempli de maisons de trois à quatre étages est traversé par des rues alignées se coupant à angles droits, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au fleuve. » — D'après Diodore, on avait laissé un espace de deux plèthres entre les maisons et le mur d'enceinte. Le plèthre est d'environ 16 toises ; deux plètres donnent 32 toises ou 192 pieds. Mais « quelque grande qu'elle fût, néanmoins, sa population nous donne l'idée d'un district renfermé dans une enceinte, plutôt que d'une ville régulière. Les rues qu'on dit avoir été menées d'une porte à l'autre, n'étaient que des chemins par des terres cultivées où des bâtiments étaient distribués en groupes. Quinte-Curce dit positivement que l'enceinte de Babylone contenait assez de pâturages et de terres labourables pour fournir à l'entretien des habitants pendant un long siége. Et Xénophon rapporte que lorsque Cyrus la prit, ce qui eut lieu durant la nuit, les habitants du quartier opposé n'en furent pas avertis avant la troisième partie du jour, c'est-à-dire trois heures après le soleil levé ; effet provenant sans doute de la grande distance des groupes de maisons les uns des autres ; puisque si elles n'eussent été séparées que par des rues régulières, le bruit et la confusion auraient répandu par toute la ville avec beaucoup plus de rapidité la nouvelle de cet événement. » *Voyage de* M. Rich *aux ruines de Babylone,* traduit et enrichi d'observations par M. Raimond, ancien consul de Bassora. Paris, 1818.

« J'ai fait ajouter, dit Nabuchodonosor, dans les grandes portes, des battants en airain et des grilles, et j'ai agrandi comme une merveille les rues de Babylone. Dans les

terrains les plus élevés, j'ai bâti de grandes forteresses ; j'ai placé leurs fondations au-dessous des eaux, j'ai fortifié avec art ces circonvallations. »

Le fleuve coupait la ville en deux parties ; des digues le contenaient. Hérodote : « La ville est partagée en deux grandes portions par le fleuve qui coule au milieu... Le mur d'enceinte touche donc par chacune de ses extrémités le fleuve, et formant un angle à ce point, il se rattache des deux côtés par une maçonnerie construite également de briques cuites, qui forme les quais des deux rives du fleuve.. Toutes les rues sont terminées par une porte, qui s'ouvre dans la maçonnerie du quai où elles aboutissent ; toutes ces portes sont, comme on vient de le dire, d'airain, et conduisent au fleuve. »

Pendant que les amis de Sémiramis s'acquittaient de la construction des murs, « elle construisit, rapporte Diodore, dans la partie la plus étroite du fleuve un pont de cinq stades de longueur, reposant sur des piles enfoncées à une grande profondeur et à un intervalle de douze pieds l'une de l'autre ; les pierres étaient assujetties par des crampons de fer, et les jointures soudées avec du plomb fondu. Les faces de chaque pile exposées au courant de l'eau étaient construites sous forme de saillies anguleuses, qui, coupant les flots et amortissant leur impétuosité, contribuaient à la solidité de la construction. Le pont était recouvert de planches de cèdre et de cyprès, placées sur d'immenses madriers de palmier ; il avait trente pieds de large, et n'était pas le moins beau des ouvrages de Sémiramis... »

« Les maisons ne touchent pas aux murs, rapporte Quinte-Curce, V, I, car il y a un espace intermédiaire de près d'un arpent ; et même toute la ville n'est pas occupée par des constructions ; il n'y a d'habité que l'espace

de 90 stades, et tout n'y est pas continu, les édifices y sont, pour plus de sécurité, isolés ; ils ensemencent et cultivent tout le reste ; afin qu'en cas d'attaque du dehors, ils aient de quoi nourrir les assiégés. L'Euphrate coule par le milieu, encaissé entre de puissants quais. Toutes ces grandes constructions sont entourées de larges cavernes, pour amortir le choc du fleuve, qui, sans ces réservoirs, dépasserait la hauteur des quais et inonderait la ville. Ils sont construits en briques cuites, et tout l'ouvrage est revêtu d'une couche de bitume. Un pont de pierre jeté sur le fleuve joint les deux quartiers opposés. Ce pont est aussi au nombre des merveilles de l'Orient ; car l'Euphrate charrie beaucoup de limon ; il a donc fallu en retirer beaucoup de vase pour l'y asseoir sur des fondements solides. Puis, il s'y accumule des sables qui s'attachent aux rochers sur lesquels repose le pont, arrêtent le cours de l'eau dont la violence est d'autant plus grande qu'elle est moins libre dans son canal. »

« Sémiramis, continue Diodore, choisit ensuite le lieu le plus bas des environs de Babylone pour y construire un réservoir carré, dont chaque côté était de 300 stades. Ce réservoir était fait de briques cuites et d'asphalte ; sa profondeur était de 35 pieds. Elle fit détourner le fleuve pour le conduire dans ce réservoir, et construire une galerie souterraine communiquant avec les palais situés sur chaque rive ; les voûtes de cette galerie étaient bâties en briques cuites de quatre coudées d'épaisseur, enduites d'une couche d'asphalte bouilli. Les parois de la galerie avaient vingt briques d'épaisseur, douze pieds de haut jusqu'à l'arc de la voûte, et la largeur de la galerie était de 15 pieds. Cet ouvrage fut terminé en sept jours ; elle fit rentrer le fleuve dans son lit, de telle façon que, au moyen de la galerie souterraine, elle pou-

vait se rendre d'un palais à l'autre, sans traverser l'eau. Les deux extrémités de la galerie étaient fermées par des portes qui ont subsisté jusqu'à la domination des Perses. »

Il est question dans une inscription d'un courant d'eau nommé le *Canal du Soleil levant;* on ignore si l'on doit y voir un égoût, ou un canal distribuant l'eau, la fraîcheur dans la ville et servant à l'irrigation des champs.

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, y est-il dit, ennemi de l'impureté, vicaire du Dieu suprême, l'auguste seigneur, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopolassar, roi de Babylone, moi !

Les eaux contenues dans le courant d'eau nommé le canal du Soleil-Levant de Babylone, avaient été négligées depuis le temps du déluge, le lit creux de la terre avait été endommagé; j'ai bouché ses crevasses, aligné le cours du canal. A partir de l'Euphrate jusqu'à *Mi bour Sabou* « eaux de la citerne vide, » j'ai élevé ses parois en bitume et en briques, et dans *Mi bour sabou*, près de Babylone, j'ai creusé le bassin du canal et j'y ai ménagé des conduits à écluse, à la gloire du dieu Mérodach, le seigneur sublime.

Mérodach, grand seigneur sublime, toi qui es majestueux, sois propice, accorde-moi gracieusement la vie jusqu'aux jours reculés, une fécondité septuple, la stabilité du trône et la victoire du glaive. » M. Oppert, *op. cit.*, liv. II, ch. II, page 153, *Inscription lue sur un baril trouvé dans les profondeurs du groupe de ruines connu sous le nom de Kasr.* — Ce canal était souterrain en partie, du moins au-dessous des trois murs d'enceinte de Babylone.

Nous avons déjà parlé des briques employées à Babylone, nous devons dire ce qu'elles étaient.

Les briques que l'on y retrouve sont de deux sortes, l'une cuite au feu, l'autre purement durcie au soleil. « La grandeur moyenne des briques cuites au feu, dit M. Hoefer, *op. cit.*, est de 13 pouces carrés sur 3 d'épaisseur. On en trouve de la moitié de cette dimension, et quelques-unes d'une autre forme pour des ouvrages particuliers, tels que des coins arrondis, etc. Ces briques sont de différentes couleurs : les unes sont blanches, tirant plus ou moins sur le jaune, comme les belles briques de nos planchers, qui sont l'espèce la plus fine; rouges comme notre brique commune, l'espèce la plus grossière; d'autres, avec une teinte noire, qui sont très-dures. La brique crue est de beaucoup plus grande que la brique cuite; ce n'est en général qu'un épais morceau de terre, où l'on aperçoit des roseaux ou de la paille hachée qu'on y a mêlée exprès afin de la mieux lier. »

L'édifice le plus extraordinaire qu'il y avait à Babylone, ou plutôt à Borsippa, était :

LA TOUR A ÉTAGES. — Cette construction incroyable étonne tous les historiens anciens.

« Le temple de Jupiter Bélus existe encore de mon temps, dit Hérodote; il est carré et a deux stades de côté. Au centre s'élève une tour massive, longue et large d'un stade; elle en supporte une autre, et celle-ci une autre encore ; ainsi de suite jusqu'à huit. Un escalier en spirale conduit extérieurement de tour en tour. Vers le milieu de la montée, sont une station et des siéges où se reposent les visiteurs; la dernière tour est surmontée d'une chapelle spacieuse, renfermant un grand lit richement couvert, et auprès une table d'or. On n'y voit point

de statue et nul n'y passe la nuit, hormis une femme indigène que choisit entre toutes le dieu, à ce que rapportent ses prêtres. — Ils disent encore, et ils ne me paraissent point dignes de foi, que le dieu parcourt le temple et se repose sur le lit, de la même manière qu'à Thèbes en Egypte, selon les Egyptiens. Car, là aussi, une femme passe la nuit dans le temple de Jupiter-Thébain, et l'on assure que ni l'une ni l'autre de ces femmes n'a commerce avec des mortels. De même à Patare en Lycie, la prêtresse du dieu, lorsqu'il est présent, car l'oracle n'est pas perpétuel, passe la nuit dans l'intérieur du temple. — Il y a dans ce temple de Babylone, en bas, une autre chapelle, contenant une grande statue de Jupiter assis, et auprès, une large table ; toutes deux sont d'or, ainsi que le trône et ses degrés ; le tout, selon les Chaldéens, est du poids de huit cents talents. En dehors de la chapelle, l'autel est d'or, et sur un autre autel plus vaste on sacrifie des victimes parfaites, car sur le premier on ne peut immoler que des agneaux non sevrés. Sur le grand autel, les Chaldéens brûlent par an mille talents d'encens pur quand ils célèbrent la fête du dieu. On voyait du temps de Cyrus, dans cet enclos sacré, une statue d'or massif, haute de douze coudées ; je ne l'ai point vue, mais les Chaldéens le disent, et d'après eux je le répète. Darius, fils d'Hystaspe, eut dessein de l'enlever, il n'osa ; mais son fils Xerxès la prit et tua le prêtre qui lui défendait de la mouvoir. Tels étaient les ornements de ce temple, et il renfermait en outre une multitude d'offrandes particulières. » — HÉRODOTE, I, CLXXXI à CLXXXIV.

Après Hérodote, écoutons DIODORE :

« Sémiramis éleva au milieu de la ville un temple consacré à Jupiter, que les Babyloniens nomment Bélus,

ainsi que nous l'avons dit. Comme les historiens ne sont pas d'accord sur ce monument, et qu'il est tombé en ruines par la suite des temps, il est impossible d'en donner ici une description exacte. On convient cependant qu'il était extraordinairement élevé, et qu'à cause de son élévation, les Chaldéens y faisaient leurs travaux astronomiques, en observant soigneusement le lever et le coucher des astres. Tout l'édifice était construit avec beaucoup d'art, en asphalte et en briques; sur son sommet se trouvaient les statues de Jupiter, de Junon et de Rhéa, recouvertes de lames d'or. Celle de Jupiter représentait ce dieu debout et dans la disposition de marcher; elle avait quarante pieds de haut, et pesait mille talents babyloniens. Celle de Rhéa, figurée assise sur un char d'or, avait le même poids que la précédente; sur ses genoux étaient placés deux lions, et à côté d'elle étaient figurés d'énormes serpents en argent, dont chacun pesait trente talents. La statue de Junon, représentée debout, pesait huit cents talents; elle tenait dans la main droite un serpent par la tête, et dans la main gauche un sceptre garni de pierreries. Devant ces trois statues était placée une table d'or plaqué, de quarante pieds de long sur quinze de large, et pesant cinq cents talents. Sur cette table étaient posées deux urnes du poids de trente talents; il y avait aussi deux vases à brûler des parfums, dont chacun pesait trois cents talents; et trois cratères d'or, dont l'un consacré à Jupiter, pesait douze cents talents babyloniens, et les autres chacun six cents. Tous ces trésors furent plus tard pillés par les rois des Perses. » — *Trad.* Hoefer.

Enfin ce sont les inscriptions elles-mêmes qui vont nous décrire cet imposant édifice.

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, pasteur des peu-

ples, témoin de l'immuable affection de Mérodach, le puissant empereur qui exalte Nébo, le sauveur, le sage qui prête son oreille aux injonctions du Dieu suprême, le vicaire des dieux sans reproche, reconstructeur de la pyramide et de la tour, fils aîné de Nabopolassar.

Nous disons : Mérodach le grand seigneur m'a lui-même engendré; il m'a enjoint de reconstruire ses sanctuaires. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

La pyramide est le temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux Mérodach, j'ai fait construire en or pur, en forme de coupole, la cellule des oracles, le lieu où repose sa majesté.

La tour, la maison éternelle, je l'ai refondée, rebâtie en argent, en or, en autres métaux, en pierres, en briques vernissées, en lentisque et en cèdre; j'en ai achevé la magnificence.

Le premier édifice, qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Babylone, je l'ai refait et terminé en briques et en cuivre; j'en ai élevé le faîte.

Nous disons: pour l'autre, qui est cet édifice-ci, le temple des sept lumières de la terre, et auquel remonte le plus ancien souvenir de Borsippa, un roi antique le bâtit, (on compte de là 42 vies humaines), mais il n'en éleva pas le faîte. Les hommes l'avaient abandonné depuis le jour du déluge, en désordre proférant leurs paroles. — (Comparez avec la *Genèse*, XI, 1 à 9.)

Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à le rebâtir, je n'en ai pas changé l'emplace-

ment, ni altéré les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements; j'ai ajusté les rampes circulaires, et inscrit la gloire de mon nom dans la frise des arcades.

J'ai mis la main à reconstituer la tour et à en élever le faîte; comme jadis elle dut être, ainsi je l'ai refondée et rebâtie; comme elle dut être dans les temps éloignés, j'en ai élevé le sommet.

Nébo qui t'engendre toi-même, dominateur qui exaltes Mérodach, sois entièrement propice à mes œuvres pour ma gloire. Accorde-moi pour toujours une vie jusqu'aux temps les plus reculés, une fécondité septuple, la solidité du trône, la durée de la victoire, la pacification des rebelles, la soumission des pays ennemis. Dans les colonnes de la table éternelle qui fixe les sorts du ciel et de la terre, consigne le cours fortuné de mes jours, inscris-y la fécondité. Imite Mérodach, le roi du ciel et de la terre, le père qui m'a engendré, bénis mes œuvres, soutiens ma domination. Que Nabuchodonosor, le roi qui relève les ruines, demeure devant ta face. » Inscription trouvée par M. Rawlinson; *trad.* de M. Oppert, *op. cit.* liv. II, ch. vi, page 212.

Ailleurs, du même roi :

« Borsippa, la ville de celui qui exalte le Dieu, je l'ai honorée. Au milieu d'elle, j'ai fait construire la tour, la maison éternelle. Avec de l'or, de l'argent, des autres métaux, des pierres précieuses, des briques vernissées, du lentisque, du cèdre, j'ai achevé sa magnificence. J'ai recouvert en or les portes du lieu du repos de Nébo; les poutres de la porte des oracles ont été plaquées en argent; le battant de la porte du lieu du repos, le seuil, les linteaux, les gonds, je les ai incrustés avec du *zariri*

(du verre probablement). Les colonnes en cèdre du réduit de ses filles, je les ai incrustées d'argent. L'accès au lieu, du repos, l'escalier du temple, le chemin des aveugles, le remède de ceux qui murmurent dans le sanctuaire, est fait en argent (6e étage ?). Les battants, les colonnes et les portes dans les rampes, ont été construites en couleurs variées. J'ai fortifié le temple. Pour étonner ceux qui habitent le monde, j'ai restauré la merveille de Borsippa, qui est le temple des sept merveilles de la terre. En briques couvertes de cuivre j'en ai élevé le faîte, l'emblême mystique de Nébo, la couche de sa souveraineté, l'emblême de la louange de sa bienveillance, le trésor de la ville de SU AN NA KI (?), l'espoir de ceux qui l'invoquent, la tente de ceux qui lui sont proches (c'est-à-dire l'intérieur du temple), je l'ai recouvert de rangées de marbre et d'autres pierres.

Au dieu Sin, qui soutient le flanc de mon autorité, j'ai construit le BIT TIM AN NI, son temple, en forme de caverne, dans la plate-forme au-dessous de la tour. .. » — M. J. Oppert. *Expéd. en Mésopotamie.*

D'après M. Oppert, le premier étage, en partant de la base de la tour, était coloré en noir; le deuxième, blanc; le troisième, orange; le quatrième, bleu; le cinquième, écarlate; le sixième, argent; le septième, or.

Les sept murailles d'Ecbatane étaient revêtues de couleurs semblables. Et M. Victor Place a retrouvé la même disposition de couleurs dans les sept étages de la tour du palais de Khorsabad.

La substruction de la tour à étages, selon M. Oppert, était de 600 pieds carrés; les tours avaient 25 pieds de hauteur chacune. La première avait de longueur de côté 180 pieds; la deuxième, 156; la troisième, 132; la quatrième, 108; la cinquième, 84; la sixième, 60; la sep-

tième, 36. Dans cette dernière était le temple de Nébo, l'inspecteur du ciel et de la terre.

A Babylone, se faisant face, situés sur les bords du fleuve, étaient :

LES PALAIS DES ROIS. — Diodore attribue la construction de ces palais à Sémiramis; il nous en donne la description :

« Elle fit construire à chaque extrémité du pont un palais d'où elle pouvait voir toute la ville. Ces deux palais étaient, pour ainsi dire, les clefs des deux quartiers les plus importants. Comme l'Euphrate, traversant Babylone, coule vers le midi, l'un de ces palais regardait l'orient, l'autre l'occident, et tous deux étaient d'une grande magnificence. Celui qui était situé au couchant avait soixante stades de circuit; il était fortifié par de beaux murs, très-élevés et construits en briques cuites. En dedans de ce mur était une autre enceinte, faite avec des briques crues, sur lesquelles étaient imprimées des figures de toutes sortes d'animaux; ces figures étaient peintes avec tant d'art, qu'elles semblaient être vivantes. Cette enceinte avait quarante stades de longueur. Son épaisseur était de trois cents briques; et sa hauteur, suivant Ctésias, de cinquante orgyes; la hauteur des tours était de cent soixante et dix orgyes.

Enfin, en dedans de cette seconde enceinte, il y en eut une troisième, qui entourait la citadelle, dont le périmètre était de vingt stades, et qui dépassait en hauteur le mur intermédiaire. Sur les tours et les murailles on avait représenté toutes sortes d'animaux, parfaitement imités par les couleurs et le relief. On y voyait une chasse, composée de différents animaux, qui avaient

plus de quatre coudées de haut. Dans cette chasse, Sémiramis était figurée à cheval, lançant un javelot sur une panthère; auprès d'elle était Ninus, son époux, frappant un lion d'un coup de lance.

On pénétrait dans la citadelle par une triple porte, derrière laquelle étaient des chambres d'airain, s'ouvrant par une machine; enfin, ce palais l'emportait de beaucoup en étendue et en beauté sur celui qui était situé sur la rive opposée. Ce dernier n'avait qu'un mur d'enceinte en briques cuites, de trente stades de circuit. Au lieu de figures d'animaux, on y voyait les statues d'airain de Ninus, de Sémiramis, des gouverneurs de province et la statue de Jupiter, que les Babyloniens appellent Bélus. On y remarquait cependant des représentations de combats et de chasses très-agréables à la vue. » — *Trad.* Hoefer.

Mais Sémiramis ne doit point avoir seule la gloire de ces constructions; Nabuchodonosor en revendique une large part; grâce à lui, il nous l'apprend, un palais plus somptueux que les autres s'élève sur un des côtés de la ville avec une promptitude inouïe; et ses vastes terrasses vont devenir autant de jardins suspendus :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopolassar, roi de Babylone, moi!

Je dis : J'ai construit le palais, le siége de ma royauté, le cœur de Babylone dans la terre de Babylone, j'ai fait poser les fondations à une grande profondeur au-dessous du niveau du fleuve, j'ai relaté sa construction sur les cylindres recouverts de bitume et de briques.

Avec ton assistance, ô dieu Mérodach, j'ai bâti ce palais indestructible. Que le dieu trône à Babylone, qu'il y établisse sa demeure, à cause de moi qu'il septuple le

nombre des naissances ; puisse à cause de moi le peuple de Babylone dominer jusqu'à des jours reculés ! » M. Oppert, *op. cit.*, liv. II, ch. II, page 156.

Les palais à Babylone étaient semblables à ceux d'Hisir-Sargon. « C'est cette ville qui avoisine le palais de Khorsabad, où ont été exécutées les fouilles de M. Botta et celles des savants anglais. Cette ville, qui avait été à peine découverte et qui ne l'est pas encore tout à fait, a cependant été reconnue et mesurée par M. Victor Place, consul de France à Mosoul. Cet intrépide et habile explorateur a retrouvé tout le palais de Sargon, dont quatorze chambres seulement avaient été déblayées. Ce palais, qui est à moitié dans l'enceinte de la ville, à moitié au dehors, est d'une étendue et d'une magnificence surprenantes. M. Botta avait reconnu et décrit les appartements de réception, la résidence officielle du monarque. M. Victor Place a mis au jour les immenses dépendances du palais, les logements des officiers, les cuisines, les magasins et enfin le harem, le temple et la tour qui, à l'imitation de la tour de Babel, s'élevait dans l'enceinte du palais. Le gouvernement français vient d'ordonner la publication des admirables travaux de notre zélé et courageux représentant. M. Place a pu exécuter le plan de la ville avec ses huit portes, deux sur chaque face, une d'honneur enrichie de splendides sculptures peintes, l'autre de service simple et donnant passage au peuple. Il a donné également le plan de tout le palais, qui contient plus de deux cents chambres. Sur les sept étages de la tour ou observatoire, quatre existent encore avec les différences de coloris dans les briques qu'indique Hérodote, avec les rampes tournantes dont la Bible révèle l'existence à Babel, avec les dimensions que donne l'historien grec : la hauteur égale

au carré de la base. M. Place a résolu le problème de la couverture du palais et des maisons; cette couverture était de briques crues, au-dessus desquelles on entassait de la terre battue et pressée au rouleau avec un soin infini, pour éviter les infiltrations. Ces terrasses formaient les fameux jardins suspendus. Des peintures précieuses, des statues de divinités et des statues d'hommes, des ornements splendides, des instruments de toutes sortes, ont été découverts. C'est la vie des Assyriens prise sur le fait. » — M. de Riancey. — Voyez *Ninive et Assyrie* de M. Victor Place, in-folio en cours de publication.

Et si à côté de ce livre de M. Place, on ouvre celui de MM. Oppert et J. Ménant, *les Fastes de Sargon*, ce sera le roi lui-même qui vous racontera les magnificences de ses palais.

Ecoutons-le, il va nous dire comment il a déflé les obstacles et s'est joué dans les merveilles.

... « Pour remplacer Ninive, je fis d'après la volonté divine et le vœu de mon cœur, une ville que j'appelai Hisir-Sargon. Nisroch, Sin, Samas, Nebo, Ao, Ninip et leurs grandes épouses qui règnent éternellement en Mésopotamie et sur le pays d'Aralli, ont béni ces merveilles splendides et les murs superbes dans la ville de Hisir-Sargon. J'ai rectifié les institutions qui n'étaient pas conformes à leurs volontés. Les prêtres, les *nisiramki*, les *sarmahhi sapar* débattirent dans leurs discussions savantes, sur la prééminence de leurs divinités et l'efficacité de leurs sacrifices.

J'ai bâti dans la ville des palais couverts de peaux de veaux marins, en santal, ébène, lentisque, cèdre, cyprès, pistachier sauvage, un palais d'une incomparable splendeur pour le siége de ma royauté. J'ai disposé leur *duna* sur des plaques en or, en argent, en

cuivre, en *tak-tilpi*, en pierres lisses, en couleurs faites avec de l'étain, du fer, de l'antimoine et des *hibisti* arrangés. J'ai écrit là-dessus la gloire des dieux ; au-dessus j'ai bâti une charpente en poutres de cèdres. J'ai entouré avec des rosaces en briques vernissées, les poutres de pin et de lentisque, et j'ai calculé leur distance. J'ai fait un escalier en spirale, à l'égal de celui du grand temple d'Assyrie qu'on nomme dans la langue de Phénicie *Bethilanni*. Entre les portes, j'ai mis huit lions doubles.

Pour décorer les portes, j'ai fait des enjolivements dans les linteaux et les montants ; les traverses en pierre de gypse d'une grande dimension que j'avais enlevées de ma main, je les ai placées en dessus. J'ai muré leurs parois et j'ai entraîné à l'admiration les grands du pays...

Avec les chefs des provinces *(mal-ki)*; les satrapes *(pahati)*; les sages, *(ak-li)*; les docteurs, *(sa-piri)*; les magnats, *(rubi)*; les lieutenants, *(sa-pi-ti)*; les juges et les gouverneurs d'Assyrie, j'ai siégé dans mon palais et j'ai exercé la juridiction. »

Toute sa grandeur, toute sa gloire, c'est à ses dieux que le roi la rapporte.

« ..... Sargon, le grand roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, vicaire des dieux à Babylone, roi des Soumirs et des Accads, favori des grands dieux.

Les dieux Assour, Nébo et Mérodach m'ont conféré la royauté des nations. Fier de mon nom sans tache, j'ai déclaré la guerre à l'impiété, j'ai restauré les sanctuaires de Sippara, de Nipour, de Babylone et de Borsippa, j'ai redressé les infractions commises par les hommes contre les lois respectables.

J'ai réuni les couronnes de Kalou, Chalanné, Orchoé,

Rata, Larsam, Zari, Kisik le séjour du dieu Laguda, j'ai assujetti leurs habitants. Quant aux lois de Baalbek et de la ville de Harran, tombées en désuétude depuis des jours reculés, j'ai remis en vigueur leurs coutumes altérées.

Les grands dieux m'ont rendu heureux par la constance de leur affection, m'ont accordé sur tous les rois l'exercice de ma souveraineté ; ils leur ont imposé à tous l'obéissance. A partir du jour de mon avènement, les princes mes rivaux ne m'ont pas dédaigné ; je n'ai pas en homme lâche redouté les combats et les batailles ; j'ai rempli de terreur les terres des rebelles et j'en ai exigé les symboles de soumission présentés dans les quatre éléments...

C'est par la grâce et la puissance des grands dieux mes maîtres, que j'ai forcé mes serviteurs à m'obéir ; par la prière, j'ai obtenu la défaite de mes ennemis...

Seul, je me rendis à Babylone aux sanctuaires de Bel, le juge des dieux, dans l'exaltation de mon cœur et la splendeur de ma face ; je pris les mains du grand seigneur, l'auguste dieu Mérodach, et je parcourus le chemin de la chambre des dépouilles. »

Enfin pour remercier les dieux, et par la suite encore se concilier leur affection, le roi s'écrie :

« Puisse Assour, le père des dieux, bénir ces palais en donnant à ses images un éclat spontané. Que jusqu'aux jours les plus reculés il veille sur les issues ! Que devant sa face suprême demeure le taureau sculpté, le protecteur et le Dieu qui porte le parfait bonheur et la béatitude, et qu'il les fasse rester dans cette maison jusqu'à ce que ces taureaux se meuvent de ce seuil.

Qu'avec l'aide d'Assour, le roi qui a bâti ces palais se réjouisse de sa progéniture et qu'il multiplie sa race, que

jusqu'aux jours les plus reculés durent ces créneaux. Que celui qui y demeure, en sorte entouré de la plus haute splendeur, qu'il se réjouisse dans l'exaltation de son cœur de pouvoir accomplir ses vœux, d'atteindre son but, et qu'il rende sa splendeur sept fois plus illustre. »

En célébrant ainsi son œuvre, Sargon n'a rien dit de trop ; les débris attestent encore ses paroles.

Une autre merveille de Babylone, dont la renommée allait aussi loin que celle de la tour à étages, était :

LES JARDINS SUSPENDUS. — C'est à DIODORE que nous devons d'en connaître la description :

« Il y avait dans la citadelle le jardin suspendu, ouvrage, non pas de Sémiramis, mais d'un roi syrien postérieur à celle-ci ; il l'avait fait construire pour plaire à une concubine. On raconte que cette femme, originaire de la Perse, regrettant les prés de ses montagnes, avait engagé le roi à lui rappeler, par des plantations artificielles, la Perse, son pays natal. Ce jardin, de forme carrée, avait de chaque côté quatre plèthres ; on y montait, par des degrés, sur des terrasses posées les unes sur les autres, en sorte que tout présentait l'aspect d'un amphithéâtre. Ces terrasses ou plates-formes sur lesquelles on montait étaient soutenues par des colonnes, qui, s'élevant graduellement de distance en distance, supportaient toutes le pied des plantations ; la colonne la plus élevée, de cinquante coudées de haut, supportait le sommet du jardin et était de niveau avec les balustrades de l'enceinte. Les murs, solidement construits, à grands frais, avaient vingt-deux pieds d'épaisseur, et chaque issue dix de largeur. Les plates-formes des terrasses étaient com-

posées de blocs de pierre dont la longueur, y compris la saillie, était de seize pieds sur quatre de largeur. Ces blocs étaient recouverts d'une couche de roseaux mêlés de beaucoup d'asphalte; sur cette couche reposait une double rangée de briques cuites, cimentées avec du plâtre; celles-ci étaient, à leur tour, recouvertes de lames de plomb, afin d'empêcher l'eau de filtrer à travers les atterrissements artificiels, et de pénétrer dans les fondations. Sur cette ouverture se trouvait répandue une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres. Ce sol artificiel était rempli d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leur dimension et leur beauté. Les colonnes, s'élevant graduellement, laissaient par leurs interstices pénétrer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creuse depuis le sommet jusqu'à sa base; elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une grande quantité d'eau, sans que personne ne pût rien voir à l'extérieur. » — *Trad.* HOEFER.

Mais « la domination Chaldéenne, dit M. DE RIANCEY, va bientôt être refoulée dans les murs de sa capitale. Il fallait en finir; la corruption se ravivait toujours dans ce foyer; l'orgueil et les vices de la grande ville de l'orient criaient vengeance. *Baruch* n'avait pu voir sans horreur cette idolâtrie grossière et ces impurs sacrifices aux dieux d'or et d'argent. *Isaïe* avait dit : « O vierge de Babylone, asseyez-vous à terre, vous n'êtes plus sur le trône; c'est votre sagesse et votre science même qui vous ont perdues. Vous vous êtes écriée : Je suis souveraine. » Au jour marqué, ce n'étaient pas « *ces enchanteurs avec*

tous les secrets de leur magie, » ni cette multitude de conseillers, « *ces augures qui étudient le ciel, qui contemplent les astres, qui comptent les mois pour en forger des prédictions*, » qui pouvaient la sauver. *Joël* s'était fait entendre. *Jérémie* avait tonné contre ces procédés sacriléges et menteurs de la caste, contre ces infamies de tout le peuple. Il avait écrit sur un livre, tous les maux qui devaient tomber sur Babylone ; il fit porter ce livre par Saraïas, avec ordre de le lire, ajoutant : « Quand vous aurez achevé de lire ce livre, vous l'attacherez à une pierre et vous le jetterez au milieu de l'Euphrate et vous direz : *Ainsi Babylone sera submergée.* »

Dans une nuit de réjouissances et de festins, « cette fille de voleurs va être pillée, » Cyrus est à ses portes.

Sous Darius, comme on l'a vu dans ce récit, elle cherchera à reconquérir son ancienne splendeur, vains efforts; et cette fois complétement, elle sera plongée dans la tombe et s'y endormira pour jamais.

Ce sont ses propres maîtres qui s'appliqueront à la rendre déserte. D'abord, ils lui préféreront Suse, Ecbatane, Persépolis la ville persane par excellence; ensuite, à côté d'elle, ils construiront Ctésiphon, Séleucie.

A l'opulence va succéder la pauvreté hideuse. Aux rumeurs des places publiques, le calme effrayant des tombeaux.

Naguère on pouvait dire de Babylone ce qu'Ezéchiel disait d'Assour, « elle était comme un êrêz sur le Liban, ses branches étaient belles, touffues et répandant l'ombre; il était haut, et sa chevelure s'élevait entre les rameaux serrés. »

Mais, à l'époque de Diodore, déjà, « une petite partie de la ville seulement était habitée, le reste de l'espace

compris dans ses murs était converti en champs cultivés.

Et Strabon s'écriait quelques années plus tard :

« La grande ville n'est plus qu'un grand désert! »

Bientôt l'enceinte seule de ses murailles subsista :

« *Illa autem Babylon*, dit PAUSANIAS, in Arcad., *omnium quas unquam sol aspexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui.* »

Il ne reste plus que les murailles de cette Babylone, qui avait été la reine de toutes les villes du monde.

Elle va devenir un parc où les rois de Perse viendront chasser les bêtes fauves. S. JÉRÔME nous l'apprend, il le tenait d'un témoin oculaire, un religieux persan :

« *Didicimus a quodam fratre Elamita, qui de illis finibus egrediens, nunc Jerosolymis vitam exigit monachorum, venationes regias esse in Babylone et omnis generis bestias murorum ejus ambitu tantum contineri.* »

Peu à peu les murailles tombèrent en ruine; avec le temps, l'Euphrate, dont le lit se comblait de ces décombres, se fit un autre cours, et du Nahar-Malkha, il ne resta plus en ces lieux qu'un mince filet d'eau qui, coulant à travers les masures et ne trouvant plus de pente d'écoulement, se changea en marais. C'était ainsi du temps de Théodoret :

« *Euphrates quondam urbem ipsam mediam dividebat; nunc autem fluvius conversus est in aliam viam, et per rudera minimus aquarum meatus fluit.* »

Et maintenant, c'est à peine si l'on peut reconnaître la place qu'occupa jadis cette colossale cité; c'est à peine si au premier aspect se présente une seule trace de son existence. Quelques buttes, quelques élévations de terre, appelées *Moudjelibeh*, vestige, dit-on, de la grande citadelle de Babylone; *Kasr*, reste des palais royaux et des

jardins suspendus; *Amran Ibn-Ali*, la nécropole peut-être de la grande ville; formées par la décomposition des édifices et la pulvérisation des briques cuites au soleil, déchirées par le temps, sillonnées par les eaux, couvertes à la surface de morceaux de briques, de bitume, de pots de terre; une colline oblongue, dont la base peut avoir deux mille deux cent quatre-vingt-six pieds : voilà les seuls vestiges qui puissent indiquer la place qu'occupèrent les demeures des dieux et des rois.

Cette colline que l'on rencontre à six milles au sud de Hilla, en ligne droite, est la ruine de Babel.

Jadis cet édifice comprenait huit étages; deux terrasses seulement sont restées debout, on retrouve les énormes fragments des autres, portant encore les traces du feu du ciel qui, sans doute, les a renversées. La première des terrasses qui subsiste a soixante pieds d'élévation; de profonds ravins, comme autant de cicatrices, la sillonnent; la deuxième est une ruine compacte avec l'aspect d'une tour. Le tout, vu de l'occident, a une forme pyramidale.

« Voilà, dit M. Héeren, dans son *Manuel d'histoire ancienne,* voilà le *Birs-Nemrod*, dont la vue est sublime dans ses débris; les nuages se jouent autour de son sommet, ses retraites sont habitées par des lions, tout y respire la désolation..... Ainsi s'est accomplie la parole du prophète. »

Depuis plus de quatorze siècles, dans ces plaines silencieuses et mornes, où naguère la civilisation a régné avec tout son éclat, des Arabes fouillent la terre et en retirent les briques dont ils ont bâti les villes qui se trouvent dans ces contrées, Bagdad, Cufa, Hilla, Mesched-Ali et autres.

« C'est ainsi que périssent les ouvrages des hommes, c'est ainsi que s'évanouissent les empires et les nations. »
— *Volney.*

Tout meurt, la gloire, la puissance, les arts, souvent même les souvenirs

FIN.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

I. Les Dieux..... 3
II. Les Rois..... 23

LIVRE DEUXIÈME.

I. Un Festin..... 45
II. Les Conjurés..... 77
III. Artystone..... 97
IV. A Babylone..... 113
V. A Suze..... 147
VI. La Bataille du Tigre..... 179
VII. Dans le palais..... 199
VIII. Le Siége..... 223
IX. Le Malkha..... 243
X. Darius..... 255

APPENDICE.

Zoroastre..... 269
Zérouano..... 279
Honover..... 280
Ormuzd..... 281
Ahriman..... 283
Férouers..... 284
Amschaspands..... 285
Akouman..... 287
Création..... 288
Izeds..... 290
Morale..... 293
Cérémonies funèbres..... 297
Résurrection..... 301
Féridoun..... 304
Babylone..... 308
Enceintes..... 313
Rues..... 318
Tour à étages..... 322
Palais..... 328
Jardins suspendus..... 334
Ruines..... 335

CHAUMONT, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE CHARLES CAVANIOL.

H. CAVANIOL.

NIDINTABEL

LA PERSE ANCIENNE

> Celui-ci est « ... Nidintabel qui a fait un ouvrage ; il disait ceci : Je suis Nabukhadnezzar, fils de Nabonis, et je suis le roi de Babylone. »
>
> (*Inscription de Bi-Sutoun.*)

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

[illegible]

9, RUE CUJAS (ANCIENNE RUE DES GRÈS)

1868

[illegible] M. Dulaurier
hommage respectueux
[illegible]

LIBRAIRIE DE A. DURAND & PEDONE-LAURIEL, 9, RUE CUJAS,
A PARIS.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

ANNALI DEL INSTITUTO DI CORRESPONDENZA ARCHEOLOGICA

Les trente premières années..... 200 »
Abonnement aux Monuments et Annales... 12 »
— au Bulletin seul..... 8 »

ARCHIVES DES SOCIÉTÉS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

1865, 1866, 1867, 2e série. 3 vol. grand in-8°.

Prix de l'abonnement annuel, depuis 1868, 1 volume : 9 fr.

ARCHIVES DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU MEXIQUE

Publiées sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique.

1866, 1867. — Grand in-8°. — Tomes I et II. — Prix..... 10 francs.

BULLETINO DI ARCHEOLOGICA CRISTIANA

Del Cav. G.-B. DE ROSSY.

Ce Bulletin se publie à Rome depuis janvier 1863 et paraît tous les deux mois par numéros de 16 pages in-4° à deux colonnes.

Prix de l'abonnement pour Paris, 10 fr. — Pour les départements, 11 fr.
Les années 1863 à 1867 se vendent séparément au prix chacune de 10 fr.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Publiés par Ernest DESJARDINS.

La première série, publiée par M. Ernest Desjardins, forme 8 vol. in-8°, et se vend 40 fr. — Chaque volume séparément, 6 fr.

— **Nouvelle série**, par A. Tardieu, sous-bibliothécaire de l'Institut, et sous la direction de l'Académie (1865-1867), 3 vol. in-8°. — Prix : 21 fr.

Ce journal paraît tous les mois par numéro de 2 à 3 feuilles in-8°.
Prix de l'abonnement : 7 fr.

MÉMOIRES LUS A LA SORBONNE

DANS LES SÉANCES EXTRAORDINAIRES DU COMITÉ IMPÉRIAL DES TRAVAUX HISTORIQUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES

En 1861, 1863, 1864, 1865, 1866

Recueil publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique.

Histoire, Philologie et Sciences morales, 5 vol. in-8°..... 45 fr.
Archéologie, 5 vol. in-8°..... 45 fr.
Chaque volume se vend séparément..... 9 fr.

REVUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES DES DÉPARTEMENTS

PUBLIÉE PAR LE COMITÉ IMPÉRIAL DES TRAVAUX HISTORIQUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Bulletin mensuel. — Prix de l'abonnement annuel : 9 fr.